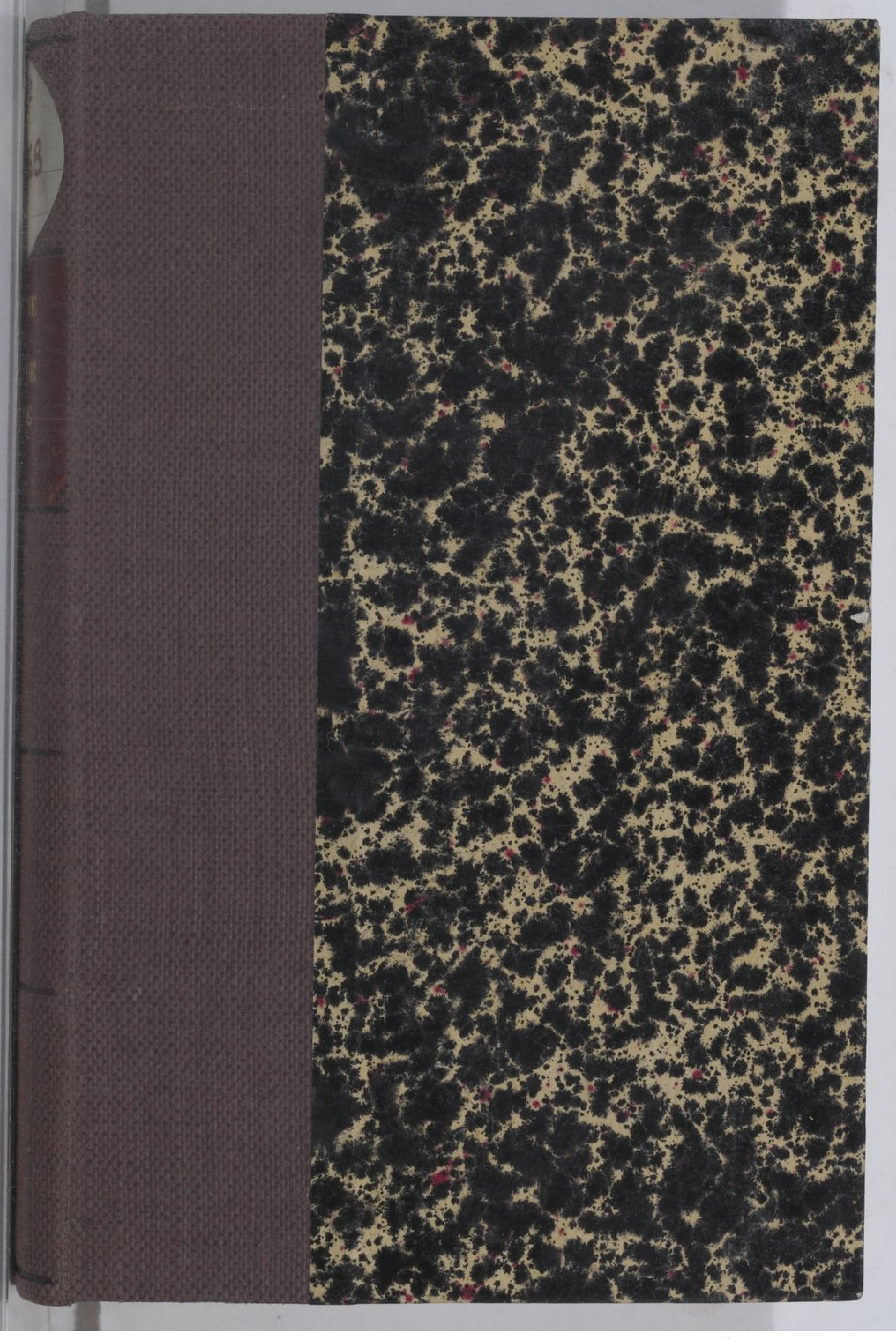


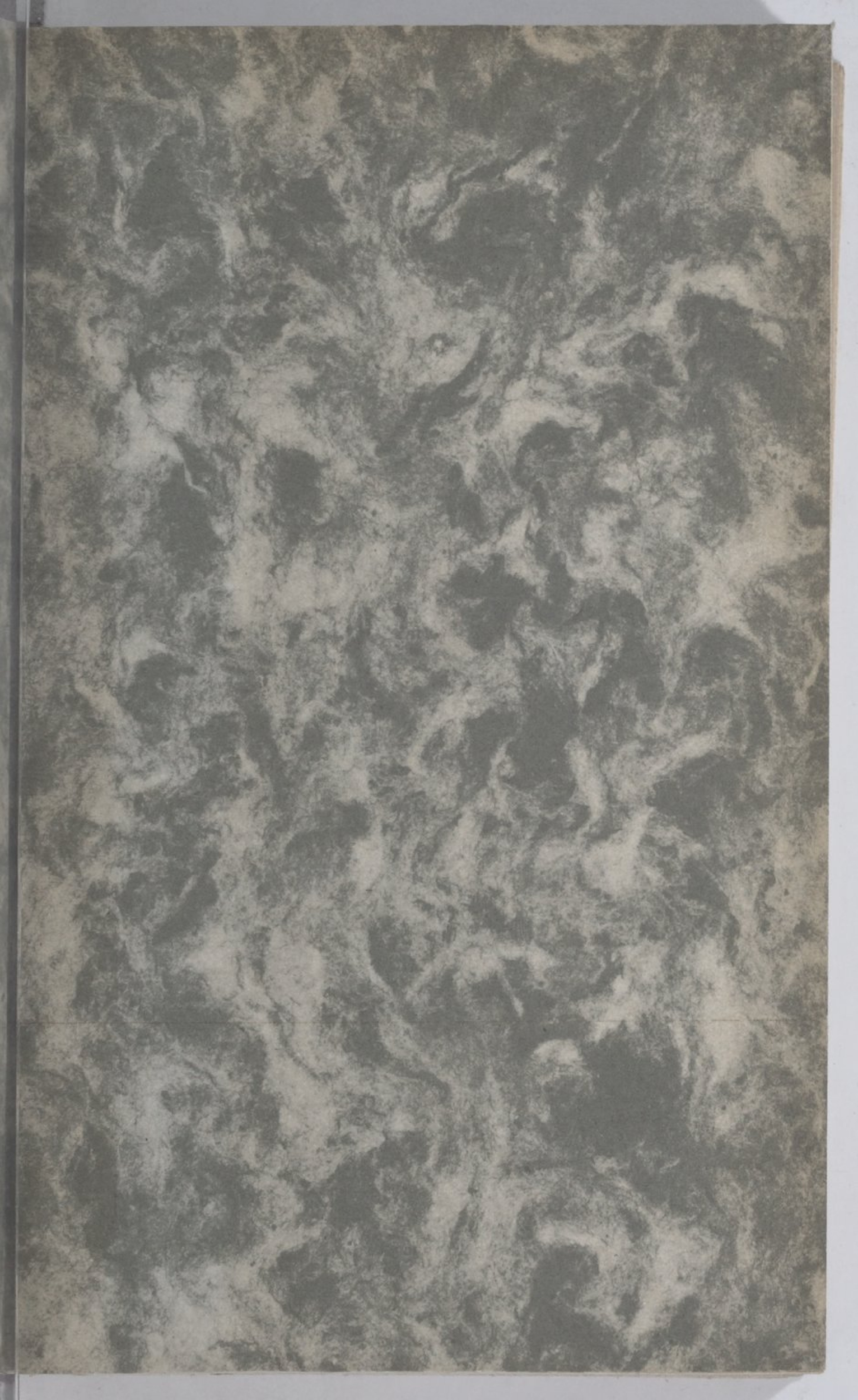
# Seconde patrie, par Jules Verne. Illustrations par George Roux. 1. 3e édition. [-2.]











LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

*Couronnés par l'Académie française*

# SECONDE PATRIE

PAR

## JULES VERNE

*ILLUSTRATIONS PAR GEORGE ROUX*

— II —





BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET C^ie, 18, RUE JACOB
PARIS

# SECONDE PATRIE

—

— II —



COLLECTION HETZEL

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

*Couronnés par l'Académie française*

# SECONDE PATRIE

PAR

JULES VERNE

*ILLUSTRATIONS PAR GEORGE ROUX*

— II —




PARIS
J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS
18, RUE JACOB, 18

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

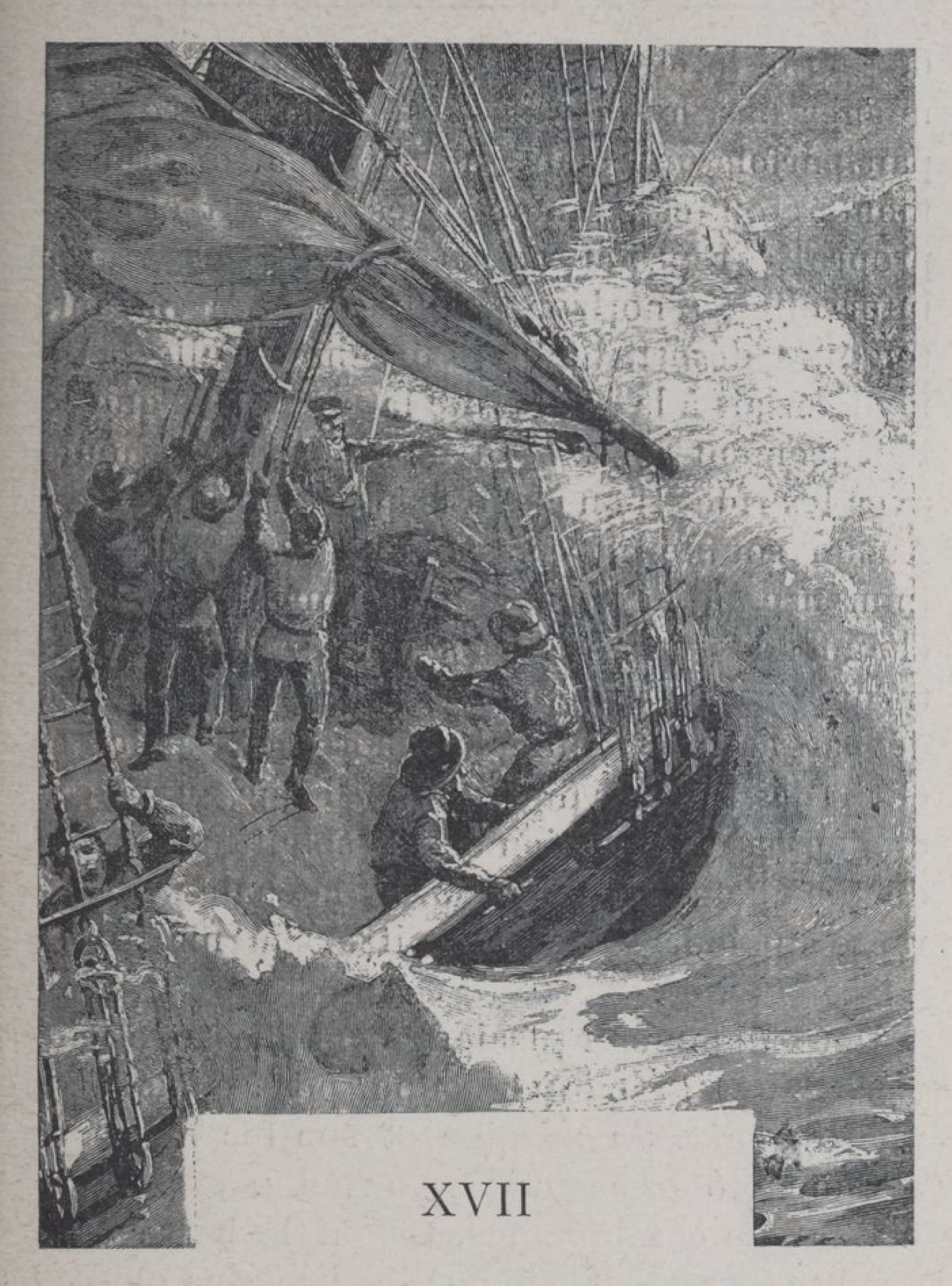
### VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS.

| | fr. | c. |
|---|---|---|
| AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS. Prix : broché...... | 9 | » |
| CINQ SEMAINES EN BALLON. | 4 | 50 |
| VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE.................... | 4 | 50 |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume...... | 9 | » |
| DE LA TERRE A LA LUNE. | 4 | 50 |
| AUTOUR DE LA LUNE....... | 4 | 50 |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume....... | 9 | » |
| UNE VILLE FLOTTANTE, suivie des FORCEURS DE BLOCUS | 4 | 50 |
| AVENTURES DE 3 RUSSES ET DE 3 ANGLAIS......... ... | 4 | 50 |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume.... | 9 | » |
| VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS...................... | 9 | » |
| LE PAYS DES FOURRURES.... | 9 | » |
| LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS...................... | 4 | 50 |
| LE DOCTEUR OX........... | 4 | 50 |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume...... | 9 | » |
| LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT..................... | 10 | » |
| L'ILE MYSTÉRIEUSE.......... | 10 | » |
| LE CHANCELLOR........... | 4 | 50 |
| LES INDES-NOIRES.. ...... | 4 | 50 |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume....... | 9 | » |
| MICHEL STROGOFF........... | 9 | » |
| HECTOR SERVADAC........... | 9 | » |
| UN CAPITAINE DE QUINZE ANS. | 9 | » |
| LES 500 MILLIONS DE LA BEGUM...................... | 4 | 50 |
| LES TRIBULATIONS D'UN CHINOIS EN CHINE ........... | 4 | 50 |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume...... | 9 | » |
| LA MAISON A VAPEUR....... | 9 | » |
| LA JANGADA................ | 9 | » |
| L'ÉCOLE DES ROBINSONS... | 4 | 50 |
| LE RAYON-VERT.......... | 4 | 50 |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume...... | 9 | » |
| KÉRABAN-LE-TÊTU........... | 9 | » |
| L'ÉTOILE DU SUD....... ... | 4 | 50 |
| L'ARCHIPEL EN FEU....... | 4 | 50 |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume. .... | 9 | » |
| MATHIAS SANDORF........... | 10 | » |
| UN BILLET DE LOTERIE.... | 4 | 50 |
| ROBUR LE CONQUÉRANT.... | 4 | 50 |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume...... | 9 | » |
| NORD CONTRE SUD............ | 9 | » |
| DEUX ANS DE VACANCES...... | 9 | » |
| LE CHEMIN DE FRANCE..... | 4 | 50 |
| SANS DESSUS DESSOUS....... | 4 | 50 |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume..... | 9 | » |
| FAMILLE-SANS-NOM. ......... | 9 | » |
| CÉSAR CASCABEL.......... .. | 9 | » |
| MISTRESS BRANICAN ......... | 9 | » |
| LE CHATEAU DES CARPATHES | 4 | 50 |
| CLAUDIUS BOMBARNAC..... | 4 | 50 |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume...... | 9 | » |
| P'TIT-BONHOMME............ | 9 | » |
| MAITRE ANTIFER............ | 9 | » |
| L'ILE A HÉLICE... ......... | 9 | » |
| FACE AU DRAPEAU......... | 4 | 50 |
| CLOVIS DARDENTOR........ | 4 | 50 |
| Ces deux ouvrages réunis en un seul volume...... | 9 | » |
| LE SPHINX DES GLACES...... | 9 | » |
| LE SUPERBE ORÉNOQUE ..... | 9 | » |
| LE TESTAMENT D'UN EXCENTRIQUE..................... | 9 | » |
| GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE DE LA FRANCE, par Jules VERNE et Théophile LAVALLÉE....... | 10 | » |

**Découverte de la Terre**

| | | |
|---|---|---|
| LES PREMIERS EXPLORATEURS | 7 | » |
| LES GRANDS NAVIGATEURS DU XVIII$^e$ SIÈCLE............... | 7 | » |
| LES VOYAGEURS DU XIX$^e$ SIÈCLE | 7 | » |

# SECONDE PATRIE



## XVII

La chaloupe encalminée. — Abandonnés depuis huit jours. — Ce que se disent le capitaine Harry Gould et le bosseman John Block. — Une trouée dans les brumes du sud. — Un cri : « Terre... terre! »

Il faisait nuit, — très noire. A peine eût-on

distingué le ciel de l'eau. De ce ciel chargé de nuages bas, lourds, écrasés, déchirés, s'échappait parfois un éclair que suivaient des roulements étouffés, comme si l'espace eût été impropre à reproduire les sons. A ces rares intervalles, l'horizon s'illuminait un instant, toujours désert, toujours lugubre. Nulle lame ne déferlait à la surface de la mer. Rien que le balancement régulier et monotone de la houle avec les rides d'un clapotis qui scintillait alors. Aucun souffle ne passait au-dessus de cette immense plaine océanique, pas même l'haleine chaude des orages. Mais tant de fluide électrique s'était emmagasiné dans l'espace qu'il se déchargeait en lueurs phosphorescentes, accrochant des langues du feu Saint-Elme aux agrès de l'embarcation. Bien que le soleil fût couché depuis quatre ou cinq heures, la chaleur dévorante du jour se maintenait à son maximum d'intensité.

Deux hommes causaient à voix basse, à l'arrière d'une grande chaloupe, pontée jusqu'au pied du mât. Sa misaine et son foc battaient aux monotones secousses du roulis.

L'un de ces hommes, tenant la barre sous son bras, essayait d'éviter les brutales embardées qui se produisaient d'un bord à l'autre. C'était un marin, âgé d'une quarantaine d'années, trapu et vigoureux, corps de fer sur lequel ni la fatigue, ni les privations, ni surtout le découragement n'avaient jamais eu prise. De na-

tionalité anglaise, ce bosseman s'appelait Block, — John Block.

L'autre, plus jeune, — il comptait à peine dix-huit ans, — ne semblait pas appartenir à la catégorie des gens de mer.

Au fond de la chaloupe, sous le tillac ou sous les bancs, n'ayant plus la force de manier les avirons, étaient couchées un certain nombre de créatures humaines, parmi elles, un enfant de cinq ans, — un pauvre petit, dont les gémissements se faisaient entendre, et que sa mère essayait de calmer par de vagues paroles entrecoupées de baisers.

A l'avant du mât, sur le tillac, près de l'étai de foc, deux personnes, immobiles, silencieuses, la main dans la main, s'abandonnaient aux plus tristes réflexions, et si profonde était l'obscurité qu'elles ne pouvaient s'entrevoir qu'à la lueur des éclairs.

Du fond de l'embarcation s'élevait quelquefois une tête qui se rabaissait aussitôt.

A ce moment, voici ce que le bosseman dit au jeune homme étendu près de lui :

« Non... non... j'ai observé l'horizon au coucher du soleil... il n'y avait en vue aucune terre, aucune voile... Mais ce que je n'ai pas aperçu ce soir se montrera peut-être au jour levant...

— Il faut pourtant, bosseman, répondit son compagnon, que nous ayons atterri quelque part avant quarante-huit heures, ou le dernier de nous aura succombé...

— D'accord... d'accord... il est nécessaire que la terre apparaisse... déclara John Block. C'est même pour donner asile aux braves gens que sont faits les continents et les îles, et l'on finit toujours par accoster...

— A la condition, bosseman, que le vent vous y aide...

— Il n'a même été inventé que pour cela, répliqua John Block. Aujourd'hui, par malheur, il était occupé autre part, dans le fond de l'Atlantique ou du Pacifique, car il n'en a pas soufflé de quoi remplir mon bonnet !... Oui ! mieux vaudrait une bonne tempête, qui nous pousserait du bon côté...

— Ou qui nous engloutirait, Block...

— Pas de ça... non... pas de ça !... De toutes les façons de terminer la chose, ce serait la plus mauvaise...

— Qui sait, bosseman ?... »

Les deux hommes restèrent quelques minutes sans échanger une parole. On n'entendait qu'un léger clapotis sur les flancs de l'embarcation.

« Et notre capitaine ?... reprit le plus jeune.

— Harry Gould, le digne homme, il ne va pas bien... répondit John Block. Comme ces coquins l'ont arrangé !... Et cette blessure à la tête qui lui fait pousser des cris de douleur !... Et, quand j'y songe, c'est un officier dans lequel il avait toute confiance qui a excité ces malheureux !... Non ! un beau matin, ou dans l'après-midi, ou encore au coucher du soleil, si ce gueux de

Borupt ne va pas grimacer sa dernière grimace au bout d'une vergue...

— Le misérable... le misérable!... répéta le jeune homme, dont les poings se crispaient d'indignation. Mais le pauvre Harry Gould... c'est vous, Block, qui l'avez pansé ce soir...

— Justement, et lorsque je l'ai rentré sous le tillac, après avoir mis des compresses d'eau sur sa tête, il a pu me parler... Oh! d'une voix si faible!... « Merci, Block, merci, » m'a-t-il dit, comme si j'avais besoin de ses remerciements!... « Et la terre... la terre?... » a-t-il demandé... — « Soyez certain, mon capitaine, « ai-je affirmé, qu'elle est quelque part, et peut-« être pas très loin!... » Il m'a regardé, et ses yeux se sont fermés... »

Puis le bosseman de murmurer à part:

« La terre... la terre!... Ah!... Borupt et ses complices savaient bien ce qu'ils faisaient!... Pendant tout le temps que nous avons été tenus à fond de cale, ils ont changé la route... ils s'en sont éloignés de quelques centaines de lieues avant de nous abandonner dans cette chaloupe... au milieu de parages où il ne passe guère de navires, sans doute... »

Le jeune homme venait de se relever, le corps penché, l'oreille tournée du côté de bâbord.

« Vous n'avez rien entendu, Block?... demanda-t-il.

— Rien... rien... répondit le bosseman, et la

houle ne fait pas plus de bruit que si on lui eût filé de l'huile! »

Le jeune homme n'ajouta pas un mot et se rassit, les deux bras ramenés sur sa poitrine.

En cet instant, un des passagers reprit place sur un des bancs, et, après un geste de désespoir, il s'écria :

« Oui, c'est à désirer que cette chaloupe soit défoncée d'un coup de mer... qu'elle nous engloutisse tous avec elle plutôt que d'être livrés aux horreurs de la faim!... Demain, nous aurons épuisé nos dernières provisions!... Il ne nous restera plus rien...

— Demain... c'est demain, monsieur Wolston... répliqua le bosseman. Si la chaloupe chavirait, il n'y aurait plus de demain... et tant qu'il y a un demain...

— John Block a bien parlé, répondit son jeune compagnon... Il ne faut pas désespérer, James!... Quelques dangers qui nous menacent, nos jours appartiennent à Dieu, qui seul en dispose comme il lui convient... Sa main est dans tout ce qui arrive, et il ne nous est pas permis de dire qu'il l'a retirée de nous...

— Oui... murmura James en baissant la tête, mais on n'est pas toujours maître... »

A ce moment, un autre passager, âgé d'une trentaine d'années, — celui qui se tenait à l'avant de l'embarcation, — s'approcha de John Block et dit :

« Bosseman, depuis que notre infortuné capi-

taine a été embarqué avec nous dans cette chaloupe... et voilà huit jours déjà... c'est vous qui le remplacez... Notre salut est donc entre vos mains... Avez-vous quelque espoir?...

— Si j'en ai! répondit John Block. Oui... je vous assure!... J'espère que ces satanés calmes ne tarderont pas à prendre fin, et que le vent nous conduira à bon port...

— A bon port?... reprit le passager en cherchant à percer du regard cette nuit profonde.

— Eh! que diable! affirma John Block, il y en a un quelque part!... Il ne s'agit que de mettre le cap dessus, avec vent sous vergues!... Bon Dieu! si j'étais le Créateur, comme je ferais pointer autour de nous quelques demi-douzaines d'îles à notre convenance!

— Nous ne lui en demandons pas tant, bosseman... répondit le passager qui ne put s'empêcher de sourire à cette réflexion.

— En effet, répliqua John Block, qu'il pousse notre chaloupe vers une de celles qui existent déjà, cela suffira, et il n'est pas nécessaire qu'il fabrique des îles exprès, quoique, à vrai dire, il s'en montre avare dans ces parages!...

— Mais où sommes-nous?...

— Je ne saurais le dire, même à quelques centaines de lieues près, répliqua John Block. Huit jours... huit longs jours, nous sommes restés renfermés dans la cale sans avoir pu observer quelle route suivait le navire, s'il allait au sud ou au nord... Dans tous les cas, il devait

venter ferme, et la mer n'épargnait pas les coups de roulis et de tangage!

— Je le crois, John Block, et nous devons avoir fait longue route, il est vrai... en quelle direction?...

— De cela je ne puis rien savoir, déclara le bosseman. Le trois-mâts a-t-il été emporté vers les régions du Pacifique, au lieu de remonter vers la mer des Indes?... Le jour de la rébellion, nous étions par le travers de Madagascar... Mais, depuis, comme le vent a toujours soufflé de l'ouest, qui sait s'il ne nous a pas entraînés à des centaines de lieues de là, du côté des îles Saint-Paul et Amsterdam...

— Où ne se rencontrent que des sauvages de la pire espèce... repartit James Wolston. Après tout, ceux qui nous ont abandonnés ne valent pas mieux...

— Ce qui est certain, affirma John Block, c'est que ce misérable Borupt a dû changer la direction du *Flag* et s'aventurer vers les mers où il pourra plus facilement échapper au châtiment, y exercer le métier de pirate avec ses compagnons!... Je pense donc que nous étions déjà loin de notre itinéraire, lorsque cette chaloupe a été laissée en dérive... Mais, au moins, qu'il se rencontre une île sur ces parages... une île déserte... peu importe!... Avec la chasse, avec la pêche, on se nourrirait... on s'abriterait dans quelque caverne... Pourquoi ne ferions-nous pas de cette île ce que les nau-

fragés du *Landlord* ont fait de la Nouvelle-Suisse?... Avec de bons bras... de l'intelligence... du courage...

— Sans doute, répondit James Wolston, mais le *Landlord* n'a pas manqué à ses passagers... Ils ont pu sauver sa cargaison... tandis que nous n'aurons jamais rien de la cargaison du *Flag!* »

La conversation fut interrompue. Une voix, empreinte de douleur, venait de se faire entendre, et ces mots étaient prononcés :

« A boire... à boire!

— C'est Harry Gould! s'écria l'un des passagers... La fièvre le dévore... Heureusement, l'eau ne manque pas... et...

— Cela me regarde, dit le bosseman. Que l'un de vous prenne la barre... Je sais où est le bidon, et quelques gorgées procureront un soulagement à notre capitaine. »

Aussitôt, quittant le banc d'arrière, John Block se dirigea vers l'avant de la chaloupe.

Les trois autres passagers demeurèrent silencieux en attendant le retour du bosseman.

Après une absence de deux à trois minutes, John Block vint reprendre sa place.

— Eh bien?... lui demanda-t-on.

— J'avais été devancé, répondit John Block. Un de nos bons anges était déjà auprès du malade... lui versait un peu d'eau fraîche entre les lèvres... et baignait son front trempé de sueur... M. Gould avait-il sa connaissance, je ne sais...

oui et non... C'était comme du délire... Il parlait de la terre. « La terre, elle devrait être là! » répétait-il, et sa main vacillait comme la flamme d'un grand mât, lorsqu'elle tourne à tous les vents. Je lui ai répondu : « Oui, mon « capitaine, oui!... La terre est quelque part!... « Nous l'accosterons bientôt!... Je la sens... « dans le nord! » Et c'est que c'est vrai... Nous autres, vieux marins, nous sentons ces choses-là... Et j'ai ajouté: « Ne craignez rien, mon capi- « taine, tout va bien!... Nous avons une solide « chaloupe, et je la tiendrai en bonne route!... « Il doit y avoir par ici des îles à n'en savoir « que faire!... L'embarras du choix!... Nous en « trouverons une à notre convenance, — une « île habitée qui nous accueillera et d'où nous serons rapatriés!... » Il m'entendait, le pauvre homme, j'en suis sûr, et lorsque j'approchai le fanal de sa figure, il m'a souri... quel sourire triste!... et au bon ange aussi!... Puis, ses yeux se sont refermés, et il n'a pas tardé à s'assoupir!... Quant à moi, j'ai peut-être fait de gros mensonges en lui parlant de la terre comme si elle était à quelques milles de nous!... Est-ce que j'ai eu tort?...

— Non, John Block, répondit le plus jeune des passagers, et ce sont des mensonges que Dieu permet... »

L'entretien finit là, le silence ne fut plus troublé que par les battements de la voile contre le mât, lorsque la chaloupe roulait d'un bord sur

l'autre. La plupart de ceux qu'elle portait, écrasés de fatigue, affaiblis par les privations, oubliaient dans un lourd sommeil les menaces de l'avenir.

Et pouvait-on appeler avenir ce qui se réduisait peut-être à quelques jours? Si ces malheureux avaient de quoi étancher leur soif, ils ne sauraient plus, les jours suivants, comment apaiser leur faim... Des quelques livres de viande salée jetées au fond de la chaloupe au moment de la séparation, il ne restait rien... Ils en étaient réduits à un sac de biscuit de mer, pour onze personnes... Et comment faire, si le calme continuait!... Or, depuis quarante-huit heures, pas un souffle de brise n'avait traversé cette étouffante atmosphère, pas même une de ces risées intermittentes qui ressemblent aux derniers soupirs d'un agonisant!... C'était donc, à bref délai, la mort par la faim.

A cette époque, la navigation à vapeur n'existait pas encore. Il était donc probable que, faute de vent, aucun navire n'apparaîtrait sur ces parages, et, faute de vent, la chaloupe ne pourrait arriver en vue d'une terre quelconque, île ou continent.

Il fallait en vérité avoir une absolue confiance en Dieu pour résister au désespoir, ou posséder cette inaltérable philosophie du bosseman, qui consistait à ne voir les choses que par leur bon côté. Et l'on eût pu l'entendre se répéter à lui-même :

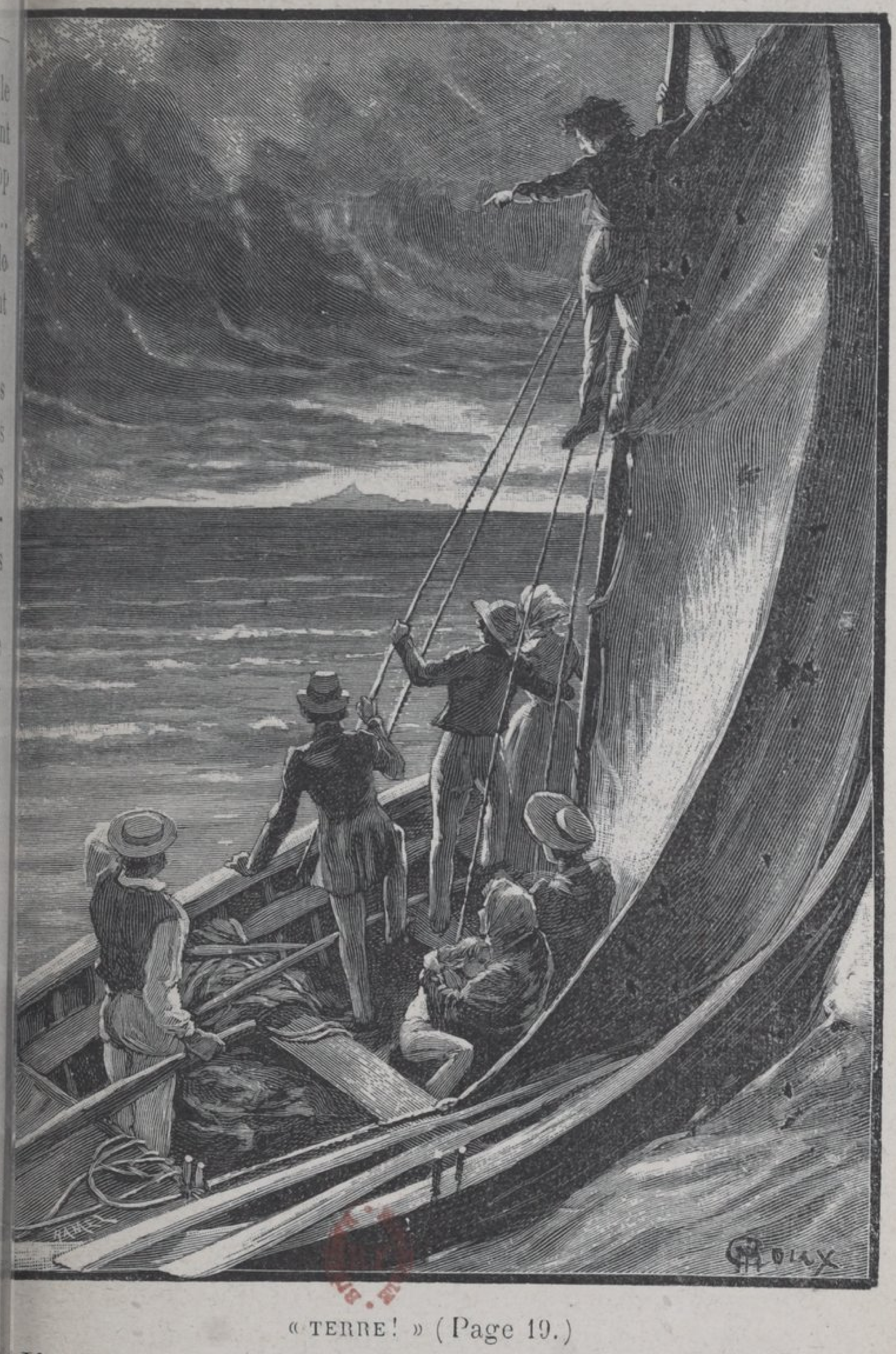
« Je sais bien... un moment viendra où le dernier biscuit aura été mangé... mais tant qu'on a gardé un estomac, il ne faut pas trop se plaindre, n'eût-on rien à mettre dedans!... Ah! si l'on n'avait plus d'estomac, eût-on de quoi le remplir, voilà qui serait véritablement grave! »

Tandis que John Block était à la barre, les passagers avaient repris leur place entre les bancs. Ils ne prononçaient plus une parole. Les gémissements de l'enfant, les plaintes inconscientes du capitaine Gould, troublaient seuls le silence.

Deux heures s'écoulèrent. L'embarcation ne s'était pas déplacée d'une encablure, ne ressentant d'autre mouvement que celui de la houle. Or, la houle ne se déplace pas; elle ne fait qu'onduler la surface de la mer. Plusieurs petits morceaux de bois, jetés par-dessus le bord depuis la veille, flottaient toujours à proximité, et la voile ne s'était pas tendue une seule fois pour en écarter la chaloupe.

A naviguer dans ces conditions, il eût été bien inutile de demeurer au gouvernail, qui ne pouvait avoir aucun effet. Toutefois le bosseman n'avait pas voulu quitter son poste. La barre sous le bras, il essayait du moins de parer aux embardées qui menaçaient de rejeter l'embarcation sur tribord ou sur bâbord, et d'éviter à ses compagnons de trop violentes secousses.

Il était environ trois heures du matin, lorsque



« TERRE! » (Page 19.)

John Block sentit un léger souffle passer sur ses joues, si durcies qu'elles fussent par le hâle de la mer.

« Est-ce que le vent voudrait se lever?... » murmura-t-il en se redressant.

Aussitôt, après s'être tourné du côté du sud, il tendit son index mouillé de salive. Pas de doute, une certaine sensation de fraîcheur se produisit par évaporation, en même temps que se faisait entendre un clapotis lointain.

S'adressant alors au passager assis sur le banc du milieu, près de l'une des passagères :

« Monsieur Fritz!... » dit-il.

Celui-ci releva la tête, et se penchant :

« Que me voulez-vous, bosseman?... demanda-t-il.

— Regardez là-bas... dans la direction de l'est...

— Que voyez-vous donc?...

— Si je ne me trompe, il y a comme une bande d'éclaircie au ras de la mer... »

En effet, de ce côté, une ligne moins sombre s'étendait au-dessus de l'horizon. Le périmètre du ciel et de l'eau se dégageait avec une certaine netteté. On eût dit que la voûte des vapeurs venait de se fendre en cet endroit, et peut-être les courants atmosphériques pénétreraient-ils par cette fissure qui s'élargissait peu à peu.

« C'est du vent!... » affirma le bosseman.

Il est vrai, ne pouvait-il se faire que les va-

peurs se fussent un instant écartées aux premières lueurs de l'aube?...

« N'est-ce pas seulement le jour qui va poindre?... observa le passager.

— Possible que ce soit le jour, qui serait bien matinal alors, répondit John Block, possible aussi que ce soit la brise!... J'en ai déjà senti quelque chose aux poils de ma barbe, et, tenez, ils en frétillent encore!... Sans doute, je sais bien que ce n'est point une brise à rentrer les perroquets, mais c'est plus que nous n'en avons eu depuis quarante-huit heures... Monsieur Fritz, prêtez l'oreille, écoutez bien... vous entendrez ce que j'ai cru entendre...

— Vous avez raison, répondit le passager, après s'être courbé sur le plat-bord, c'est la brise...

— Et nous sommes prêts à la recevoir, répliqua le bosseman. La misaine est à bloc... il n'y a plus qu'à raidir l'écoute pour ne rien perdre du vent qui se lève...

— Mais où nous conduira-t-il?...

— Où il voudra, répondit le bosseman, et je ne lui demande que de nous déhaler de ces maudits parages! »

Vingt minutes s'écoulèrent. Le souffle, presque insensible d'abord, ne tarda pas à s'accentuer. Le clapotis devint plus perceptible à l'arrière. La chaloupe éprouvait certains mouvements un peu rudes, qui n'étaient plus ceux d'une houle lente et affadissante. Quelques

plis de la voile se détendirent, se refermèrent, se rouvrirent, et l'écoute battit contre son taquet. Il est vrai, le vent n'avait pas la force de gonfler les grosses toiles de la misaine et du foc. Il fallut patienter en orientant l'embarcation du mieux possible au moyen de la godille.

Un quart d'heure plus tard, la marche s'accusait par un léger sillage.

A ce moment, l'un des passagers couché à l'avant, après s'être levé, regarda la lézarde entre les nuages de l'est. Puis, passant de banc en banc, il rejoignit le bosseman.

« La brise?... dit-il.

— Oui, répondit John Block. Je crois que nous la tenons, cette fois, comme un oiseau que l'on tient dans la main... et nous ne la laisserons pas échapper! »

Le vent commençait à se propager régulièrement à travers la trouée, par laquelle devaient se glisser les premiers rayons du jour. Cependant, depuis le sud-est jusqu'au sud-ouest, sur les trois quarts du périmètre dans les profondeurs du zénith, les vapeurs accumulaient encore leurs masses épaisses. La vue se limitait à quelques encablures de l'embarcation, au delà desquelles un navire n'aurait pu être aperçu.

La brise ayant fraîchi, il fallut raidir l'écoute, étarquer la misaine dont la drisse avait molli, et arriver de quelques points afin de donner prise au foc.

« Nous la tenons... nous la tenons! » répétait

le bosseman, tandis que la chaloupe, légèrement inclinée sur bâbord, piquait un peu du nez contre les premières lames.

Peu à peu, la déchirure des vapeurs s'agrandit en gagnant vers le zénith. Le fond du ciel prenait des teintes rougeâtres. On en devait induire que le vent se fixerait pour une certaine durée dans cette direction. De là aussi cette conclusion que la période des calmes avait cessé en cette région océanique.

L'espoir revint alors de rallier une terre plus ou moins rapprochée, ou de rencontrer un bâtiment qui, après avoir été encalminé pendant quelques jours, aurait pu reprendre sa route.

A cinq heures, la déchirure s'encadra d'un bourrelet de vapeurs d'une coloration très vive. C'était le jour qui se manifestait avec cette rapidité spéciale aux basses latitudes de la zone intertropicale. Bientôt des lueurs pourpres émergèrent de l'horizon, comme les lamelles d'un éventail. Le bord du disque solaire, surélevé par la réfraction, effleura la ligne périmétrique, nettement tracée à la limite du ciel et de la mer. Presque aussitôt ces jets lumineux accrochèrent les petits nuages qui pendaient au zénith, nuancés de toute la gamme du rouge. Obstinément arrêtés par les épaisses vapeurs accumulées vers le nord, ils ne parvinrent pas à les percer. Aussi le rayon de vue, très étendu en arrière, était-il toujours très limité en avant. Quant à la chaloupe, elle laissait une traînée de

sillage qui se détachait en blanc sur la surface verdâtre des eaux.

En ce moment, le soleil déborda tout entier, très élargi à son diamètre horizontal. Aucune vapeur n'en voilait l'éclat qui devenait insoutenable aux yeux. Ce ne fut donc pas vers lui que se tournèrent les regards. Les passagers ne cherchaient qu'à observer le nord où les portait le vent. Ce que cachait l'écran de brumes en cette direction, voilà ce qu'il importait de reconnaître. La force du soleil parviendrait-elle à les dissiper?...

Enfin, un peu avant six heures et demie, l'un des passagers, après avoir saisi la drisse de misaine, se hissa lestement jusqu'à la vergue, au moment où, du côté de l'est, le ciel venait de s'éclairer des premiers rayons du soleil.

Et alors d'une voix forte :

« Terre !... » cria-t-il.

# XVIII

Le départ de la *Licorne*. — Le cap de Bonne-Espérance. — James Wolston et sa famille. — Adieux de Doll. — Portsmouth et Londres. — Séjour en Angleterre. — Le mariage de Fritz Zermatt et de Jenny Montrose. — Retour à Capetown.

C'est à la date du 20 octobre que la *Licorne* avait quitté la Nouvelle-Suisse afin de rentrer en Angleterre. Au retour, après une courte relâche au cap de Bonne-Espérance, elle devait ramener Fritz et François Zermatt, Jenny Montrose et Doll Wolston, lorsque l'Amirauté enverrait prendre possession de cette nouvelle colonie de l'océan Indien. Les places, laissées à bord par la famille Wolston maintenant installée sur l'île, les deux frères les occupaient. Une cabine confortable avait été mise à la disposition de Jenny et de Doll, sa jeune compagne, qui allait rejoindre à Capetown James Wolston, sa femme et leur enfant.

Après avoir doublé le cap de l'Espoir-Trompé,

la *Licorne*, cinglant vers l'ouest, redescendit au sud en laissant sur tribord l'îlot de la Roche-Fumante. Avant de perdre de vue la Nouvelle-Suisse, il entrait dans la pensée du lieutenant Littlestone d'en reconnaître la côte orientale, de s'assurer que c'était bien une île isolée sur ces parages, d'évaluer approximativement l'importance d'une colonie qui ne tarderait pas à prendre rang dans le domaine insulaire de la Grande-Bretagne. Cette reconnaissance effectuée, la corvette, servie par une bonne brise, laissa dans le nord-ouest l'île dont on n'avait que vaguement entrevu au milieu des brumes la partie méridionale.

Les premières semaines de navigation furent favorisées. Les passagers et les passagères de la *Licorne* n'eurent qu'à se féliciter des conditions atmosphériques, non moins que du bon accueil dont ils furent l'objet de la part du commandant et de ses officiers. Lorsqu'ils étaient réunis à la table du carré ou sous la tente de la dunette, la conversation portait d'ordinaire sur les merveilles de cette Nouvelle-Suisse. Et on la reverrait avant un an, si la corvette ne subissait aucun retard ni au cours de sa double traversée ni du fait des autorités anglaises.

Fritz et Jenny, dans leurs causeries quotidiennes, parlaient surtout du colonel Montrose, de l'immense joie qu'il aurait en pressant dans ses bras cette fille qu'il n'espérait plus revoir. Depuis trois années on était sans nouvelles de

la *Dorcas*, dont les survivants, recueillis à Sydney, avaient confirmé la perte corps et biens. Et avec quel sentiment, plus vif que celui de la reconnaissance, Jenny présenterait à son père celui qui l'avait sauvée, avec quel bonheur elle lui demanderait de bénir leur union !

En ce qui concerne François et la fillette de quatorze ans qu'était Doll Wolston, ce serait un gros chagrin pour l'un de laisser l'autre à Capetown, et combien il lui tarderait de venir l'y rechercher !

Dès que la *Licorne* eut coupé le Tropique, à peu près à la hauteur de l'ile de France, elle rencontra des vents moins favorables. Aussi ne lui permirent-ils pas d'atteindre sa relâche avant le 17 décembre, soit près de deux mois après son départ de la Nouvelle-Suisse.

La corvette, qui devait passer une huitaine de jours à Capetown, vint mouiller dans le port.

L'un des premiers qui montèrent à bord fut James Wolston. Il savait que son père, sa mère et ses deux sœurs, en quittant l'Australie, avaient pris passage sur la *Licorne*. Quel désappointement lorsqu'il n'eut que sa sœur à recevoir! Doll lui présenta Fritz et François Zermatt, puis Jenny Montrose, et voici ce que Fritz dit à James Wolston :

« Votre père, votre mère et votre sœur Annah, monsieur James, habitent actuellement la Nouvelle-Suisse, — une île inconnue où notre famille fut jetée il y a douze ans, après le nau-

frage du *Landlord*. Ils ont décidé d'y rester et vous y attendent. En revenant d'Europe, la *Licorne* vous conduira avec votre femme et votre enfant dans notre île, si vous consentez à nous y accompagner...

— A quelle époque la corvette doit-elle revenir au Cap?... demanda James Wolston.

— Dans huit ou neuf mois, répondit Fritz, et de là elle regagnera la Nouvelle-Suisse où flottera le pavillon britannique. Mon frère François et moi, nous avons profité de cette occasion pour ramener à Londres la fille du colonel Montrose, lequel ne refusera pas, nous l'espérons, de venir se fixer avec elle dans notre seconde patrie.

— Et avec vous, mon cher Fritz, qui serez devenu son fils... ajouta Jenny en tendant la main au jeune homme.

— Ce sera la réalisation de mon vœu le plus ardent, ma chère Jenny... dit Fritz.

— Comme le nôtre, James, et celui de nos parents, ajouta Doll Wolston, est que ta famille et toi veniez vous établir à la Nouvelle-Suisse.

— Et insistez bien sur ce point, Doll, déclara François, que notre île est la plus merveilleuse des îles qui aient jamais paru à la surface des mers...

— James sera le premier à en convenir, lorsqu'il l'aura vue, répondit Doll. Une fois qu'on a mis le pied sur la Nouvelle-Suisse... qu'on a habité Felsenheim...

— Et perché à Falkenhorst, n'est-ce pas, Doll?... dit Jenny en riant.

— Oui... perché, reprit la fillette, eh bien, on ne voudrait plus la quitter, cette Nouvelle-Suisse, et, si on la quitte, c'est dans la ferme intention d'y revenir...

— Vous entendez, monsieur James?... dit Fritz.

— J'entends, monsieur Zermatt, répondit James Wolston. M'installer sur votre île, y créer les premières relations commerciales avec la Grande-Bretagne, cette proposition est bien faite pour me séduire. Ma femme et moi nous causerons à ce sujet, et, s'il y a lieu, nos affaires réglées, nous nous tiendrons prêts à embarquer sur la *Licorne* dès son retour à Capetown. Suzan, j'en suis sûr, n'hésitera pas...

— Je ferai ce que voudra mon mari, ajouta Mme Wolston, et il ne me trouvera jamais opposée à ses desseins. Partout où il voudra aller, je le suivrai avec la plus entière confiance. »

Fritz et François pressèrent cordialement la main de James Wolston, tandis que Doll donnait deux baisers à sa belle-sœur, à laquelle Jenny Montrose n'épargna ni les compliments ni les caresses.

« Pendant la relâche de la corvette, dit alors James Wolston, nous comptons bien que la fille du colonel Montrose, Fritz et François Zermatt recevront l'hospitalité dans notre maison. Ce sera la meilleure façon de nouer connaissance,

et tout ce temps, nous l'emploierons à causer de la Nouvelle-Suisse. »

Il va de soi que les passagers de la *Licorne* acceptèrent cette agréable invitation avec autant d'empressement qu'elle leur avait été faite.

Une heure après, M. et Mme James Wolston accueillirent leurs hôtes. Fritz et François furent logés dans la même chambre. Jenny partagea celle qui était destinée à Doll, comme elle avait partagé sa cabine pendant la traversée.

Mme James Wolston était une jeune femme de vingt-quatre ans, douce, bonne, intelligente, dont toute l'existence se concentrait en une ardente affection pour son mari. Celui-ci, travailleur sérieux et actif, rappelait volontiers son père par ses traits physiques et ses qualités morales. Les deux époux avaient un enfant de cinq ans, Bob, qu'ils adoraient. Mme Wolston, d'origine anglaise, appartenait à une famille de commerçants établie depuis longtemps déjà dans la colonie. Orpheline, elle n'avait plus aucun parent lors de son mariage avec James Wolston, actuellement âgé de vingt-sept ans.

Le comptoir Wolston, fondé cinq années auparavant à Capetown, était prospère. Anglais très méthodique, très pratique, James devait réussir dans la capitale de cette colonie, devenue possession britannique en 1805, — cent soixante-quatre ans après sa découverte par les Hollandais, et dont la possession fut définitivement confirmée en 1815 à la Grande-Bretagne.

Du 17 au 27 décembre, pendant les dix jours que dura la relâche de la *Licorne*, il ne fut question que de la Nouvelle-Suisse, des événements dont elle avait été le théâtre, des divers travaux entrepris, des multiples installations faites durant onze années par la famille Zermatt, ensuite avec le concours de la famille Wolston. On ne tarissait pas sur ce sujet. Il fallait entendre Doll raconter toutes ces belles choses, et François l'y encourager, lui reprochant même de ne pas dire assez de bien de leur merveilleuse île. Puis, Jenny Montrose renchérissait au vif plaisir de Fritz. Quelle satisfaction pour elle, après avoir revu son père, si elle le décidait, — et elle n'en doutait pas, — à venir habiter l'une des métairies de la Terre-Promise! Quel bonheur de se joindre aux fondateurs de cette colonie, assurée d'un si magnifique avenir!

Bref, le temps s'écoula rapidement, et il suffira de mentionner, sans y insister autrement, que James Wolston, après entente avec sa femme, avait résolu de quitter le Cap pour la Nouvelle-Suisse. Durant le voyage d'aller et de retour de la corvette, il s'occuperait de liquider ses affaires, et réaliserait sa fortune; il serait prêt à partir, dès que reparaîtrait la *Licorne;* il figurerait parmi les premiers émigrants qui iraient compléter l'œuvre des Zermatt et des Wolston. Cette détermination fut une cause d'extrême joie pour les deux familles.

Le départ de la *Licorne* était fixé au 27. La

durée de cette relâche parut bien courte aux hôtes de James Wolston. Le jour dit, personne ne put croire qu'il fût arrivé, et que le lieutenant Littlestone fît ses préparatifs d'appareillage.

Il fallut pourtant en venir aux derniers adieux, avec cette consolante pensée, d'ailleurs, que dans huit à neuf mois on se retrouverait à Capetown et que tous ensemble prendraient la mer à destination de la Nouvelle-Suisse. Néanmoins, la séparation ne laissa pas d'être pénible. Les baisers de Jenny Montrose et de Suzan Wolston furent mélangés de larmes auxquelles se joignirent celles de Doll. La fillette était très affligée du départ de François, lequel avait le cœur gros, tant il éprouvait de sincère affection pour elle. Son frère et lui, en serrant la main de James Wolston, purent se dire qu'ils laissaient là un ami véritable.

La *Licorne* mit en mer le 27 dans la matinée, par un temps assez couvert. Sa traversée ne fut ni courte ni longue. Les vents moyens varièrent du nord-ouest au sud-ouest pendant plusieurs semaines. La corvette eut successivement connaissance de Sainte-Hélène, de l'Ascension, des îles du Cap Vert à la hauteur des possessions françaises de l'Afrique occidentale. Puis, après avoir passé en vue des Canaries et des Açores, au large des côtes de Portugal et de France, elle donna dans la Manche, contourna l'île de Wight, et, le 14 février 1817, jeta l'ancre à Portsmouth.

Jenny Montrose voulut partir immédiatement pour Londres, où demeurait sa tante, une belle-sœur de son père. Si le colonel était au service, elle ne l'y trouverait pas, puisque la campagne pour laquelle il avait été rappelé de l'Inde anglaise devait durer plusieurs années. Mais, s'il avait sa retraite, il se serait retiré près de sa belle-sœur, et c'était là qu'il reverrait enfin celle qu'il croyait victime du naufrage de la *Dorcas*.

Fritz et François offrirent à Jenny de la conduire à Londres, où leurs affaires les appelaient aussi, et l'on sait si Fritz avait hâte de se rencontrer avec le colonel Montrose. Jenny accepta de grand cœur. Tous trois partirent le soir même et arrivèrent à Londres dans la matinée du 23.

Un grand chagrin frappa Jenny Montrose. Ce fut de sa tante qu'elle apprit que le colonel était mort au cours de sa dernière campagne, sans avoir su que sa fille tant pleurée vivait encore! Revenue des lointains parages de l'océan Indien pour embrasser son père, pour ne plus se séparer de lui, pour lui présenter son sauveur, pour lui demander de consentir à leur union et de la bénir, Jenny ne devait plus le revoir.

On comprend ce que dut être sa douleur en présence d'un malheur si imprévu!... En vain sa tante ne cessa-t-elle de lui prodiguer les plus affectueuses consolations... En vain Fritz joignait-il ses larmes aux siennes!... Le coup était trop rude, et jamais il ne lui serait venu à la

pensée que si son père n'était pas en Angleterre, lorsqu'elle y arriverait, c'est que la mort le lui aurait ravi!...

Mais aussi quelle désolation et quelle douleur pour Fritz! Il n'attendait que le consentement du colonel Montrose pour épouser Jenny, et le colonel Montrose n'était plus de ce monde...

Quelques jours après, dans un entretien mêlé de larmes et de regrets, Jenny lui tint ce langage :

« Fritz, mon cher Fritz, nous venons d'éprouver le plus grand des malheurs, vous et moi. Si rien n'est changé à vos dispositions...

— Oh! ma chère Jenny!... s'écria Fritz.

— Oui, je sais, répéta Jenny, et mon père eût été heureux de vous appeler son fils... Par ce que je connaissais de son affection pour moi, je ne doute pas qu'il n'eût voulu nous suivre et partager notre existence dans la nouvelle colonie anglaise... Mais il me faut renoncer à ce bonheur!... Maintenant je suis seule au monde, et je ne dépends plus que de moi-même!... Seule... non!... Vous êtes là, Fritz...

— Jenny, dit le jeune homme avec l'accent de la plus vive tendresse, toute ma vie sera consacrée à votre bonheur...

— Comme la mienne au vôtre, mon cher Fritz. Mais puisque mon père n'est plus là pour nous donner son consentement, puisque je n'ai plus de parents directs, puisque je n'aurai plus d'autre famille que la vôtre...

— La mienne... dont vous faites partie depuis trois ans déjà, ma chère Jenny, depuis le jour où je vous ai retrouvée à la Roche-Fumante...

— Une famille qui m'aime et que j'aime, Fritz !... Eh bien, dans quelques mois, nous l'aurons rejointe, nous serons de retour...

— Mariés... Jenny?...

— Oui... Fritz... si vous le désirez, puisque vous avez le consentement de votre père, et que ma tante ne me refusera pas le sien...

— Jenny, ma chère Jenny, s'écria Fritz, en tombant à ses genoux. Rien ne sera changé à nos projets, et c'est ma femme que je ramènerai à mon père et à ma mère. »

Jenny Montrose ne quitta plus la maison de sa tante, où Fritz et François venaient la voir chaque jour. Entre temps, toutes les dispositions furent prises pour que la célébration du mariage s'effectuât dans les délais légaux.

D'autre part, il y eut lieu de s'occuper d'affaires d'une certaine importance, affaires qui avaient motivé le voyage des deux frères en Europe.

Et, d'abord, il fallut procéder à la vente des objets de prix recueillis sur l'île, le corail fourni par l'ilot de la Baleine, les perles pêchées dans la baie de ce nom, les noix muscades, la vanille en quantité importante. M. Zermatt ne s'était point trompé sur leur valeur marchande,

qui se chiffra par une somme considérable, soit huit mille livres [1].

Et si l'on considère que les bancs de la baie des Perles avaient été effleurés seulement, que le corail se rencontrerait en mainte partie du littoral, que les noix muscades et la vanille promettaient d'abondantes récoltes, sans parler des autres richesses de la Nouvelle-Suisse, on admettra que la colonie fût appelée à un degré de prospérité qui la mettrait au premier rang parmi les possessions d'outre-mer de la Grande-Bretagne.

Suivant les instructions de M. Zermatt, une portion de la somme provenant de ces ventes allait être employée à l'acquisition d'objets destinés à compléter le matériel de Felsenheim et des métairies de la Terre-Promise. Quant au reste — environ les trois quarts — ainsi que les dix mille livres provenant de l'héritage du colonel Montrose, ils furent placés à la banque d'Angleterre, d'où, suivant les futurs besoins, M. Zermatt pourrait en disposer, grâce aux communications qui allaient être établies avec la métropole.

Il ne faut pas oublier de dire que restitution fut faite des divers bijoux et sommes d'argent qui appartenaient aux familles des naufragés du *Landlord,* et dont, à la suite de quelques recherches, on put retrouver la trace.

1. Deux cent mille francs.

Enfin, un mois après l'arrivée de Fritz Zermatt et de Jenny Montrose, leur mariage fut célébré à Londres par le chapelain de la corvette. La *Licorne* les avait amenés fiancés, elle les ramènerait époux à la Nouvelle-Suisse.

Ces événements eurent un retentissement considérable dans la Grande-Bretagne. On se passionna pour cette famille abandonnée depuis douze ans sur une île inconnue de l'océan Indien, pour les aventures de Jenny et son séjour à la Roche-Fumante. Le récit, qui avait été rédigé par Jean Zermatt, parut dans les journaux de l'Angleterre et de l'étranger. Sous le nom du ROBINSON SUISSE, il était destiné à la célébrité déjà acquise par l'œuvre impérissable de Daniel de Foe.

Il suit de là que, sous la pression de l'opinion publique, si puissante dans le Royaume-Uni, la prise de possession de la Nouvelle-Suisse fut décidée par l'Amirauté. Cette possession, d'ailleurs, présentait des avantages très sérieux. L'île occupait dans l'est de l'océan Indien une position importante, presque à l'entrée des mers de la Sonde, sur les routes de l'extrême Asie. Trois cents lieues au plus la séparaient de la côte occidentale de l'Australie. Cette sixième partie du monde, découverte par les Hollandais en 1605, visitée par Abel Tasman en 1644, puis par le capitaine Cook en 1774, allait devenir l'un des principaux domaines de l'Angleterre dans l'hémisphère méridional, entre la mer

des Indes et les mers du Pacifique. L'Amirauté ne pouvait donc que se féliciter d'acquérir une île à proximité de ce continent.

Aussi l'envoi de la *Licorne* en ces parages fut-il admis. La corvette repartirait dans quelques mois sous le commandement du lieutenant Littlestone, promu capitaine à cette occasion. Fritz et Jenny Zermatt s'y embarqueraient avec François, sans parler de quelques colons, en attendant que des émigrants en plus grand nombre allassent sur d'autres navires à même destination.

Il était également convenu que la corvette relâcherait au Cap et recevrait James, Suzan et Doll Wolston à son bord.

Si le séjour de la *Licorne* à Portsmouth eut une assez longue durée, c'est que des réparations importantes avaient été indispensables, après cette traversée de Sydney en Europe.

Fritz et François ne restèrent pas tout ce temps à Londres et en Angleterre. Les deux époux et François pensèrent que c'était un devoir pour eux de visiter la Suisse, afin de rapporter à M. et M^me^ Zermatt des nouvelles de leur pays natal.

Ils se rendirent donc en France, à Paris, et employèrent une huitaine de jours à visiter la capitale. A cette époque, l'Empire avait pris fin en même temps que les longues guerres avec la Grande-Bretagne.

Fritz et François arrivèrent en Suisse, ce

pays dont ils avaient à peine gardé le souvenir, l'ayant quitté jeunes encore, et de Genève ils se rendirent dans le canton d'Appenzel.

De leur famille il ne restait plus que quelques parents éloignés, avec lesquels M. et Mme Zermatt n'avaient jamais eu de rapports suivis. Cependant l'arrivée des deux jeunes gens fit sensation dans la République helvétique. On connaissait maintenant l'histoire des naufragés du *Landlord*, on savait quelle île leur avait offert refuge. Aussi, bien que leurs compatriotes fussent peu enclins aux déplacements, peu portés à courir les chances de l'émigration, plusieurs manifestèrent-ils l'intention de compter parmi ces colons auxquels la Nouvelle-Suisse assurait bon accueil.

Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que Fritz et François quittèrent leur pays d'origine. S'ils pouvaient espérer qu'ils y reviendraient dans l'avenir, c'était un espoir que M. et Mme Zermatt, déjà âgés, ne réaliseraient jamais sans doute.

Après avoir traversé la France, Fritz, Jenny et François rentrèrent en Angleterre.

Les préparatifs de départ de la *Licorne* tiraient à leur terme, et la corvette serait prête à mettre à la voile dans les derniers jours de juin.

Il va sans dire que Fritz et François furent reçus avec empressement par les Lords de l'Amirauté. L'Angleterre était reconnaissante à Jean

Zermatt d'avoir, de son plein gré, offert au capitaine Littlestone la possession immédiate de son île.

On le sait, à l'époque où la corvette avait quitté la Nouvelle-Suisse, la plus grande partie en était encore inconnue, sauf le district de la Terre-Promise, le littoral du nord, une portion du littoral de l'est jusqu'à la baie de la Licorne. Le capitaine Littlestone devrait donc en compléter le relèvement tant sur les côtes ouest et sud qu'à l'intérieur. Il convient d'ajouter en outre que, dans quelques mois, plusieurs navires se disposaient à transporter, avec des émigrants, le matériel nécessaire aux besoins de la colonisation et à la mise en défense de l'île. Ce serait à dater de cette époque que des communications régulières s'établiraient entre la Grande-Bretagne et ces parages de l'océan Indien.

Le 27 juin, la *Licorne*, prête à appareiller, n'attendait plus que Fritz, Jenny et François. Le 28, tous trois arrivèrent à Portsmouth, où les avait précédés la pacotille acquise au compte de la famille Zermatt.

Ils furent cordialement accueillis à bord de la corvette par le capitaine Littlestone qu'ils avaient eu l'occasion de rencontrer deux ou trois fois à Londres. Quelle joie à la pensée de revoir à Capetown James et Suzan Wolston, et aussi la gentille Doll que François n'avait pas laissée sans nouvelles et bonnes nouvelles de tout le monde !

Le 29 juin, dès le matin, la *Licorne* sortit de Portsmouth par belle brise, portant à sa corne le pavillon anglais qu'elle allait arborer sur les rivages de la Nouvelle-Suisse.

# XIX

Le deuxième voyage de la *Licorne*. — Nouveaux passagers et officiers. — Relâche au Cap. — Le second Borupt. — Navigation contrariée. — Révolte à bord. — Huit jours à fond de cale. — Abandonnés en mer.

Si la *Licorne*, au lieu d'être un navire de guerre, eût été un bâtiment de commerce à destination de la Nouvelle-Suisse, elle aurait embarqué un nombre assez considérable d'émigrants. Cette île, sur laquelle l'attention publique venait d'être si vivement attirée, ne chômerait pas de colons. Les probabilités étaient même qu'ils se recruteraient principalement dans la population irlandaise que ses instincts et aussi la nécessité excitent à chercher en dehors de son pays des moyens d'existence. Là-bas, d'ailleurs, ce seraient autant d'hommes vigoureux et résolus auxquels le travail ne manquerait pas.

A bord de la *Licorne*, une cabine avait été

réservée pour Fritz et sa femme, et, contiguë à celle-ci, une autre pour François, lesquels prendraient leurs repas à la table du capitaine Littlestone.

La navigation n'offrit rien de très particulier. Ce furent les incidents habituels des traversées, mer assez inconstante, contrariétés provenant de l'instabilité des vents, calmes qui, sous les Tropiques, semblent ne devoir jamais finir, quelques rudes assauts de gros temps que la corvette, bien manœuvrée, supporta sans grand dommage. On croisa plusieurs bâtiments dans l'Atlantique sud, qui durent rapporter des nouvelles de la *Licorne* en Europe. A cette époque d'apaisement, après de si longues et si redoutables guerres, les mers étaient très sûres, et les navires ne couraient aucun danger sous ce rapport.

Fritz et François firent plus complète connaissance avec le chapelain qui avait connu le colonel Montrose aux Indes. A quel meilleur confident Jenny eût-elle pu parler de son père, si ce n'est à celui qui avait eu avec le colonel d'étroites relations d'amitié? C'est de cet excellent homme qu'elle apprit ce qu'il avait souffert lors de son retour en Angleterre, ses inquiétudes d'abord en attendant l'arrivée de la *Dorcas*, partie quelques jours avant le bâtiment qui allait le ramener en Europe. Quels tourments, puis quel désespoir, lorsqu'il fut malheureusement acquis que la *Dorcas* s'était

perdue corps et biens! Puis le colonel était parti, le cœur brisé, pour cette campagne d'où il ne devait pas revenir...

Cependant la *Licorne*, qui n'avait pas été très éprouvée dans sa traversée de l'Atlantique, rencontra de très mauvais temps au milieu des parages sud de l'Afrique. Une violente tempête l'assaillit dans la nuit du 9 août et les rafales la rejetèrent au large. La tourmente devenant de plus en plus violente, il fallut fuir par impossibilité de tenir la cape. Le capitaine Littlestone, bien secondé de ses officiers et de son équipage, déploya une grande habileté dans ces circonstances. Mais, à la suite de graves avaries qui la compromirent, la *Licorne* risqua d'engager. On dut couper le mât d'artimon et, une voie d'eau s'étant déclarée à l'arrière, on ne parvint pas à l'aveugler sans peine. Enfin le vent ayant calmi, le capitaine Littlestone put reprendre sa route, ayant hâte de se réparer dans le port de Capetown.

Dès la matinée du 19 août furent signalées les premières hauteurs de la Table, cette montagne qui se dresse au fond de la baie de ce nom.

Aussitôt que la *Licorne* eut choisi son poste de mouillage, James Wolston, Suzan, Doll, amenés par un canot, montèrent sur le pont de la corvette.

Quel accueil reçurent Fritz, Jenny et François! Quelle joie, à cet instant! Les deux jeunes

femmes étaient si heureuses de se revoir!... Et cette charmante Doll, qui rendit à Fritz le baiser que celui-ci fit retentir sur ses joues si fraîches!... Et d'imaginer que François fut moins bien partagé que son frère, non! personne ne voudrait le croire!... Et enfin, quelle hâte tous avaient d'avoir définitivement fixé leur existence dans cette seconde patrie où les attendaient avec tant d'impatience les familles Zermatt et Wolston!

Depuis bientôt dix mois, en effet, aucune nouvelle n'avait pu leur arriver. Bien qu'il n'y eût pas à concevoir d'inquiétudes sur le sort des hôtes de Felsenheim, l'absence ne laissait pas de paraître longue, interminable même. Avec quel bonheur tous se retrouveraient en vue de la Nouvelle-Suisse, dont le capitaine Littlestone connaissait la situation en longitude et en latitude! De parler à toute heure de M. et de M^me^ Zermatt, d'Ernest et de Jack, de M. et M^me^ Wolston et d'Annah, cela ne diminuait pas les distances, cela ne valait pas le bonheur de se retrouver sur la Terre-Promise!

Pour ce qui était des affaires de James Wolston, elles avaient pu être liquidées dans des conditions avantageuses.

Mais alors on se trouva en face d'une impossibilité de reprendre immédiatement la mer. Les avaries de la *Licorne* étaient assez graves pour exiger une longue relâche dans le port de Capetown. Deux ou trois mois seraient néces-

saires pour les réparer, après avoir opéré le déchargement de la corvette. Elle ne pourrait faire voile pour la Nouvelle-Suisse avant la fin d'octobre.

C'eût été un très regrettable contretemps, si l'occasion ne se fût présentée aux passagers de la *Licorne* d'abréger leur séjour au Cap.

Il y avait dans le port un bâtiment qui devait appareiller dans une quinzaine de jours. C'était le *Flag*, trois-mâts anglais de cinq cents tonneaux, capitaine Harry Gould, en partance pour Batavia dans les îles de la Sonde. Relâcher à la Nouvelle-Suisse l'écarterait très peu de sa route, et, s'il voulait les prendre à bord, Fritz et sa femme, James et Suzan Wolston avec leur enfant, François et Doll étaient prêts à payer d'un bon prix le passage.

Cette proposition, faite au capitaine Gould, fut acceptée et les passagers de la *Licorne* transportèrent leurs bagages sur le *Flag*, où des cabines étaient mises à leur disposition.

Les préparatifs du trois-mâts furent achevés dans l'après-midi du 1er septembre. Ce soir-là, James Wolston, sa femme, sa sœur et le petit Bob vinrent occuper leurs cabines. Puis on prit, non sans quelque émotion, congé du capitaine Littlestone en lui promettant de guetter vers la fin de novembre l'arrivée de la *Licorne* à l'ouvert de la baie du Salut.

Le lendemain, le *Flag* mit en mer par un vent de sud-ouest très favorable, et, avant le soir

de cette première journée, les hauts sommets du Cap, reculés d'une quinzaine de lieues, disparurent à l'horizon.

Harry Gould était un excellent marin, dont le sang-froid égalait la résolution. Alors dans toute la force de l'âge, n'ayant pas dépassé quarante-deux ans, il avait fait ses preuves comme officier d'abord, puis en qualité de capitaine. Ses armateurs pouvaient avoir toute confiance en lui.

Cette confiance, le second du *Flag*, Robert Borupt, ne l'eût pas méritée. Du même âge que Harry Gould, d'un caractère jaloux, vindicatif, dominé par des passions violentes, il ne se croyait jamais récompensé suivant son mérite. Déçu dans son espoir de commander le *Flag*, il gardait au fond de l'âme, contre son capitaine, une sourde haine qu'il savait dissimuler. Mais cette disposition n'avait pu échapper au bosseman, John Block, homme intrépide et sûr, dévoué de cœur et d'âme à son chef. Or, l'équipage du *Flag*, comprenant une vingtaine de matelots, n'était pas de premier choix, et Harry Gould ne l'ignorait point. Le bosseman ne voyait pas sans déplaisir l'indulgence que Robert Borupt accordait trop souvent à certains matelots dont il y avait à se plaindre dans le service. Tout cela lui paraissait suspect, et il ne cessait d'observer le second, décidé à prévenir Harry Gould, qui écoutait volontiers ce brave et honnête marin.

Du 1er au 19 septembre, la navigation ne pré-

senta aucune particularité. L'état de la mer, l'orientation du vent, bien qu'il ne soufflât qu'en petite brise, l'avaient assez favorisée. Il suffisait que le trois-mâts se maintînt à cette moyenne de vitesse pour avoir rallié les parages de la Nouvelle-Suisse vers la mi-octobre, c'est-à-dire dans les délais prévus.

Alors, il y eut lieu de reconnaître que des symptômes d'insubordination se manifestaient parmi l'équipage. Il semblait même que le relâchement de la discipline fût entretenu par le second et le troisième officier au mépris de tous leurs devoirs. Robert Borupt, poussé par sa nature jalouse et perverse, ne prenait aucune mesure pour enrayer le désordre. Bien au contraire, il l'autorisait par des propos indignes de ses fonctions, une faiblesse voulue envers les hommes, évitant de sévir, fermant les yeux sur des actes répréhensibles. Bref, on sentait peu à peu s'organiser la révolte.

Cependant le *Flag* continuait à gagner vers le nord-est. A la date du 19 septembre, le point ayant donné 20° 17′ en latitude et 80°45′ en longitude, il se trouvait à peu près au milieu de l'océan Indien, sur la limite du Tropique du Capricorne qu'il allait franchir.

Pendant la nuit précédente, des menaces de mauvais temps s'étaient produites, baisse brusque du baromètre, formation de nuages orageux, autant d'indices de ces redoutables tempêtes qui désolent trop souvent ces mers.

Vers trois heures de l'après-midi, un grain se leva si subitement que le bâtiment fut sur le point d'engager. Grave éventualité pour un navire qui, après s'être couché sur le flanc, n'obéit plus au gouvernail et risque de ne pouvoir se relever qu'à la condition de couper sa mâture. Et alors, une fois désemparé, incapable d'opposer résistance aux lames en prenant la cape, il est livré à toutes les fureurs de l'Océan.

Inutile de dire que, dès le début de cette tempête, les passagers avaient dû se renfermer dans leurs cabines, car le pont était balayé par les coups de mer. Seuls, Fritz et François étaient restés en haut afin de donner la main à l'équipage.

Dès les premiers instants, Harry Gould avait pris son poste sur le banc de quart, le bosseman à la barre, tandis que le second et le troisième officier veillaient sur le gaillard d'avant. L'équipage se tenait prêt à exécuter les ordres du capitaine, car il s'agissait de vie ou de mort. La plus légère erreur de manœuvre, alors que les lames déferlaient contre le *Flag* à demi couché sur bâbord, eût entraîné sa perte. Tous les efforts devaient tendre à le redresser, puis à orienter sa voilure de manière qu'il pût se mettre debout aux rafales.

Et pourtant, cette erreur fut commise, sinon volontairement, puisque le navire risquait de sombrer, mais sans doute par une fausse interprétation des ordres du capitaine, qu'un officier

n'aurait pas dû commettre, pour peu qu'il eût l'instinct d'un marin.

C'est au second, Robert Borupt, et à nul autre que lui qu'en revenait la responsabilité. Sous l'action du petit hunier, orienté mal à propos, le bâtiment engagea davantage, et un énorme paquet de mer embarqua par le couronnement.

« Ce maudit Borupt veut donc nous faire chavirer!... s'écria Harry Gould.

— Il a fait tout ce qu'il fallait pour cela! » répondit le bosseman en essayant de mettre la barre à tribord.

Le capitaine se précipita sur le pont et se porta jusqu'à l'avant, au risque d'être déhalé par les lames et, après mille efforts, il atteignit le gaillard.

« A votre cabine, cria-t-il d'une voix courroucée au second, à votre cabine et n'en sortez plus! »

La faute de Robert Borupt était si évidente qu'aucun des gens de l'équipage, prêts à se ranger autour de lui s'il leur en eût donné l'ordre, n'osa élever la voix. Le second obéit sans protester et regagna la dunette.

Tout ce qu'il était possible de faire, Harry Gould le fit alors. Par une juste orientation de ce que le *Flag* pouvait porter de toile, il parvint à le redresser, sans avoir été contraint d'abattre la mâture, et le navire ne présenta plus son travers à la houle.

Durant trois jours il fallut fuir devant cette tempête, au milieu de dangers qui furent heureusement évités par le capitaine et le bosseman. Presque tout ce temps, Suzan, Jenny et Doll durent se confiner dans leurs cabines, tandis que Fritz, François et James prenaient part aux diverses manœuvres.

Enfin, le 22 septembre, on put prévoir un prochain apaisement de ces troubles atmosphériques. Le vent mollit, et si la mer ne tomba pas immédiatement, du moins les lames ne balayèrent plus le pont du *Flag*.

Les passagères s'empressèrent alors de quitter leurs cabines. Elles savaient ce qui s'était passé entre le capitaine et le second, pourquoi celui-ci avait été démonté de ses fonctions. Quant au sort de Robert Borupt, il en serait décidé au retour devant un conseil maritime.

Il y eut de nombreuses avaries à réparer dans la voilure, et John Block, en dirigeant ce travail, vit clairement que l'équipage ne demandait qu'à se révolter.

Cet état de choses ne put échapper à Fritz, à François, à James Wolston, et leur inspira peut-être plus d'inquiétudes que ne leur en avait causé la tempête. Sans doute, le capitaine Gould n'hésiterait pas à sévir contre les mutins, quels qu'ils fussent, mais n'était-il pas trop tard?...

Pendant les huit jours qui suivirent, il ne se produisit aucun fait contre la discipline. Comme

le *Flag* avait été rejeté à plusieurs centaines de milles dans l'est, il était nécessaire de revenir vers l'ouest, afin de se retrouver en longitude avec la Nouvelle-Suisse.

Le 30 septembre, vers dix heures, à la surprise de tous, puisque ses arrêts n'avaient point été levés, Robert Borupt reparut sur le pont.

Les passagers, réunis sur la dunette, eurent le pressentiment que la situation, déjà grave, allait s'aggraver encore.

Dès que le capitaine Gould vit le second se diriger vers l'avant, il le rejoignit.

« Lieutenant Borupt, dit le capitaine, vous êtes consigné... Que venez-vous faire ici?... Répondez...

— Oui... s'écria Borupt, et voici ma réponse!... »

Se tournant alors vers l'équipage :

« A moi, camarades!... commanda-t-il.

— Hurrah pour Robert Borupt! » tels furent les cris qui retentirent de l'avant à l'arrière du navire.

Harry Gould rentra dans sa cabine, et ressortit un pistolet à la main. Il n'eut pas le temps d'en faire usage. Un coup de feu, tiré par un des matelots qui entouraient Robert Borupt, le blessa à la tête, et il tomba entre les bras du bosseman.

Contre tout un équipage révolté, poussé par le second et le troisième officier, il n'y avait

aucune résistance possible. Vainement, John Block, Fritz, François, James Wolston, rangés près d'Harry Gould, voulurent-ils soutenir la lutte. En un instant, accablés par le nombre, ils furent dans l'impossibilité de se défendre, et dix matelots les descendirent dans le faux pont avec le capitaine.

Quant à Jenny, à Doll, à Suzan, elles furent, avec l'enfant, renfermées dans leurs cabines, dont les portes allaient être gardées par ordre de Robert Borupt, seul maître à bord.

Que l'on se figure la situation des prisonniers du faux pont où régnait une demi-obscurité, celle du malheureux capitaine en proie aux souffrances de cette blessure à la tête qui ne put être pansée qu'au moyen de compresses d'eau. Il est vrai, le bosseman ne lui épargna pas ses soins. Mais à quelle inquiétude furent en proie Fritz, François et James Wolston!... Les trois passagères, à la merci des révoltés du *Flag!*... Quelles angoisses les torturaient à la pensée qu'ils étaient réduits à l'impuissance!...

Plusieurs jours s'écoulèrent. Par deux fois, matin et soir, le panneau du faux pont se relevait, et les prisonniers recevaient quelque nourriture. Aux questions que leur adressait John Block, les matelots ne répondaient que par des paroles brutales et menaçantes. Au sujet des passagères, Fritz, François et James n'obtenaient que de grossières injures.

Toutefois, à diverses reprises, le bosseman et

ses compagnons tentèrent de recouvrer leur liberté en forçant le panneau. Ce panneau était surveillé jour et nuit, et, d'ailleurs, en cas qu'ils fussent parvenus à le soulever, à maîtriser leurs gardiens, à monter sur le pont, quelles chances avaient-ils contre cet équipage, et quel traitement leur eût infligé Robert Borupt?...

« Le misérable!... le misérable!... répétait Fritz en songeant à sa femme, à Suzan, à Doll...

— Oui... le plus abominable des coquins, répétait John Block, et s'il n'est pas pendu un jour ou l'autre, c'est qu'il n'y aurait plus de justice en ce monde! »

Mais, pour punir les rebelles, pour appliquer à leur chef le châtiment qu'il méritait, il eût fallu qu'un bâtiment de guerre se fût emparé du *Flag*. Or Robert Borupt ne commit pas la faute de le diriger vers des parages fréquentés, où ses complices et lui auraient couru le risque d'être poursuivis. Il devait l'avoir rejeté hors de son itinéraire, préférablement dans l'est, de manière à s'éloigner aussi bien des côtes d'Afrique que des côtes de l'Australie. Et chaque jour ajoutait cinquante, soixante lieues à la distance qui séparait le *Flag* du méridien de la Nouvelle-Suisse! Harry Gould et le bosseman pouvaient reconnaître à la bande que donnait le navire, toujours incliné sur bâbord, qu'il marchait à grande vitesse. Les craquements qui se produisaient à l'emplanture des mâts indiquaient que le second forçait de toile. Lorsque

le *Flag* aurait atteint ces lointains parages de l'océan Pacifique, propices aux pirateries, que deviendraient les prisonniers et les prisonnières?... On ne pourrait les garder... Les jetterait-on sur quelque île déserte?... Ah! tout vaudrait mieux que de rester sur ce bâtiment entre les mains de Robert Borupt et de ses complices!

Ainsi, vers l'époque prévue, à défaut de la *Licorne*, retardée au Cap, le *Flag* n'arriverait pas en vue de la Nouvelle-Suisse!... On l'attendrait des semaines, des mois, et il n'apparaîtrait pas... Quelles seraient les inquiétudes des familles Zermatt et Wolston!... Et, lorsque la *Licorne* viendrait enfin mouiller dans la baie du Salut, en apprenant que le *Flag* avait fait route pour la colonie, qu'en faudrait-il conclure, si ce n'est qu'il avait dû périr corps et biens?...

Une semaine s'était écoulée depuis que Harry Gould et ses compagnons avaient été renfermés dans le faux pont, sans aucune nouvelle des passagères. Or, ce jour-là, 8 octobre, il sembla que la vitesse du trois-mâts avait diminué, soit qu'il fût encalminé, soit qu'il eût mis en panne.

Vers huit heures du soir, une escouade de matelots s'introduisit près des prisonniers.

Ceux-ci n'eurent qu'à obéir aux ordres de le suivre que leur intima le troisième officier.

Que se passait-il en haut?... Allait-on les rendre à la liberté?... Un parti s'était-il formé

contre Robert Borupt dans le but de restituer au capitaine Gould le commandement du *Flag?...*

Remontés sur le pont en présence de tout l'équipage, ils virent Robert Borupt qui les attendait au pied du grand mât. En vain, Fritz et François jetèrent-ils un regard à l'intérieur de la dunette, dont la porte centrale était ouverte. Aucune lampe, aucun fanal n'y projetait la moindre clarté.

Cependant, en s'approchant des bastingages de tribord, le bosseman put apercevoir l'extrémité d'un mât qui se balançait contre le flanc du navire.

Évidemment la grande chaloupe avait été mise à la mer.

Robert Borupt s'apprêtait-il donc à y embarquer le capitaine et ses compagnons, à les abandonner sur ces parages, à les livrer à tous les hasards de la mer, sans qu'ils pussent savoir s'ils se trouvaient à proximité d'un continent ou d'une île?...

Et alors, ces malheureuses femmes, est-ce qu'elles allaient rester à bord, exposées à tant de périls?...

A la pensée qu'ils ne les reverraient plus, Fritz, François, James, voulurent tenter un dernier effort pour les délivrer, quitte à se faire tuer sur place.

Fritz s'élança du côté de la dunette en appelant Jenny. Mais on l'arrêta, comme on arrêta

François, comme on arrêta James qui n'entendit pas Suzan répondre à son appel. Ils furent aussitôt maîtrisés, et, malgré leur résistance, affalés avec Harry Gould et John Block par-dessus les bastingages dans la chaloupe que sa bosse maintenait le long du navire.

Quelles ne furent pas leur surprise et leur joie... oui! leur joie... Dans l'embarcation se trouvaient déjà les êtres chéris qu'ils avaient inutilement appelés!... Les passagères venaient d'être descendues quelques instants avant que les prisonniers eussent quitté le faux pont... Elles attendaient, en proie à des transes terribles, ignorant si leurs compagnons allaient être abandonnés avec elles au milieu de cette portion du Pacifique, vers laquelle Robert Borupt avait sans doute entraîné le *Flag !...*

Il y eut alors des scènes d'attendrissement, des pleurs versés!... Il leur semblait que d'être réunis, c'était la plus grande grâce que le Ciel eût pu leur faire!...

Et pourtant, quels dangers les menaçaient à bord de cette embarcation! On n'y avait jeté que quatre sacs de biscuit et de viande conservée, trois barils d'eau douce, divers ustensiles de cuisine, un paquet de vêtements et de couvertures pris au hasard dans les cabines, — à peine de quoi résister aux assauts des mauvais temps, aux tortures de la faim et de la soif!...

Mais ils étaient ensemble... La mort seule pourrait les séparer désormais...

Du reste, ils n'eurent pas le temps de réfléchir. Dans peu d'instants, avec le vent qui fraîchissait, le *Flag* se serait éloigné de quelques milles...

Le bosseman s'était placé à la barre, Fritz et François au pied du mât, prêts à hisser la voile, dès que la chaloupe ne serait plus à l'abri du navire.

Quant au capitaine Gould, il avait été déposé sous le tillac de l'avant. Hors d'état de se soutenir, étendu sur des couvertures, Jenny lui donnait ses soins.

A bord du *Flag*, les matelots, penchés au-dessus des bastingages, regardaient silencieusement. Pas un d'entre eux ne se sentait pris de pitié pour les victimes de Robert Borupt, et l'on voyait leurs yeux ardents luire dans l'obscurité.

En ce moment, une voix s'éleva, — la voix d'Harry Gould, à qui l'indignation rendit quelque force. Après s'être dégagé du tillac, il venait de se traîner de banc en banc, et, à demi redressé :

« Misérables, s'écria-t-il, vous n'échapperez pas à la justice des hommes!...

— Ni à la justice de Dieu! dit François.

— Largue!... » cria Robert Borupt.

La bosse retomba en dehors, la chaloupe resta seule, et le navire disparut au milieu des ombres de la nuit.

# XX

Un cri de François. — Quelle est cette côte? — Les passagers de la chaloupe. — Terre disparue dans les brumes. — Temps menaçant. — Terre reparue. — Rafales du sud. — A la côte.

Ce cri de : « Terre, terre ! », c'était François qui venait de le jeter comme un cri de salut. Debout sur le tillac, il avait cru apercevoir confusément les profils d'une côte à travers une déchirure des brumes. Aussitôt, saisissant la drisse, il s'était hissé en tête du mât, puis achevalé sur la vergue, et, de là, il tenait obstinément son regard dans la direction relevée.

Près de dix minutes s'écoulèrent avant qu'il eût revu cet indice de terre vers le nord, et il se laissa glisser au pied du mât.

« Tu as aperçu la côte?... demanda Fritz.

— Oui!... là... sous le bord de ce gros nuage, qui cache maintenant l'horizon...

— Ne vous êtes-vous pas trompé, monsieur François?... dit John Block.

— Non, bosseman, non!... Le nuage s'est rabaissé sur l'horizon, mais la terre est derrière... Je l'ai vue... j'affirme l'avoir vue... »

Jenny venait de se relever et, saisissant le bras de son mari :

« Il faut croire ce que dit François, déclara-t-elle. Sa vue est perçante... Il n'a pu faire erreur...

— Je ne me suis pas trompé, affirma de nouveau François. Croyez-moi comme me croit Jenny... J'ai parfaitement distingué une hauteur... Elle a été visible pendant près d'une minute dans la fente des nuages... Se continuait-elle au delà à l'est et à l'ouest, il n'était pas possible de le reconnaître... Mais, île ou continent, la terre est là! »

Comment mettre en doute ce que François disait en des termes si affirmatifs? Et puis, le besoin de croire à la réalisation de ce qu'on a tant espéré ne disposait-il pas les esprits à la confiance?... Aussi ces infortunés voulurent-ils s'unir dans la prière que François adressa au Tout-Puissant.

Et maintenant, à quelle terre appartenait cette côte, on le saurait peut-être, lorsque la chaloupe l'aurait atteinte. En tout cas, ses passagers, soit cinq hommes, Fritz, François, James, le capitaine Harry Gould, le bosseman John Block, trois femmes, Jenny, Doll, Suzan et son

enfant, débarqueraient sur son littoral, quel qu'il fût.

S'il n'offrait aucune ressource, s'il était inhabitable, si la présence des indigènes le rendait dangereux, la chaloupe reprendrait la mer après s'être ravitaillée du mieux possible.

Harry Gould fut aussitôt mis au courant, et, malgré sa faiblesse, malgré ses souffrances, il exigea qu'on le transportât à l'arrière de l'embarcation.

Et voici les observations que Fritz crut devoir émettre relativement à la terre signalée.

« Ce qui nous intéresse en ce moment, c'est sa distance. Or, étant donnée la hauteur d'où elle a été observée, et aussi l'état assez brumeux de l'atmosphère, cette distance ne peut être supérieure à cinq ou six lieues... »

Signe d'approbation du capitaine Gould que le bosseman accompagna d'un hochement de tête.

« Donc, reprit Fritz, avec bonne brise, en portant vers le nord, il nous suffirait de deux heures pour accoster...

— Malheureusement, dit François, la brise est incertaine et paraît avoir une tendance à remonter. Si elle ne tombe pas tout à fait, il est à craindre qu'elle ne nous contrarie...

— Et les avirons?... répondit Fritz. Ne pouvons-nous prendre les avirons, mon frère, James et moi, tandis que vous tiendriez la barre, bosseman?... Nous ne serions pas à bout de forces pour avoir nagé quelques heures...

— Aux avirons!... » commanda Harry Gould, d'une voix qu'on entendit à peine.

Et il était fâcheux que le capitaine ne fût pas en état de gouverner, car, à quatre, les passagers eussent fait meilleure besogne.

Il est vrai, Fritz, François, James, quoique dans toute la force de la jeunesse, le bosseman encore vigoureux, tous endurcis aux travaux manuels, étaient alors très affaiblis par les privations et les fatigues. Huit jours venaient de s'écouler depuis que le *Flag* les avait laissés à l'abandon. De leurs provisions, cependant ménagées avec une extrême parcimonie, il ne restait plus que pour vingt-quatre heures. Trois ou quatre fois la pêche avait procuré un peu de poisson, au moyen de longues lignes mises à la traîne. Un petit fourneau, une petite chaudière, une bouilloire, voilà les seuls ustensiles qu'ils possédaient avec leurs couteaux de poche. Et si cette terre n'était qu'un îlot rocheux, s'il fallait que la chaloupe reprît pendant de longs jours cette pénible navigation à la recherche d'un continent ou d'une île, où l'existence serait possible!...

Néanmoins, tous avaient senti se réveiller leur espoir, après que le cri de François se fut fait entendre. Il faut avoir passé par de telles épreuves pour comprendre à quels riens peuvent se rattacher des créatures humaines!... C'est le naufragé qui rencontre un bout de planche flottant à sa portée!.. Au lieu de cette

embarcation menacée par les rafales, ballottée par les lames, à demi remplie par des coups de mer, ils fouleraient du pied une terre solide!... On s'installerait dans quelque caverne à l'abri du mauvais temps... on trouverait peut-être un sol fertile, de la verdure, des racines comestibles, nombre de ces fruits si communs des zones intertropicales... Là, enfin, on pourrait attendre, sans avoir à redouter ni la faim ni la soif, le passage d'un navire!... Ce navire apercevrait les signaux... il viendrait au secours des abandonnés!... Oui! tout cela leur apparaissait à travers les mirages de l'espérance!...

Quant à cette côte entrevue, appartenait-elle à quelque groupe des îles situées au delà du tropique du Capricorne?... C'était là ce dont le bosseman et Fritz parlaient à voix basse. Jenny et Doll avaient repris leur place au fond de l'embarcation, et le petit garçon dormait entre les bras de M^me^ Wolston. Il avait fallu reporter sous le tillac le capitaine Gould dévoré de fièvre. Là Jenny imbibait d'eau fraîche les compresses de sa tête.

Et alors, Fritz de se livrer à des hypothèses, peu rassurantes en somme. Il ne doutait pas que le *Flag*, depuis que la révolte avait éclaté à bord, n'eût fait longue route vers l'est durant ces huit jours. Dans ce cas, la chaloupe aurait été mise à la mer sur cette portion de l'océan Pacifique, où les cartes n'indiquent que de rares îles, Amsterdam et Saint-Paul, ou, plus au sud,

archipel des Kerguelen. Mais enfin, même en es îles, les unes désertes, les autres habitées, a vie serait assurée, le salut certain, et qui ait?... le rapatriement dans un temps plus ou noins éloigné.

D'ailleurs, si, depuis le 8 octobre, la chaoupe avait remonté vers le nord, poussée par a brise du sud, il était possible que cette terre appartînt au continent australien et, par bonne chance, soit à la Tasmanie, soit aux provinces de Victoria ou de l'Australie méridionale. A gagner Hobart-Town, Melbourne ou Adélaïde, on eût été sauvé... Mais si l'embarcation atterrissait sur la partie sud-ouest, à la baie du Roi-Georges ou au cap Leuwin, fréquentés par des peuplades féroces, la situation ne serait-elle pas pire?... Du moins, à la surface de cette mer, y aurait-il chance de rencontrer un navire à destination de l'Australie ou des îles du Pacifique?...

« Dans tous les cas, ma Jenny, dit Fritz à sa femme qui avait repris place près de lui, nous devons être bien éloignés de la Nouvelle-Suisse... à des centaines de lieues...

— Sans doute, répondit Jenny, mais c'est déjà quelque chose qu'une terre soit là!... Ce que ta famille a fait dans votre île, ce que j'ai pu faire sur la Roche-Fumante, pourquoi ne le ferions-nous pas encore?... Après avoir subi de telles épreuves, mon ami, nous avons le droit de compter sur notre énergie... Ce ne sont pas

les deux fils de Jean Zermatt qui peuvent se décourager...

— Chère femme, répondit Fritz, si jamais j'éprouvais quelque défaillance, il me suffirait de t'entendre!... Non... nous ne faiblirons pas, et j'ajoute que nous serons bien secondés!... Le bosseman est un homme sur lequel il est permis de compter!... Quant à notre pauvre capitaine...

— Il en reviendra, il guérira, mon cher Fritz, affirma Jenny. Cette fièvre qui le brûle finira par tomber... A terre, là-bas, il sera mieux soigné, il reprendra ses forces, et nous retrouverons en lui notre chef...

— Ah! ma Jenny, s'écria Fritz, en la pressant sur son cœur, fasse le Ciel que cette terre nous offre les ressources dont nous avons besoin!... Je ne lui demande pas tout ce que nous a donné la Nouvelle-Suisse... elle n'est pas située sur ces parages où l'on peut tout attendre de la nature, presque sans efforts!... Le pire serait d'être accueilli par des sauvages, contre lesquels nous serions impuissants, et qu'il fallût reprendre la mer, sans avoir renouvelé nos provisions!... Et mieux vaudrait débarquer sur une côte aride, ne fût-ce que celle d'un ilot!... Il y aura du poisson dans ses eaux, des coquillages sur ses grèves, peut-être des bandes de volatiles, comme il s'en trouvait à notre arrivée sur le rivage de Felsenheim!... Nous parviendrons à nous ravitailler, et, après une



ou deux semaines, remis de nos fatigues, les forces revenues au capitaine, nous ferions voile à la découverte d'une côte plus hospitalière!... Cette chaloupe est solide, et nous avons un bon marin pour la diriger... La mauvaise saison n'est pas prochaine... Après avoir déjà supporté des coups de vent, nous en supporterions encore... Des vivres, que cette terre, quelle qu'elle soit, nous les procure, et Dieu aidant...

— Cher Fritz, répondit Jenny, en pressant les mains de son mari dans les siennes, il faut dire tout cela à nos compagnons!... Qu'ils t'entendent, et ils ne perdront pas confiance!...

— La confiance ne leur a pas manqué un instant, ma chère femme, dit Fritz, et s'ils venaient à faiblir, c'est toi la plus énergique,

la plus résolue, la jeune Anglaise de la Roche-Fumante, qui leur rendrais l'espoir! »

Ce que disait Fritz, tous le pensaient de cette vaillante Jenny. Pendant qu'elles étaient renfermées dans leurs cabines, n'était-ce pas d'elle que Doll et Suzan avaient reçu des encouragements qui les avaient sauvées du désespoir?...

Il y avait de plus un avantage que présentait cette terre. Il n'en était pas d'elle comme de la Nouvelle-Suisse, dont les navires de commerce ne traversaient jamais les parages. Au contraire, que ce fût la côte méridionale de l'Australie ou de la Tasmanie, même une ile appartenant aux archipels de l'océan Pacifique, sa situation était déterminée sur les cartes marines.

Mais, en admettant que le capitaine Gould et ses compagnons eussent l'espoir d'y être recueillis un jour, comment ne pas être saisi d'une profonde tristesse, en songeant à la distance qui les séparait de la Nouvelle-Suisse... des centaines de lieues, sans doute, puisque le *Flag* s'était porté pendant huit jours vers l'est?... Et, si là où ils allaient, la mauvaise chance les condamnait à vivre aussi longtemps que la famille Zermatt sur son île, si la chaloupe ne pouvait suffire à une longue navigation, si enfin, malgré tant d'épreuves, leur confiance venait à fléchir, dans quel désespoir seraient plongés ceux qui les attendaient là-bas!...

C'est à cela que Fritz et Jenny, François, James, sa femme, sa sœur, ne cessaient de

›nger, oubliant même les dangers qui les me-
açaient pour ne penser qu'à leurs parents et à
urs amis.

En effet, on était au 13 octobre. Depuis près
'un an déjà, la *Licorne* avait quitté l'île, à
quelle elle devait revenir vers la présente
poque. A Felsenheim, M. et M^me^ Zermatt,
rnest et Jack, M. et M^me^ Wolston, leur fille
nnah, comptaient maintenant les jours et les
eures...

Oui... tous devaient guetter l'arrivée de la
orvette au tournant du cap de l'Espoir-Trompé,
annonçant par des coups de canon auxquels
épondrait la batterie de l'îlot du Requin...
t, dans un mois, dans deux mois, que se di-
aient-ils!... Tout d'abord que les vents con-
raires retardaient la *Licorne,* peut-être qu'elle
'avait pu partir d'Angleterre à la date prévue,
eut-être que quelque guerre maritime troublait
es mers et gênait la navigation... Jamais ils
e voudraient admettre que le navire se fût
erdu corps et biens!...

Or, dans quelques semaines, après sa relâche
Capetown, la *Licorne* paraîtrait dans les eaux
e la Nouvelle-Suisse... Les familles Zermatt
t Wolston apprendraient alors que les absents
vaient pris passage à bord du *Flag,* qui n'avait
as reparu... Serait-il possible de douter qu'il
'eût péri corps et biens dans une de ces fré-
uentes tempêtes de l'océan Indien, et pour-
ait-on espérer revoir ses passagers?...

Enfin, c'était l'avenir, cela, et le présen
offrait encore assez d'éventualités redoutabl
pour que l'on fût tout à lui.

Depuis l'instant où François avait signalé l
terre, le bosseman s'appliquait à gouverner e
direction du nord, ce qui ne laissait pas d'êtr
difficile, faute d'une boussole. Le relèvemen
indiqué par François n'avait pu être qu'ap
proximatif. Si les vapeurs se dissipaient,
l'horizon s'éclaircissait au moins dans sa parti
septentrionale, il serait aisé de marcher vers l
côte. Par malheur, l'épais rideau continuait
cacher cette ligne qui, pour des observateur
placés à la surface de la mer, devait être encor
à quatre ou cinq lieues.

Cependant les avirons avaient été bordés
Fritz, François et James nageaient avec tout
la vigueur dont ils étaient capables. Mais
presque épuisés, ils ne pouvaient enlever cett
chaloupe lourdement chargée, et il leur fau
drait la journée entière pour franchir la dis
tance qui les séparait du littoral.

Et plût au Ciel que le vent ne vînt pas con
trarier leurs efforts? Au total, mieux valait qu
le calme se maintînt jusqu'au soir. Avec bris
de nord, l'embarcation eût été repoussée loin d
ces parages...

A midi, c'est à peine si la route parcouru
depuis le matin mesurait une lieue. D'ailleurs
le bosseman fut amené à croire qu'un couran
portait dans le sens opposé. Peut-être n'était-c

u'un simple effet de marée. S'il se fût agi d'un ourant régulièrement établi, on aurait dû renoncer à remonter contre lui.

Vers deux heures de l'après-midi, John Block, ui s'était relevé, s'écria :

« La brise va venir, je la sens... Rien que otre foc fera plus que nos avirons ! »

Le bosseman ne se trompait pas. Quelques stants après, de légères risées commencèrent verdir la surface de la mer du côté du sud-est, un clapotis blanchâtre se propagea jusqu'aux ancs de la chaloupe.

« Voici qui vous donne raison, Block, dit ritz. Néanmoins cette brise est si faible qu'il e faut pas cesser de nager...

— Ne cessons pas, monsieur Fritz, répondit bosseman, et souquons ferme jusqu'au moment où les voiles pourront nous haler vers la ôte.

— Où est-elle?... demanda Fritz, qui cherhait vainement à percer le rideau de brumes.

— Devant nous... pour sûr!

— Est-ce certain, Block?... ajouta François.

— Où voulez-vous donc qu'elle soit, réponit le bosseman, si ce n'est derrière ces mauites vapeurs du nord?...

— Nous le voulons, dit James Wolston, mais ne suffit pas de le vouloir ! »

Enfin, on ne serait fixé qu'à la condition ue le vent vînt à fraîchir.

Cela tarda, et il était plus de trois heures,

lorsque les battements de la voile à demi car-guée indiquèrent qu'elle pourrait servir.

Les avirons rentrés, Fritz et François, aprè avoir hissé la misaine à bloc, l'étarquèrent d toutes leurs forces, tandis que le bossema retenait l'écoute qui battait sur le plat-bord.

N'était-ce donc qu'une brise folle, dont le souffles intermittents ne parviendraient mêm pas à dissiper la brume?...

Encore vingt minutes d'hésitation, et la houl s'accentua en prenant par le travers la chaloup que le bosseman parvint à redresser avec l godille. Puis, la misaine et le foc se remplirent en tendant leurs écoutes.

Quant à la direction qu'il convenait de suivre c'était celle du nord en attendant que le vent eût pris assez pour dégager l'horizon.

Il y avait lieu d'espérer que cela se produirait dès que la brise l'atteindrait. Aussi, tous les regards s'obstinaient-ils de ce côté. La terre n'apparût-elle qu'un seul instant, John Block n'en demandait pas davantage et gouvernerait sur elle.

Le rideau, pourtant, ne s'entr'ouvrait pas, bien que le vent semblât prendre de la force au déclin du soleil. L'embarcation filait avec une certaine rapidité. Fritz et le bosseman en étaient même à se demander si elle n'avait pas dépassé l'île, — si c'était une île, — ou doublé ce continent par l'est ou par l'oüest, — si c'était un continent.

Et alors les doutes revinrent à l'esprit... François ne s'était-il pas trompé?... Avait-il réellement aperçu une terre dans la direction du nord?...

Oui, et il l'affirma encore de la façon la plus positive. Bien qu'il eût été seul à la voir, il l'avait vue... de ses yeux vue...

« C'était une côte élevée, déclara-t-il de nouveau, une sorte de falaise, presque horizontale à sa crête, impossible à confondre avec un nuage...

— Cependant, depuis que nous portons sur elle, dit Fritz, nous devrions l'avoir accostée... Elle ne devait pas être alors à plus de cinq ou six lieues...

— Êtes-vous certain, John Block, reprit François, que la chaloupe ait toujours eu le cap dessus, et qu'elle fût exactement située dans le nord?...

— Il est possible que nous ayons fait fausse route, déclara le bosseman. Aussi je crois préférable d'attendre que l'horizon se soit éclairci, dussions-nous rester toute la nuit à cette place... »

Peut-être était-ce le meilleur parti. Pour peu que la chaloupe fût à proximité du littoral, il ne fallait pas la risquer au milieu des récifs, qui le bordaient sans doute...

Aussi tous, l'oreille tendue, cherchèrent-ils à surprendre quelque bruit de ressac, car le plus grand malheur aurait été de se jeter à la côte.

Rien... on n'entendait rien de ces longs et sourds roulements de la mer, lorsqu'elle se brise contre un semis de roches ou déferle sur une grève.

Il convenait donc d'agir avec une extrême prudence. C'est pourquoi, vers cinq heures et demie, le bosseman donna l'ordre d'amener la misaine. Quant au foc, il resta bordé, afin d'aider à l'action de la barre.

Rien de plus sage, en effet, que de modérer la vitesse de la chaloupe tant que la situation ne serait pas déterminée avec exactitude, et elle ne saurait l'être qu'à l'instant où l'on apercevrait la terre.

Il est vrai, la nuit venue, au milieu d'une obscurité profonde, quel danger ne courait-on pas à s'aventurer dans le voisinage d'une côte? A défaut de vent, les contre-courants menaceraient d'y drosser. En de telles conditions, un navire n'eût pas attendu le soir pour chercher la sécurité de la pleine mer, en regagnant le large. Mais ce qui est facilement exécutable pour un bâtiment ne l'est pas pour une simple embarcation. Louvoyer contre le vent du sud qui fraîchissait, c'eût été, sans parler de rudes fatigues, s'exposer à trop s'éloigner...

L'embarcation resta donc rien qu'avec son foc, se déplaçant à peine, cap au nord.

Enfin toute erreur, toute hésitation disparut, lorsque, vers six heures du soir, le soleil se montra un instant avant de disparaître sous les flots.

En effet, le 21 septembre, son disque s'était couché exactement à l'ouest, et, au 13 octobre, vingt-trois jours après l'équinoxe, il se couchait un peu au-dessus dans l'hémisphère méridional. Or, à ce moment, les vapeurs s'étant dissipées de ce côté, Fritz put le voir s'approcher de l'horizon. Dix minutes plus tard, le disque enflammé affleurait la ligne du ciel et de l'eau.

« Là est le nord ! » dit Fritz, en indiquant de la main un point un peu plus à gauche que celui vers lequel la chaloupe s'était dirigée.

Presque aussitôt un cri lui répondit, — un cri que tous poussèrent à la fois !

« Terre !... terre ! »

Les vapeurs venaient de s'évanouir, et le littoral se dessinait à moins d'une demi-lieue. Dominé par une falaise assez élevée, il était impossible de reconnaître s'il se prolongeait vers l'est et vers l'ouest.

Le bosseman mit le cap dessus. La misaine rehissée se gonfla sous les derniers souffles de la brise.

Une demi-heure après, la chaloupe avait accosté une grève sablonneuse, et elle fut amarrée derrière une longue pointe rocheuse à l'abri du ressac.

# XXI

A terre. — Une conversation de Fritz et du bosseman. — Nuit tranquille. — Aspect de la côte. — Impression décourageante. — Excursion. — Les cavernes. — Le ruisseau. — Le promontoire. — Installation.

Ils avaient enfin touché terre, ces abandonnés. Durant une pénible et périlleuse navigation de deux semaines, pas un d'eux n'avait succombé à la fatigue, aux privations, et il fallait en remercier le Ciel. Seul, le capitaine Gould souffrait cruellement, accablé par la fièvre. Toutefois, malgré son état d'épuisement, sa vie ne paraissait pas en danger, et peut-être quelques jours de repos suffiraient-ils à le remettre.

A présent que Fritz et ses compagnons avaient heureusement atterri, qu'ils ne se trouvaient plus à la merci des tempêtes, qu'ils n'allaient plus à l'aventure, se posait cette question : sur quelle terre avaient-ils débarqué?...

Quelle qu'elle fût, hélas! ce n'était pas la Nou-

velle-Suisse, où, sans la révolte de Robert Borupt et de l'équipage, le *Flag* serait arrivé dans les délais prévus! Au lieu du bien-être de Felsenheim, qu'offrirait ce rivage inconnu?...

En somme, ce n'était pas l'heure de s'attarder aux raisonnements et aux hypothèses. La nuit, assez obscure, ne permettait pas de rien distinguer, sauf une grève fermée au fond d'une haute falaise et, latéralement, par un épaulement rocheux. Aussi, dans ces conditions, on convint de demeurer à bord jusqu'au lever du soleil. Fritz et le bosseman resteraient de quart jusqu'au matin. Il était possible que cette côte fût fréquentée par des indigènes, et il importait de veiller avec soin. Que ce fût continent australien ou île du Pacifique, la prudence commandait de se tenir sur ses gardes, et, en cas d'agression, il y aurait lieu de fuir au large.

Jenny, Doll et Suzan reprirent donc leur place près du capitaine Gould, qui savait que la chaloupe avait enfin accosté. François et James s'étendirent entre les bancs, prêts à se relever au premier appel du bosseman. Mais, à bout de forces, ils ne tardèrent pas à succomber au sommeil.

Fritz et John Block vinrent s'asseoir à l'arrière, et s'entretinrent à voix basse.

« Nous voici donc au port, monsieur Fritz, dit le bosseman, et je savais bien que nous finirions par l'atteindre... A proprement parler, si ce n'est point dans un port que nous sommes,

vous en conviendrez, c'est toujours mieux que d'avoir mouillé au milieu des roches... Notre embarcation est en sûreté pour la nuit... Demain, nous aviserons...

— J'envie votre résignation, mon brave Block, répondit Fritz. Ces parages ne m'inspirent aucune confiance, et notre situation est loin d'être rassurante près d'une côte dont on ne connaît même pas le gisement...

— Cette côte est une côte, monsieur Fritz... Elle a des criques, des plages et des rochers, elle est faite comme les autres et ne va pas s'effondrer sous nos pieds, j'imagine!... Quant à la question de l'abandonner ou de s'y installer, nous la résoudrons plus tard.

— Dans tous les cas, Block, j'espère bien ne pas être forcé de reprendre la mer avant qu'un peu de repos ait procuré quelque soulagement à notre capitaine. Si donc l'endroit est désert, s'il nous offre des ressources, si nous n'y sommes pas exposés à tomber entre les mains des indigènes, il faudra y demeurer un certain temps...

— Désert, il l'est jusqu'à présent, répondit le bosseman, et, à mon avis, c'est préférable qu'il le soit...

— Je le pense, Block, et je pense aussi que la pêche, à défaut de la chasse, nous permettra de refaire nos provisions...

— Comme vous dites, monsieur Fritz. Puis, si le gibier se réduit ici à des oiseaux de mer

dont on ne peut se nourrir, la chasse dans les forêts et les plaines de l'intérieur viendra compléter la pêche... Il est vrai, sans fusils...

— Ces misérables, Block, qui ne nous ont pas même laissé une arme à feu!

— Ils ont bien fait... dans leur intérêt, s'entend!... répliqua le bosseman. Avant de démarrer, je n'aurais pas résisté à l'envie de casser la tête à ce coquin de Borupt... à ce traître...

— Traîtres aussi, ajouta Fritz, ceux qui sont devenus ses complices!...

— Une trahison qu'ils paieront un jour ou l'autre, déclara John Block.

— Vous n'avez rien entendu, bosseman?... demanda Fritz en prêtant l'oreille.

— Non... ce bruit, c'est celui du clapotis le long de la grève... Jusqu'ici, rien de suspect, et, bien qu'il fasse noir comme à fond de cale, j'ai de bons yeux...

— Ne les fermez pas un instant, Block, et tenons-nous prêts à tout...

— L'amarre est parée à larguer, répondit le bosseman. Au besoin, il n'y aura qu'à prendre les avirons, et, d'un coup de gaffe, je me charge d'envoyer la chaloupe à vingt pieds des roches. »

Cependant, à plusieurs reprises, Fritz et le bosseman furent mis en éveil. Il leur semblait entendre une sorte de reptation sur le sable de la plage; mais, en somme, ils n'eurent point sujet de s'alarmer sérieusement.

Un calme profond régnait aux alentours. La brise était tombée, la mer aussi. Un léger ressac se laissait seul entendre au pied des roches. A peine si quelques oiseaux, mouettes et goélands, venus du large, cherchaient à regagner les creux de la falaise. Rien ne troubla la première nuit passée sur ce littoral.

Le lendemain, dès le petit jour, tous furent sur pied, et quel serrement de cœur ils éprouvèrent, en observant cette côte où ils avaient trouvé refuge !

La veille, alors qu'elle n'était plus qu'à une demi-lieue, Fritz avait pu la reconnaître en partie. Vue de cette distance, elle se développait sur quatre à cinq lieues entre l'est et l'ouest. Du promontoire au pied duquel était mouillée la chaloupe, on n'en voyait que le cinquième au plus, compris entre deux angles, au delà desquels se déroulait la mer, claire à droite, encore sombre à gauche. La plage, mesurant de huit à neuf cents toises, s'encadrait latéralement de hauts contreforts, et une falaise à parois noirâtres la fermait en arrière sur toute son étendue.

Cette falaise devait mesurer de huit à neuf cents pieds d'altitude au-dessus de la grève qui remontait en pente accentuée vers sa base. Son élévation s'accroissait-elle au delà?... Pour résoudre cette question, il serait indispensable de se hisser jusqu'à sa crête par les contreforts, dont l'un, celui de l'est, présentait des

profils moins raides, grâce à son allongement vers le large. Cependant, même de ce côté, sans doute, l'ascension serait très difficile, pour ne pas dire impossible.

Ce que le capitaine Gould et ses compagnons éprouvèrent d'abord, ce fut une impression de découragement devant l'aspect sauvage et désolé de ce tapis de sable, crevé çà et là de têtes rocheuses. Pas un arbre, pas un arbuste, pas trace de végétation, — l'aridité dans toute sa tristesse et toute son horreur. Pour unique verdure, de maigres lichens, ce produit rudimentaire de la nature, sans racines, sans tiges, sans feuilles, sans fleurs, ressemblant à des plaques dartreuses appliquées sur le flanc des roches et nuancées depuis le jaune passé jusqu'au rouge vif. Puis, çà et là, des moisissures visqueuses, dues aux humides apports des vents du sud qui dominaient en cette région. Au rebord de la falaise, il ne poussait pas un brin d'herbe, ni à ses parois granitiques une de ces plantes lapidaires auxquelles il faut si peu d'humus, cependant! Devait-on en conclure que cet humus manquait au plateau supérieur?... La chaloupe n'avait-elle accosté qu'un de ces arides îlots qui n'ont pas de dénomination géographique?...

« L'endroit n'est certes pas gai... murmura le bosseman à l'oreille de Fritz.

— Peut-être eussions-nous été plus favorisés en atterrissant du côté de l'est ou de l'ouest?...

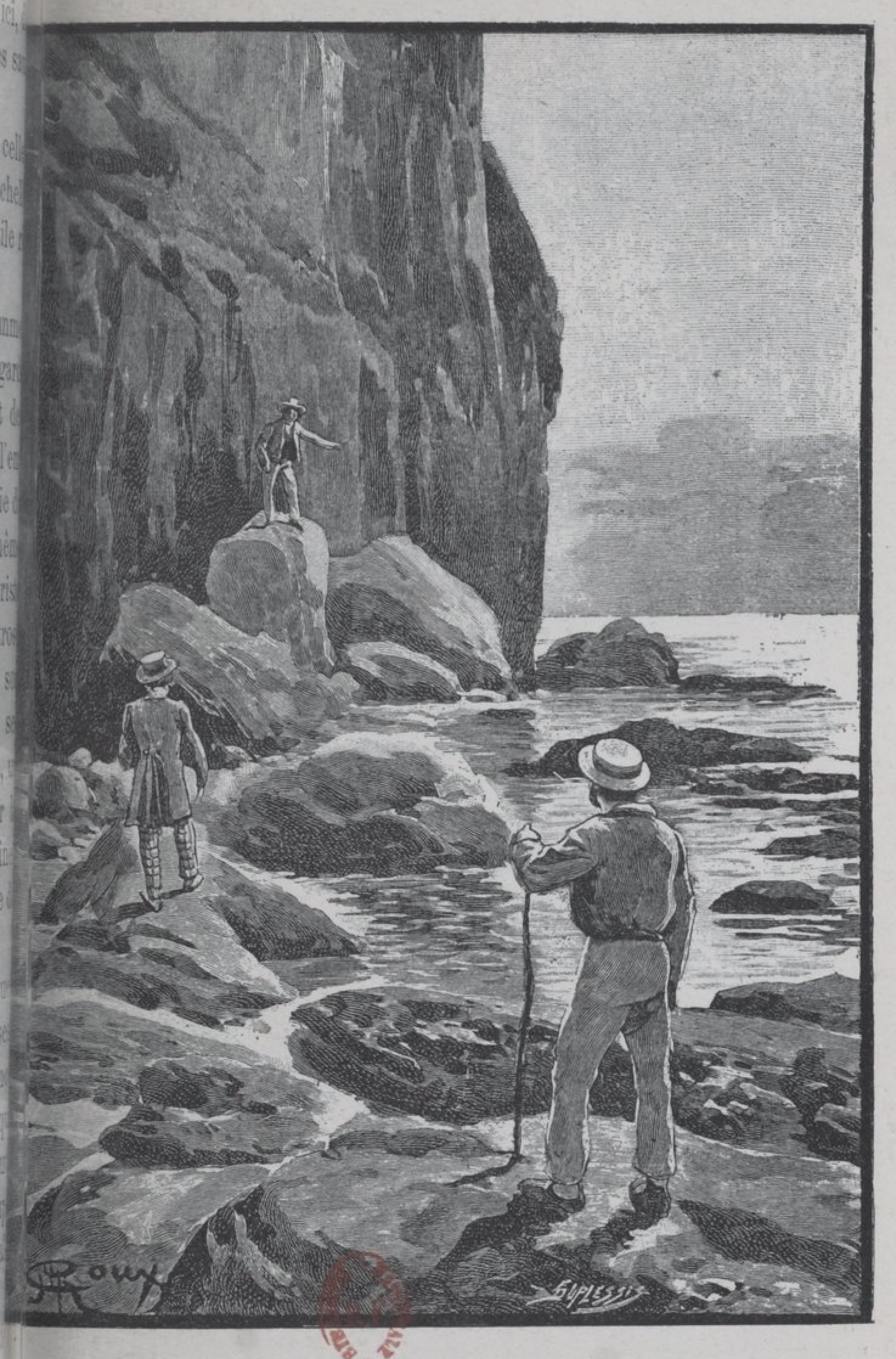
— Peut-être, reprit John Block, mais, ici, du moins, nous n'aurons pas à rencontrer des sauvages. »

En effet, aucune créature, fût-ce de celles qui sont placées au plus bas de l'échelle humaine, n'aurait pu vivre sur cet infertile rivage.

Jenny, François et Doll, James et sa femme, assis sur les bancs, promenaient leurs regards à la surface de ce littoral, si différent des rivages verdoyants de la Terre-Promise, l'embouchure du ruisseau des Chacals, la baie du Salut, le littoral de Falkenhorst!... Et même l'ilot de la Roche-Fumante, d'aspect si triste pourtant, n'avait-il pas offert à Jenny Montrose ses productions naturelles, l'eau vive de son ruisseau, le gibier de ses bois et de ses plaines?... Ici rien que la pierre et le sable, un banc de coquillages qui se dessinait sur la gauche, de longues traînées de plantes marines à la limite du relais de mer, enfin une terre de désolation!

Le règne animal se réduisait à quelques oiseaux marins, des goélands, des macreuses, des mouettes, des hirondelles, que la présence de l'homme troublait dans leur solitude et qui poussaient des cris assourdissants. Plus haut, à travers l'espace, passaient à grands coups d'aile des frégates, des alcyons et des albatros.

« Voyons, dit alors le bosseman, si cette



…POSSIBLE DE S'ÉLEVER LE LONG DE CE CONTREFORT. (Page 81.)

grève ne vaut pas celles de la Nouvelle-Suisse, ce n'est pas une raison pour n'y pas débarquer...

— A terre! répondit Fritz. J'espère que nous trouverons un abri à la base de la falaise.

— Débarquons... dit Jenny.

— Chère femme, dit Fritz, je te conseille de rester à bord avec Mme Wolston et sa sœur pendant notre excursion... Il n'y a pas apparence de danger, et vous n'avez rien à craindre...

— D'ailleurs, ajouta le bosseman, il est probable qu'on ne se perdra pas de vue. »

Fritz sauta sur le sable, suivi de ses compagnons, après que Doll eut dit d'un ton enjoué :

— Tâchez, François, de nous rapporter quelque chose pour le déjeuner... Nous comptons sur vous...

— C'est plutôt sur vous que nous devons compter, Doll, répondit François. Tendez les lignes au pied de ces roches. Vous êtes si adroite, si patiente...

— Oui... mieux vaut ne pas débarquer, convint Mme Wolston. Jenny, Doll et moi, nous ferons de notre mieux pendant votre absence.

— L'essentiel, fit observer Fritz, c'est de conserver le peu qui nous reste de biscuit pour le cas où nous serions obligés de reprendre la mer...

— Allons, madame Fritz, s'écria John Block, préparez le fourneau... Nous ne sommes pas

gens à nous contenter d'une soupe au lichen ou de galets à la coque, et nous vous promettons un bon plat de résistance. »

Le temps était assez beau. Quelques rayons de soleil filtraient à travers les nuages de l'est.

Fritz, François, James et le bosseman suivirent ensemble le bord de la grève sur le sable humide de la dernière marée.

Plus haut, à une dizaine de pieds, se dessinait le zigzag des algues déposées le long de ce rivage dont la pente était assez prononcée. Ces algues appartenaient à la famille des goémons ou varechs pour la plupart, mêlés de laminaires rougeâtres festonnées à leur pointe, et aussi de longs fucus filiformes, avec ces grappes de raisins dont les gros grains éclatent sous le pied.

Il est de ces fucus qui contiennent un peu de substance nutritive. Aussi John Block de s'écrier :

« Mais ça se mange... quand on n'a pas autre chose!... Dans mon pays, dans les ports de la mer d'Irlande, on en fait des confitures. »

Après trois ou quatre cents pas en cette direction, Fritz et ses compagnons atteignirent le pied du contrefort de l'ouest. Formé de blocs énormes à surfaces lisses, taillé à pic, il s'enfonçait droit sous ces eaux claires à peine troublées d'un léger ressac, et qui laissaient apercevoir sa base à sept ou huit toises de profondeur.

Il était impossible de s'élever le long de ce contrefort qui se dressait verticalement, — circonstance regrettable, car il serait nécessaire de monter sur la falaise, afin de voir si le plateau supérieur ne présentait pas des terrains moins arides. En outre, s'il fallait renoncer à gravir ce contrefort, il fut reconnu qu'on ne pourrait le tourner sans employer la chaloupe. Du reste, ce qui s'imposait en ce moment, c'était de chercher quelque anfractuosité où l'on s'abriterait pendant le séjour sur cette côte.

Tous remontèrent donc vers le fond de la grève en longeant le pied du contrefort.

En ce moment, de nombreuses bandes d'oiseaux s'enfuirent vers le large pour ne revenir qu'à la nuit tombante.

Parvenus à l'angle de la falaise, Fritz, François, James et le bosseman rencontrèrent d'épaisses couches de varechs en complet état de siccité. Comme les derniers relais de la marée montante se dessinaient à plus de cent toises au-dessous, ces végétaux, étant donnée la déclivité de la plage, devaient avoir été reportés jusqu'à cette place, non par le flot, mais par les vents du sud, très violents sur ces parages.

« A défaut de bois, fit observer Fritz, si nous étions forcés d'hiverner ici, ces varechs nous fourniraient assez longtemps du combustible...

— Un combustible qui brûle vite! ajouta le bosseman. Il est vrai, avant d'avoir épuisé de pareilles masses... Enfin nous avons toujours

de quoi faire bouillir la marmite aujourd'hui!... Reste à mettre quelque chose dedans!

— Cherchons, » répondit François.

La falaise était formée de strates irrégulières dont les lignes transversales se dessinaient obliquement vers l'est. Il fut facile de reconnaître la nature cristalline de ces roches, où s'agrégeaient le feldspath et le gneiss, énorme masse granitique, d'origine plutonienne, et, comme telle, d'une extrême dureté.

Cette disposition ne rappelait donc en rien à Fritz et à François les bordures littorales de leur île, depuis la baie du Salut jusqu'au cap de l'Espoir-Trompé où se rencontrait uniquement le calcaire, facile à entamer par le marteau et le pic. Ainsi avait été aménagée la grotte de Felsenheim. En plein granit, un tel travail eût été impossible.

Très heureusement, il n'y aurait pas eu lieu de l'entreprendre.

En effet, à la base de la falaise, à une centaine de pas du contrefort, derrière les amas de goémons, s'arrondissaient plusieurs orifices, semblables aux cellules d'une immense ruche, et qui donnaient peut-être accès à l'intérieur du massif.

Si les unes n'offraient que des réduits étroits, les autres étaient profondes, obscures, il est vrai, obstruées par les tas de varechs. Mais probablement, dans la partie opposée moins exposée aux vents du large, s'ouvrait quelque

caverne où l'on pourrait transporter le matériel de la chaloupe.

En cherchant à se rapprocher le plus possible du mouillage, Fritz et ses compagnons se dirigeaient vers le contrefort de l'est. Peut-être moins infranchissable que l'autre, grâce au profil allongé de sa partie inférieure, parviendrait-on à le contourner. S'il se découpait verticalement à sa partie supérieure, il obliquait vers le milieu pour finir en pointe du côté de la mer.

L'attente ne fut pas trompée. Précisément, dans l'angle formé par ce contrefort s'ouvrait une caverne d'un accès facile. Abritée contre les vents de l'est, du nord et du sud, son orientation ne lui permettait d'être battue que par ceux de l'ouest, qui règnent moins fréquemment en ces parages.

Fritz, François, James et John Block pénétrèrent à l'intérieur de cette cavité, assez éclairée pour leur permettre de la voir tout entière. Haute de onze à douze pieds, large d'une vingtaine, profonde de cinquante à soixante, elle comprenait divers réduits inégaux qui formaient comme autant de chambres séparées autour d'une salle commune. Un sable fin, sans trace d'humidité, formait tapis. On y entrait en franchissant une ouverture qui pourrait être aisément fermée.

« Foi de bosseman, nous n'aurions pu trouver mieux !... déclara John Block.

— Je suis de cet avis, répondit Fritz. Toutefois, ce qui m'inquiète, c'est que cette plage est absolument aride, et il est à craindre que le plateau supérieur ne le soit autant…

— Commençons par prendre possession de la caverne, et nous verrons ensuite…

— Hélas ! dit François, ce n'est pas là notre habitation de Felsenheim, et je n'aperçois même pas un ruisseau d'eau douce, qui puisse remplacer le ruisseau des Chacals !…

— Patience… patience !… répliqua le bosseman. Nous finirons bien par rencontrer quelque source au milieu des roches ou quelque rio qui tombera du haut de la falaise…

— Quoi qu'il en soit, déclara Fritz, il ne faut pas songer à s'établir sur cette côte… Si nous ne parvenons pas à dépasser la base des contreforts, nous irons avec notre chaloupe la reconnaître au delà… Dans le cas où nous aurions atterri sur un îlot, nous n'y resterons que le temps nécessaire au rétablissement du capitaine Gould… Une quinzaine de jours suffiront, je pense…

— Enfin… nous avons toujours la maison… ajouta John Block. Quant au jardin, qui nous dit qu'il n'est pas près d'ici… de l'autre côté de ce promontoire ?… »

Après être ressortis, tous redescendirent à travers la plage, de manière à contourner le contrefort.

Depuis l'angle rentrant dans lequel se creu-

sait la caverne, on comptait une centaine de toises jusqu'à la limite des premières roches qui baignaient dans la mer à mi-jusant. De ce côté, il n'y avait aucun amoncellement de ces plantes marines rencontrées sur la gauche de la grève. De lourdes masses, qui paraissaient s'être détachées du haut de la falaise, formaient ce promontoire. Près de la grotte, il n'eût pas été possible de le franchir, mais, à proximité du mouillage de la chaloupe, il s'abaissait assez pour livrer passage à des piétons.

Il ne fut pas même nécessaire d'atteindre son extrémité, et, d'ailleurs, l'attention du bosseman ne tarda pas à être attirée par un bruit d'eau courante.

En effet, à cent pas de la grotte, un ruisseau murmurait entre les roches et s'épanchait en filets liquides.

Un écartement des pierres permit de monter jusqu'au lit d'un petit rio alimenté par une cascade, qui rebondissait et allait se perdre dans la mer.

« La voilà... voilà... la bonne eau douce!... s'écria John Block, après avoir puisé à pleines mains dans le rio.

— Fraîche et limpide... affirma François, qui venait de s'y mouiller les lèvres.

— Et pourquoi n'existerait-il pas quelque végétation sur le plateau de la falaise, fit observer John Block, bien que ce ne soit là qu'un ruisseau...

— Ruisseau à cette époque, dit Fritz, et qui doit même tarir pendant les grandes chaleurs, mais torrent sans doute à la saison des pluies...

— Qu'il continue de couler quelques jours encore, observa judicieusement le bosseman, nous ne lui en demandons pas davantage. »

Fritz et ses compagnons disposaient à présent d'une caverne où l'installation serait facile, d'un ruisseau qui permettrait de remplir d'eau douce les barils de l'embarcation. Quant à s'assurer la nourriture quotidienne avec les produits du sol, soit sur le plateau, soit de l'autre côté du promontoire, c'était la question qu'il importait de résoudre.

La solution ne fut pas à l'avantage des explorateurs. Après avoir traversé le ruisseau, ils éprouvèrent une nouvelle et profonde déception.

Au delà du promontoire s'arrondissait une crique, large de trois quarts de lieue, bordée d'une plage de sable, limitée en arrière par la falaise. A son extrême pointe se dressait un morne, coupé à pic, dont le pied trempait dans la mer.

Cette plage, en outre, présentait la même aridité que l'autre. Le règne végétal s'y réduisait aux plaques de lichen et au relais des plantes marines apportées par le flot. Était-ce donc sur un îlot rocheux, isolé, inhabitable, que la chaloupe avait atterri dans les parages

de l'océan Pacifique?... Il y avait lieu de le croire, il y avait lieu de le craindre.

Il parut inutile de pousser l'excursion jusqu'au morne qui limitait la crique. Aussi tous se préparaient-ils à redescendre au mouillage, lorsque James, étendant la main vers la plage, s'écria :

« Qu'est-ce que je vois là-bas... sur le sable?... Regardez... ces points mouvants... On dirait des rats... »

De fait, à cette distance, il semblait qu'une bande de rongeurs fût en marche vers la mer.

« Des rats?... répondit François. Mais le rat est un gibier, quand il appartient au genre ondatras... Te rappelles-tu, Fritz, ceux que nous avons tués par centaines pendant notre expédition à la recherche du boa?...

— Parfaitement, François, répondit Fritz, et je me rappelle aussi que nous fûmes très peu régalés de cette chair qui sent trop le marécage.

— Bon! déclara le bosseman, convenablement préparées, ça se mange, ces bêtes-là... Au surplus, il n'y a pas à discuter... Ces points noirs ne sont pas des rats.

— Et vous croyez, Block?... demanda Fritz.

— Que ce sont des tortues...

— Puissiez-vous ne pas vous tromper! »

Le bosseman ne faisait point erreur et l'on pouvait s'en fier à ses bons yeux. C'était effectivement une troupe de tortues qui rampaient sur le sable de la plage.

Aussi, tandis que Fritz et James demeuraient en observation sur le promontoire, John Block et François se laissèrent glisser de l'autre côté des roches, afin de couper la route à la bande des chéloniens.

Ces tortues, de petite dimension, ne mesurant que douze à quinze pouces, longues de queue, appartenaient à l'espèce qui se nourrit principalement d'insectes. On en comptait une cinquantaine, en marche, non vers la mer, mais vers l'embouchure du ruisseau, où trempaient quelques visqueuses laminaires, abandonnées par la marée descendante.

De ce côté, le sol était bossué de légères tumescences, sortes de renflements sablonneux dont François reconnut aussitôt la destination.

« Il y a là-dessous des œufs de tortue... s'écria-t-il.

— Eh bien, déterrez les œufs, monsieur François, répliqua John Block... Moi, je me charge d'amarrer les poules !... Décidément, cela vaudra mieux que mes galets à la coque, et si la jeune Doll n'est pas contente...

— Les œufs seront bien reçus, n'en doutez pas, Block, affirma François.

— Et aussi les tortues qui sont d'excellentes bêtes, — excellentes pour faire du bouillon, s'entend ! »

Un instant après, le bosseman et François en avaient retourné sur le dos une vingtaine qui seraient forcées d'attendre dans cette position

très désagréable, surtout pour des chéloniens. Puis, chargés d'une demi-douzaine, avec le double d'œufs, ils revinrent vers la chaloupe.

Le capitaine Gould prêta la plus vive attention au récit que lui fit John Block. Depuis qu'il n'avait plus à subir les secousses de la mer, sa blessure le faisait moins souffrir, la fièvre tendait à diminuer et, très certainement, un repos d'une semaine suffirait à lui rendre ses forces. On ne l'ignore point, lorsqu'elles ne présentent pas une extrême gravité, les blessures à la tête guérissent facilement et à court délai. La balle n'avait atteint que la face latérale du crâne, après avoir déchiré une partie de la joue; mais il s'en était fallu de peu qu'elle n'eût brisé la tempe. On devait donc compter sur une prompte amélioration dans l'état du blessé, grâce au repos qui ne lui manquerait pas plus que les soins.

Harry Gould apprit, non sans une vive satisfaction, que les tortues fréquentaient cette baie, laquelle pour cette raison fut nommée baie des Tortues. C'était une nourriture saine et abondante dont on était assuré, fût-ce pour longtemps. Il serait même possible d'en conserver dans le sel une certaine quantité et d'en charger la chaloupe, lorsque le moment arriverait de reprendre la mer.

En effet, il faudrait bien se résoudre à chercher vers le nord une terre plus hospitalière, si le plateau de la falaise était aussi infertile

que la baie des Tortues, s'il ne présentait ni bois ni plaines, si cette terre sur laquelle les passagers du *Flag* avaient trouvé refuge n'était qu'un entassement de roches.

« Eh bien, Doll, et vous aussi, Jenny, demanda François, lorsqu'il fut de retour, êtes-vous satisfaites?... La pêche a-t-elle réussi pendant notre absence?...

— Un peu... répondit Jenny en montrant plusieurs poissons étendus sur le tillac.

— Et puis... ajouta gaîment Doll, nous avons mieux que cela à vous offrir...

— Qu'est-ce donc?... demanda Fritz.

— Des moules qui se trouvent en abondance au pied du promontoire, répondit la fillette. Voyez celles qui cuisent déjà dans la chaudière.

— Tous nos compliments... en attendant les vôtres, Jenny... dit François, car nous ne revenons pas les mains vides, et voici quelques œufs...

— De poule?... s'écria Bob...

— De tortue, répondit François.

— Des tortues?... répliqua Doll. Vous avez rencontré des tortues?...

— Toute une compagnie, ajouta le bosseman, et il y en a encore... et il y en aura assez pour le temps que nous resterons en relâche dans cette baie...

— Je pense, dit alors le capitaine Gould, qu'avant de l'abandonner, il faudra pousser une

reconnaissance sur la côte ou monter au sommet de la falaise...

— Nous l'essaierons, mon capitaine, répondit John Block. Toutefois, n'y mettons pas plus de hâte qu'il n'est nécessaire, puisqu'il est possible de vivre ici, sans toucher à ce qui nous reste de biscuit...

— Je le comprends ainsi, Block.

— Ce que nous désirons, capitaine, ajouta Fritz, c'est que la santé vous revienne avec le repos, c'est que votre blessure guérisse, c'est que vous repreniez vos forces... Une ou deux semaines, ce n'est rien à passer en cet endroit... Lorsque vous serez sur pied, vous verrez les choses par vous-même, et vous déciderez ce qu'il conviendra de faire. »

Pendant la matinée, on procéda au débarquement des objets que contenait l'embarcation, le sac de biscuit, les barils, le combustible, les ustensiles, les vêtements, et le tout fut transporté à l'intérieur de la caverne. Le petit fourneau, installé dans l'angle du contrefort, allait servir à la confection du bouillon de tortue.

Quant au capitaine Gould, ce fut aux bras de Fritz et du bosseman qu'il se rendit à la grotte, où l'attendait un bon lit de goémons secs préparé par Jenny et Doll, et sur lequel il put prendre quelques heures de sommeil.

# XXII

L'installation. — Première nuit sur cette côte. — Fritz et Jenny. — Amélioration dans l'état du capitaine Gould. — Discussions. — Ascension de la falaise impossible. — La nuit du 26 au 27 octobre.

Il eût été difficile de trouver mieux pour s'y installer que cette caverne. Les différents réduits qui l'évidaient à l'intérieur permettraient à chacun de s'isoler suivant sa convenance.

Que ces réduits, de profondeur inégale, fussent assez sombres pendant le jour, que la caverne demeurât même dans une demi-obscurité, peu importait, en somme. A moins de mauvais temps, elle ne serait occupée que la nuit. Dès la pointe du jour, Harry Gould se ferait transporter au dehors, afin de respirer l'air salin et vivifiant, mélangé de rayons de soleil.

Au dedans, Jenny s'arrangea pour occuper avec son mari une des anfractuosités latérales.

James Wolston, sa femme et le petit Bob prirent possession d'un évidement plus large, suffisant pour les loger tous trois. François se contenterait d'un coin dans la salle commune, en compagnie d'Harry Gould et du bosseman. La place ne manquait donc pas dans cette excavation naturelle, dont on ne connaissait pas encore toute la profondeur.

Le reste de la journée fut entièrement consacré au repos. Après les multiples émotions de cette dernière semaine, les passagers de la chaloupe avaient à se remettre de tant d'épreuves si courageusement supportées. Et puis, il convenait de s'accoutumer à la nouvelle situation. Au total, la résolution de passer une quinzaine de jours au fond de cette baie où l'existence matérielle paraissait assurée pour un certain temps était acte de sagesse. Quand même l'état du capitaine ne l'eût point exigé, John Block n'aurait pas conseillé un départ immédiat. Il ne fallait songer qu'au présent, on songerait plus tard à l'avenir.

Et cependant, quelles éventualités réservait-il, si ce n'était là qu'un îlot perdu de l'océan Pacifique, si l'on devait le quitter et affronter sur une frêle embarcation les fréquentes tempêtes de ces parages?... Quel serait le dénouement de cette nouvelle tentative?...

Le soir, après un second repas dont le bouillon, la chair et les œufs de tortue firent les frais, François adressa au Ciel la prière commune, et

chacun regagna la caverne. Harry Gould, grâce aux soins de Jenny et de Doll, ne tremblait plus la fièvre. Sa blessure, qui tendait à se cicatriser, le faisait moins souffrir. Il y avait tout lieu d'espérer qu'il marchait vers une prompte guérison.

Il ne fut pas nécessaire de veiller pendant la nuit. Rien à craindre, ni des sauvages ni des fauves, sur cette plage déserte. Ces mornes et tristes solitudes, aucun être humain ne les avait encore visitées sans doute. Seul le cri rude et mélancolique des oiseaux de mer, qui regagnaient les cavités de la falaise, troublait le silence. Puis, la brise tomba peu à peu, et aucun souffle ne traversa l'espace jusqu'au lever du soleil.

Les hommes sortirent dès l'aube. Tout d'abord John Block descendit la grève en longeant le promontoire et se dirigea vers la chaloupe. Elle flottait en ce moment, mais le jusant ne tarderait pas à la laisser à sec sur le sable. Retenue par ses amarres de chaque bord, elle n'avait pas touché contre les roches, même au plus haut de la marée, et, tant que le vent soufflerait de l'est, elle ne courrait aucun risque. Dans le cas où la brise hâlerait le sud, on verrait s'il n'y aurait pas lieu de chercher un autre mouillage. Du reste, le temps paraissait être sérieusement établi, et l'on était dans la belle saison.

A son retour, le bosseman vint trouver Fritz et l'entretint de cette question.

« C'est que ça vaut la peine d'y penser, dit-il. Notre embarcation avant tout... Une grotte bien close, c'est parfait... Mais on ne navigue pas à bord d'une grotte, et, lorsque le moment sera venu de partir... s'il vient... il importe que nous ne soyons pas empêchés de le faire.

— C'est entendu, Block, répondit Fritz, et nous prendrons nos précautions pour que la chaloupe n'éprouve aucune avarie... Peut-être même y a-t-il un meilleur mouillage de l'autre côté du promontoire?...

— Nous verrons, monsieur Fritz, et puisque tout va bien de ce côté, je vais aller de l'autre donner la chasse aux tortues... Vous ne m'accompagnez pas?...

— Non, Block, allez seul... je retourne près du capitaine.. Cette bonne nuit de repos a dû calmer sa fièvre... Lorsqu'il s'éveillera, il voudra causer de la situation... Je veux être là afin de le mettre au courant...

— Vous avez raison, monsieur Fritz, et répétez-lui bien qu'il n'y a rien à craindre pour le moment. »

Le bosseman gagna l'extrémité du promontoire, sauta de roche en roche sur la crique, et se dirigea vers l'endroit où, la veille, François et lui avaient rencontré les tortues.

Fritz revint vers la caverne près de laquelle François et James s'occupaient de rapporter des brassées de goémons. Mme Wolston faisait la toilette du petit Bob. Jenny et Doll étaient

encore près du capitaine. Dans l'angle du promontoire le feu pétillait sous le fourneau, la chaudière commençait à ronfler, et une vapeur blanche s'en échappait.

Lorsque Fritz eut terminé son entretien avec Harry Gould, Jenny et lui descendirent sur la grève. Après avoir fait une cinquantaine de pas, ils se retournèrent du côté de cette haute falaise qui les enfermait comme un mur de prison.

Et alors Fritz de dire d'une voix émue :

« Chère femme, il faut que je laisse déborder mon cœur, car il est plein de tout ce qui s'est passé depuis que j'ai eu le bonheur de te recueillir sur la Roche-Fumante !... Je nous revois dans ce kaïak, à la baie des Perles... Puis c'est la rencontre de la pinasse, le retour de la famille à Felsenheim !... Deux années heureuses se sont écoulées avec toi, la joie, le charme de notre existence, dont rien ne troublait la tranquillité !... Nous étions si habitués à vivre dans ces conditions, qu'il semblait que le monde n'existait pas en dehors de notre île... Et s'il n'y avait pas eu le souvenir de ton père, ma bien-aimée Jenny, peut-être ne serions-nous pas partis à bord de la *Licorne*... peut-être n'aurions-nous jamais quitté la Nouvelle-Suisse...

— Où veux-tu en venir, mon cher Fritz ?... demanda Jenny, qui cherchait à contenir son émotion.

— A te dire combien mon cœur est oppressé

depuis que la mauvaise fortune s'est déclarée contre nous!... Oui! j'ai un remords de t'avoir exposée à la partager avec moi!...

— Cette mauvaise fortune, répondit Jenny, tu ne dois pas la craindre!... Un homme de ton courage, Fritz, un homme de ton énergie, doit-il s'abandonner au désespoir?...

— Laisse-moi achever ce que je désirais te dire, Jenny... Là-bas, un jour, la *Licorne* a paru sur les parages de la Nouvelle-Suisse... Elle est repartie, et nous a conduits en Europe... Depuis lors, le malheur n'a cessé de te frapper... Le colonel Montrose était mort sans avoir revu sa fille...

— Mon pauvre père!... dit Jenny, en donnant libre cours à sa douleur. Oui! cette joie lui a été refusée de me presser entre ses bras, de récompenser mon sauveur en mettant ma main dans la sienne... Dieu ne l'a pas voulu, Fritz, et il faut se soumettre...

— Eh bien, chère Jenny, reprit Fritz, quoi qu'il en soit, tu étais de retour en Angleterre... tu avais revu ton pays... tu pouvais y rester près d'une parente... y trouver la tranquillité... le bonheur...

— Le bonheur... sans toi, Fritz?...

— Et alors, ma Jenny, tu n'aurais plus couru de nouveaux périls, après tous ceux auxquels tu avais échappé par miracle... Et, cependant, tu as consenti à me suivre pour retourner dans notre île...

— Oublies-tu donc, Fritz, que j'étais ta femme ?... Aurais-je pu hésiter à quitter l'Europe, à revoir là-bas tous ceux que j'aime, ta famille, mon Fritz, qui est désormais la mienne ?...

— Jenny... Jenny... il n'en est pas moins vrai que je t'ai entraînée à de nouveaux périls, et tels que je n'y puis songer sans épouvante... oui !... épouvante, dans la situation où nous sommes !... Et, pourtant, tu avais déjà eu ta part, ta grande part d'épreuves en ce monde !... Ah ! ces rebelles, qui en sont la cause... qui nous ont abandonnés... toi, déjà victime du naufrage de la *Dorcas*, te voilà jetée sur une terre inconnue, plus inhabitable que ton îlot de la Roche-Fumante...

— Mais je n'y suis pas seule, j'y suis avec toi, avec ton frère, avec nos amis, avec des hommes résolus, et je ne tremble ni devant les dangers présents ni devant ceux à venir !... Je sais aussi que tu feras tout pour le salut commun...

— Tout, ma bien-aimée, s'écria Fritz, et bien que la pensée que tu es là doive redoubler mon courage, cette pensée me fait tant de mal que j'ai envie de tomber à tes genoux... de te demander pardon !... C'est ma faute, si...

— Fritz, répondit la jeune femme, en se pressant sur le cœur de son mari, personne ne pouvait prévoir les éventualités qui se sont produites... une révolte à bord... et les conséquences de cette révolte, notre abandon en

ner... Mieux vaut oublier les mauvaises chances
et n'envisager que les bonnes!... Nous pou-
vions être massacrés par l'équipage du *Flag*,
être condamnés dans cette chaloupe à souffrir
les tortures de la faim et de la soif, périr dans
quelque tempête... et rien de tout cela n'est
arrivé... Nous avons atteint une terre qui n'est
pas dépourvue de ressources, et qui nous offre
un abri suffisant!... Si nous ne savons quelle
est cette terre, nous chercherons à la recon-
naître, et nous la quitterons s'il est nécessaire
de la quitter...

— Pour aller où, ma pauvre Jenny?...

— Pour aller ailleurs, comme dirait notre
brave bosseman, pour aller où Dieu voudra nous
conduire!... J'ai confiance en lui, mon cher
Fritz, comme en tous nos compagnons...

— Ah! chère femme! s'écria Fritz, tes
paroles m'ont rendu courage... Mais j'avais
besoin d'épancher mon cœur dans le tien!...
Oui!... nous lutterons, nous ne céderons pas au
désespoir... Nous songerons aux existences pré-
cieuses qui nous sont confiées... Nous les sau-
verons... nous les sauverons... avec l'aide du
Ciel...

— Que l'on n'invoque jamais en vain!... dit
François, qui venait d'entendre les derniers
mots prononcés par son frère. Ayons confiance,
et il ne nous abandonnera pas!... »

Jenny lui avait répondu avec tant d'assurance
que Fritz reprit toute son énergie. La situation

pourrait être sauvée à force de dévouement, et ses compagnons étaient prêts à se dépenser comme lui en efforts surhumains.

Vers dix heures, le temps étant beau, le capitaine Gould put venir s'étendre au soleil, à l'extrémité du promontoire. Le bosseman revenait alors de l'excursion qu'il avait poussée autour de la crique jusqu'au pied du morne de l'est. Quant à aller au delà, c'était impossible. Même à mer basse, on eût tenté vainement de tourner le pied de l'énorme masse que les courants fouettaient d'un violent ressac.

John Block avait été rejoint par James sur la crique, et tous deux rapportaient tortues et œufs. C'était par centaines que ces chéloniens fréquentaient la plage. En prévision d'un prochain embarquement, on pourrait s'approvisionner largement de cette chair, qui assurerait la nourriture des passagers.

Après le déjeuner, on causa de choses et d'autres, tandis que Jenny, Doll et Suzan s'occupaient de laver le linge de rechange dans l'eau du ruisseau. Grâce à la température élevée, en l'exposant aux rayons du soleil, ce linge sécherait vite. Puis, on procéderait au raccommodage des vêtements, de manière que chacun fût prêt à se rembarquer le jour où le départ serait résolu.

Quant au gisement de cette terre, quel était-il?... Était-il possible sans instruments de le relever, à quelques degrés près, en se basant

sur la hauteur méridienne du soleil?... Cette observation comporterait bien des incertitudes. Cependant, ce jour même, elle parut confirmer l'opinion déjà émise par le capitaine Gould, que ladite terre devait être située entre les quarantième et trentième parallèles. Mais quel méridien la traversait du nord au sud, il n'y avait aucun moyen de le déterminer, bien que le *Flag* eût dû rallier les parages occidentaux du Pacifique.

Revint alors le projet d'atteindre le plateau supérieur. En attendant la guérison du capitaine, ne fallait-il pas être fixé sur la question de savoir si la chaloupe avait accosté un continent, une île ou un îlot?... D'une hauteur de sept à huit cents pieds, qui sait si une autre terre ne se montrerait pas à quelques lieues au large?... Aussi, Fritz, François, le bosseman étaient-ils bien décidés à s'élever jusqu'à la crête de la falaise.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans apporter aucun changement à la situation. Tous comprenaient la nécessité d'en sortir par un moyen quelconque, non sans la sérieuse crainte de la voir s'empirer. Le temps continuait à se tenir au beau. La chaleur était forte, mais non orageuse.

A plusieurs reprises, John Block, Fritz et François avaient parcouru la baie depuis le contrefort de l'ouest jusqu'au morne. En vain avaient-ils cherché une gorge, une entaille, une

pente moins raide qui eût donné accès au plateau. La muraille verticale se dressait comme la paroi d'une courtine.

Cependant le moment approchait où le capitaine serait entièrement guéri. Sa blessure, maintenant cicatrisée, n'était plus recouverte que d'une simple bandelette. Après s'être éloignés graduellement, les accès de fièvre avaient pris fin. Quant aux forces, elles ne revenaient qu'avec une certaine lenteur. Harry Gould se promenait à présent sur la plage sans le secours d'un bras. Il ne cessait d'ailleurs de s'entretenir avec Fritz et le bosseman des chances que présentait une nouvelle traversée en direction du nord. Dans la journée du 25, il put même se rendre jusqu'au pied du morne, et il acquit *de visu* la certitude qu'il était impossible d'en contourner la base.

Fritz, qui l'accompagnait avec François et John Block, proposa alors de se jeter à la mer afin de gagner la partie du littoral qui se développait au delà. Mais, bien qu'il fût excellent nageur, un tel courant régnait au pied du morne, que le capitaine dut empêcher le hardi jeune homme de mettre ce dangereux projet à exécution. Une fois emporté par le courant, qui sait si Fritz aurait pu revenir à la côte?...

« Non, dit Harry Gould, ce serait une imprudence, et il est inutile de s'exposer... C'est avec la chaloupe que nous irons reconnaître cette

partie du littoral, et, en nous écartant de quelques encablures, nous pourrons l'observer sur une plus grande étendue... Par malheur, je crains bien qu'il n'offre partout que la même aridité...

— C'est donc, conclut François, que nous sommes sur une sorte d'îlot?...

— Il y a lieu de le supposer, répondit Harry Gould.

— Soit, ajouta Fritz, mais peut-être cet îlot n'est-il point isolé?... Peut-être se rattache-t-il à un groupe d'îles, au nord, à l'est ou à l'ouest?...

— Quel groupe, mon cher Fritz?... répliqua le capitaine. Si, comme tout le porte à croire, ces parages sont ceux de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande, il n'existe aucun groupe dans cette partie de l'océan Pacifique...

— De ce que les cartes n'en indiquent pas, repartit Fritz, s'ensuit-il qu'il n'en existe aucun?... On ne connaissait pas non plus le gisement de la Nouvelle-Suisse, et cependant...

— Sans doute, répondit Harry Gould, et cela tenait à ce qu'elle est en dehors des routes maritimes... Très rarement, jamais même, les bâtiments ne traversent la portion de l'océan Indien où elle est située, tandis que, dans le sud de l'Australie, les mers sont très fréquentées, et une île, un groupe de quelque importance, n'aurait pu échapper aux navigateurs.

— Reste toujours l'hypothèse, reprit Fran-

çois, que nous soyons à proximité de la Nouvelle-Hollande...

— C'est possible, répondit le capitaine, et je ne serais pas étonné que ce fût à son extrémité sud-ouest, aux environs du cap Leuwin. Dans ce cas, nous aurions tout à craindre des Australiens féroces qui l'occupent.

— Aussi, répondit le bosseman, est-il préférable d'être sur un îlot, où l'on est sûr de ne point rencontrer de cannibales...

— Et c'est ce que nous saurions selon toute probabilité, ajouta François, si nous avions pu monter sur la falaise...

— Oui, répondit Fritz, et il n'y a pas un endroit qui permette de le faire...

— Pas même en gravissant le promontoire?... demanda le capitaine Gould...

— Jusqu'à mi-hauteur, non sans grandes difficultés pourtant, il est praticable, répondit Fritz, mais les parois supérieures sont verticales. Il faudrait employer des échelles, et encore n'est-il pas prouvé que l'on réussirait... A travers une coupure, en se hissant avec des cordes, peut-être aurait-on pu atteindre le plateau, mais il n'en existe nulle part...

— Alors nous emploierons la chaloupe à reconnaître la côte... dit Harry Gould...

— Seulement lorsque vous serez entièrement rétabli, capitaine, et pas avant, déclara Fritz. Nous ne sommes pas à quelques jours près...

— Je vais mieux, mon cher Fritz, affirma

Harry Gould, et comment en serait-il autrement avec les soins dont j'ai été entouré!... Mme Wolston, votre femme, Doll, m'auraient guéri rien qu'en me regardant... Aussi, dans quarante-huit heures au plus tard, nous prendrons la mer...

— Par l'ouest ou par l'est?... demanda Fritz.

— Selon le vent... répondit le capitaine.

— Et j'ai l'idée, ajouta le bosseman, que cette excursion ne sera pas sans profit. »

Afin de n'y plus revenir, — il convient d'insister sur ce point, — Fritz, François et John Block avaient déjà fait l'impossible pour s'élever sur le promontoire. Jusqu'à la hauteur de deux cents pieds, bien que la pente fût très raide, en se glissant d'une roche à l'autre au milieu des éboulis, en déployant une souplesse, une agilité de chamois ou d'isard, ils s'étaient arrêtés au tiers de sa hauteur. Très périlleuse tentative, en somme, et pendant laquelle le bosseman avait failli se rompre les os. Mais, en cet endroit, tous les efforts furent vains pour continuer l'ascension. Le promontoire se terminait par un pan vertical qui ne présentait plus que des drèches, c'est-à-dire des surfaces plates. Nulle part un point d'appui pour le pied, nulle part une saillie à laquelle on eût pu accrocher les amarres de la chaloupe. Et il restait encore de six à sept cents pieds jusqu'au rebord de la falaise.

Revenu à la caverne, le capitaine Gould fit connaître la décision qui avait été prise. Dans

deux jours, à la date du 27 octobre, l'embarcation quitterait son mouillage afin de longer le littoral. S'il se fût agi d'une excursion de quelques jours, tous auraient pris passage dans la chaloupe. Mais, en vue d'une reconnaissance sommaire, mieux vaudrait n'en charger que le capitaine, Fritz et le bosseman. Ils suffiraient à manœuvrer l'embarcation et ne s'éloigneraient pas au nord plus qu'il ne serait nécessaire. Si ce littoral ne limitait qu'un îlot isolé, qui ne mesurait que deux ou trois lieues de circonférence, ils en feraient le tour, et seraient revenus après une absence de vingt-quatre heures.

Il est vrai, cette séparation, si courte qu'elle dût être, ne laisserait pas d'inquiéter. James Wolston et sa femme, François, Jenny et Doll ne verraient pas partir leurs compagnons sans un serrement de cœur. Savait-on à quelles éventualités ils s'exposaient?... Et s'ils étaient attaqués par les sauvages... et s'ils tardaient à revenir... et s'ils ne revenaient pas?...

Jenny fit valoir ces arguments avec l'énergie qu'elle mettait dans toutes ses pensées comme dans tous ses actes. Elle demanda qu'on n'ajoutât pas à tant d'appréhensions celles qui naîtraient d'une absence dont la durée pouvait se prolonger. Fritz comprit ces raisons, Harry Gould les adopta, et, finalement, il fut convenu que tous prendraient part à la reconnaissance projetée.

Cette décision résolue à la satisfaction géné-

rale, John Block eut à s'occuper de mettre la chaloupe en état. Non point qu'elle exigeât des réparations, car elle avait peu souffert depuis son abandon en mer, mais il convenait de l'aménager pour le cas où il y aurait lieu de poursuivre la navigation jusqu'à quelque autre terre du voisinage. Aussi le bosseman s'ingénia-t-il à la rendre plus confortable en fermant le tillac de l'avant, afin que les passagères, tout au moins, fussent à l'abri des rafales et des coups de houle.

Il n'y avait donc plus qu'à attendre et à s'approvisionner aussi en vue d'une traversée qui s'allongerait peut-être. D'ailleurs, s'il fallait quitter définitivement la baie des Tortues, la prudence commandait de le faire sans retard, de mettre à profit la belle saison, presque à son début en ces régions de l'hémisphère méridional. Comment ne pas s'épouvanter à la pensée d'un hivernage?... Certes, la caverne offrait un abri sûr contre les tempêtes du sud qui sont terribles en ces parages du Pacifique... Le froid, on pourrait le braver sans doute, car le combustible ne ferait pas défaut, grâce à l'énorme amoncellement des plantes marines au pied de la falaise... mais les tortues ne finiraient-elles pas par manquer?... En serait-on réduit aux seuls produits de la mer?... Et la chaloupe, où la mettre en sûreté, hors d'atteinte des lames qui devaient déferler pendant la saison d'hiver jusqu'au fond de la grève?... La pourrait-on

haler au delà des plus hautes marées?... Harry Gould, Fritz et les autres n'avaient que leurs bras, pas un outil, pas un levier, pas un cric, et l'embarcation était assez lourde pour résister à tous leurs efforts!...

A cette époque de l'année, par bonheur, on n'avait à craindre que les orages passagers. Et puis, les quinze jours qu'ils venaient de passer à terre avaient rendu à tous la force morale et physique, en même temps que la confiance.

Les préparatifs furent achevés dans la matinée du 26. Vers midi, Fritz n'observa pas sans inquiétude certains nuages qui commençaient à se lever du sud. Très éloignés encore, ils prenaient une couleur blafarde. A peine si la brise se faisait sentir. Cependant la lourde masse montait tout d'un bloc. Cet orage, s'il éclatait, battrait directement la baie des Tortues.

Jusqu'alors, les extrêmes roches du promontoire avaient couvert la chaloupe contre les vents de l'est. Même de l'autre côté, les vents de l'ouest n'auraient pu l'atteindre, et, solidement tenue par ses amarres, elle eût évité de trop rudes chocs. Mais si les lames déchaînées se précipitaient du large, l'abri lui manquerait, et elle serait mise en pièces?...

Essayer d'un autre mouillage au revers du morne ou du contrefort, comment y songer, puisque, même par temps calme, la mer y brisait avec violence...

« Que faire?... » demandait Fritz au bosse-
nan, qui ne savait que lui répondre.

Un espoir restait, c'était que l'orage se dis-
ipât avant d'assaillir la côte. Toutefois, en
prêtant l'oreille, on entendait des rumeurs loin-
aines, bien que le vent fût assez faible. Nul
loute, la mer grondait au loin, et déjà quelques
risées intermittentes, qui lui donnaient une
einte livide, couraient à sa surface.

Harry Gould vint observer l'horizon.

« Nous sommes menacés d'un mauvais coup...
ui dit Fritz.

— Je le crains, avoua Harry Gould, et du
plus mauvais que nous puissions redouter!...

— Mon capitaine, déclara le bosseman, ce
n'est pas le moment de se croiser les poignets...
l faut au contraire filer de l'huile de bras,
omme on dit entre matelots...

— Essayons de haler la chaloupe au fond de
a grève, reprit Fritz, qui appela James et son
rère.

— Essayons, répondit Harry Gould. La marée
monte et nous aidera... En attendant, commen-
ons par alléger notre embarcation le plus pos-
sible. »

Il n'y avait pas autre chose à tenter. Tous
s'attelèrent à la besogne. Les voiles furent
envoyées sur le sable, le mât amené, le gou-
vernail démonté, les bancs, les espars, débar-
qués et transportés à l'intérieur de la caverne.

Au moment où la marée fut étale, la chaloupe

avait pu être remontée d'une dizaine de toises. Cela ne suffisait pas, et il fallait la rehaler du double pour la mettre à l'abri des lames.

Faute d'appareil, le bosseman dut passer des planches sous sa quille, afin d'en faciliter le glissement, et on s'unit pour la pousser par l'avant, par l'arrière. Efforts inutiles, la lourde embarcation, engagée dans le sable, ne gagna pas d'un pied au delà du dernier relais de la mer.

Avec le soir, le vent menaça de tourner à l'ouragan. Des épais nuages accumulés au zénith sortaient des éclairs rapides, et de violents coups de tonnerre éclataient, que les échos de la falaise répercutaient en éclats formidables.

Bien que le jusant eût laissé la chaloupe à sec, les lames, qui devenaient de plus en plus fortes, ne tardèrent pas à la soulever de l'arrière.

En cet instant, la pluie tomba en grosses gouttes chargées de l'électricité atmosphérique, et qui semblaient exploser en frappant le sable de la plage.

« Ma chère Jenny, dit Fritz, tu ne peux rester plus longtemps dehors... Je t'en prie, rentre dans la grotte... vous aussi, Doll... vous aussi, madame Wolston. »

Jenny n'aurait pas voulu quitter son mari. Mais Harry Gould intervint alors :

« Rentrez, madame Fritz, dit-il.

— Et vous, capitaine, observa la jeune femme, il ne faut pas encore vous exposer...

— Je n'ai plus rien à craindre, répondit Harry Gould.

— Jenny... je te le répète, rentre... il n'est que temps ! » dit Fritz.

Jenny, Doll et Suzan se réfugièrent dans la caverne au moment où la pluie, mêlée de grêlons, s'abattait comme une mitraille.

Harry Gould, le bosseman, Fritz, François, James, restés près de l'embarcation, avaient grand' peine à résister aux rafales qui balayaient la grève. Déjà, en déferlant, les lames jetaient leur embrun sur toute l'étendue de la baie.

Le danger était grand. Serait-il possible de maintenir la chaloupe contre les chocs qui la faisaient violemment rouler d'un flanc sur l'autre?... Et, pourtant, si elle venait à se briser, comment Harry Gould et ses compagnons pourraient-ils s'éloigner de cette côte avant l'hiver?...

Ils étaient tous les cinq, et quand la mer, poussée plus avant, soulevait l'embarcation, ils s'accrochaient à ses flancs afin de l'immobiliser.

Bientôt l'orage fut dans toute sa force. En vingt endroits se déchaînaient de larges éclairs. Lorsque la foudre frappait les contreforts, on entendait les débris tomber sur le lit de goémons. Ah! s'ils avaient pu l'éventrer, cette falaise, y faire brèche comme le boulet dans une

courtine, — une brèche qui eût permis de s'élever jusqu'à son sommet!...

En ce moment, une lame monstrueuse, haute de vingt-cinq à trente pieds, soulevée par l'ouragan, se précipita sur la grève comme une trombe.

Saisis par cette sorte de mascaret, Harry Gould et ses compagnons furent repoussés jusqu'aux tas de varechs, et c'est miracle si cette lame monstrueuse ne les entraîna pas, lorsqu'elle redescendit vers la mer!

Le malheur tant redouté s'était produit. La chaloupe, arrachée de sa souille, déhalée d'abord au fond de la grève, puis ramenée contre les extrêmes roches du promontoire, s'était fracassée, et ses débris, après avoir flotté un instant sur l'écume des remous, disparurent au tournant du morne.



# XXIII

Situation aggravée. — Jenny et Fritz ne perdent pas espoir. — Pêches fructueuses. — Tentative pour reconnaître la côte vers l'est. — L'albatros de la Roche-Fumante. — Triste fin d'année.

La situation, pire que jamais, menaçait de s'aggraver encore. Alors qu'ils étaient dans l'embarcation, exposés à tous les dangers de la mer, le capitaine Gould et les passagers couraient du moins la chance d'être recueillis par un navire ou d'atteindre une terre. Le navire, ils ne l'avaient point rencontré. S'ils avaient accosté la terre, cette terre était inhabitable et maintenant on devait renoncer à tout espoir de la quitter.

« Il est vrai, ainsi que le dit John Block à Fritz, si nous avions attrapé pareille tempête au large, notre chaloupe serait par le fond et nous avec! »

Fritz ne répondit rien et, sous un déluge de pluie et de grêle, vint se réfugier près de Jenny, Doll, Suzan en proie aux plus vives inquiétudes. Grâce à son orientation dans l'angle du promontoire, la grotte n'avait pas été inondée à l'intérieur.

Vers minuit, lorsque la pluie eut cessé, le bosseman disposa à l'entrée un tas de goémons secs qu'il retira d'une des cavités de la falaise. Un feu vif y eut bientôt séché les habits trempés par les rafales et les lames.

Jusqu'à l'heure où les violences de l'orage s'apaisèrent, le ciel ne cessa d'être en feu. Les roulements de la foudre diminuèrent bientôt avec le déplacement des nuages chassés vers le nord. Mais, tandis que la baie continuait à s'illuminer d'éclairs lointains, le vent continua de souffler avec force, soulevant la houle qui déferlait tumultueusement sur la grève.

Dès l'aube, les hommes sortirent de la grotte. Des nuées échevelées passaient au-dessus de la falaise. Quelques-unes, plus basses, couraient à sa surface. Pendant la nuit, la foudre l'avait frappée à deux ou trois endroits. D'énormes débris de roches gisaient à sa base. D'ailleurs on n'y put apercevoir ni une fissure ni une lézarde par lesquelles il eût été possible de s'in-

troduire et de gagner le plateau supérieur.

Harry Gould, Fritz et John Block inventorièrent ce qui restait du matériel de l'embarcation. Il comprenait le mât, la misaine et le foc, les agrès, les amarres, le gouvernail, les avirons, le grappin et sa chaîne, les planches des bancs et les barils d'eau douce. De la plupart de ces objets à demi brisés, on ne saurait sans doute faire usage.

« Le malheur nous a cruellement éprouvés!... dit Fritz. Si, encore, nous n'avions pas ces pauvres femmes avec nous... trois femmes et un enfant!... Quel sort les attend au fond de cette grève que nous ne pouvons plus même abandonner! »

François, quelle que fût sa confiance en Dieu, garda le silence, cette fois, et qu'aurait-il pu dire?...

Cependant John Block se demandait si la tempête n'avait pas causé d'autres désastres aux naufragés, — ne méritaient-ils pas ce nom?... N'était-il pas à craindre que les tortues n'eussent été détruites par les lames, leurs œufs écrasés dans les affouillements du sable?... Quelle irréparable perte si cette ressource venait à manquer!

Le bosseman, ayant fait signe à François de le rejoindre, lui dit quelques mots à voix basse. Puis tous deux, franchissant le promontoire, redescendirent sur la crique qu'ils voulaient visiter jusqu'au morne.

Tandis que le capitaine Gould, Fritz et James, parcourant la grève, se dirigeaient vers le contrefort de l'ouest, Jenny, Doll et Suzan avaient repris leurs occupations habituelles, — ce que l'on pourrait appeler les soins du ménage, si ce mot eût été juste en cette déplorable situation. Le petit Bob, indifférent, jouait sur le sable, attendant que sa mère lui préparât un peu de biscuit amolli dans l'eau bouillante. Et quelle désolation, quelles angoisses, lorsque Suzan songeait aux misères que son enfant n'aurait pas la force de supporter!

Après avoir mis tout en ordre à l'intérieur de la caverne, Jenny et Doll vinrent retrouver Mme Wolston, et bien tristement se mirent à causer...

De quoi, si ce n'est du présent si aggravé depuis la veille? Doll et Suzan, plus accablées que la jeune femme, osaient à peine envisager l'avenir, et leurs yeux se mouillaient de grosses larmes.

« Que deviendrons-nous?... dit Suzan.

— Ne perdons pas confiance, répondit Jenny, et ne décourageons pas nos compagnons...

— Et, cependant, ajouta Doll, il n'est plus possible de partir... Et lorsque la mauvaise saison sera venue...

— A toi, ma chère Doll, comme à Suzan, reprit Jenny, je répète que se décourager ne mène à rien!

— Puis-je conserver le moindre espoir?...

s'écria Mme Wolston, qui se sentait défaillir.

— Vous le devez... oui! c'est votre devoir! dit Jenny. Pensez à votre mari... à James... dont vous redoubleriez les peines s'il vous voyait pleurer...

— Tu es forte, Jenny, reprit Doll, tu as déjà lutté contre le malheur!... Mais nous...

— Vous?... répondit Jenny. Oublies-tu donc que le capitaine Gould, Fritz, François, James, John Block, feront tout ce qu'il sera possible pour nous sauver tous...

— Et que pourront-ils?... demanda Suzan.

— Je ne sais, Suzan, mais ils y réussiront, à la condition que nous ne les affaiblirons pas en nous abandonnant au désespoir!

— Mon enfant... mon enfant... » murmurait la pauvre femme, que les sanglots étouffaient...

A cet instant, à la vue de sa mère qui pleurait, Bob resta tout interdit, ses yeux grands ouverts.

Ce fut Jenny qui l'attira près d'elle et le prit sur ses genoux en disant :

« Ta maman a été inquiète, mon chéri!... Elle t'avait appelé... Tu ne répondais pas, et alors... Tu étais à jouer sur le sable... n'est-ce pas?...

— Oui... répondit Bob, avec le bateau que m'a fait mon ami Block... Mais je voudrais aussi lui mettre une petite voile blanche pour qu'il navigue... Il y a dans le sable des trous

tout pleins d'eau où je le lancerai... Tante Doll m'a promis de me faire une voile...

— Oui, mon Bob... tu l'auras aujourd'hui, dit Doll.

— Alors, deux voiles... reprit l'enfant, deux voiles comme à la chaloupe qui nous a amenés ici...

— C'est entendu, répondit Jenny. Tante Doll te fera une belle voile... et moi je t'en ferai une aussi...

— Merci, merci, madame Jenny, répondit Bob en battant des mains. Mais où est donc notre grand bateau?... Je ne le vois plus!...

— Il est allé... à la pêche, répondit Jenny, il reviendra bientôt... avec de beaux poissons!... D'ailleurs... tu as le tien... celui de ton ami Block...

— Oui... mais je lui dirai de m'en construire un autre, où je pourrai embarquer... avec papa et maman... et tante Doll... et madame Jenny... et tout le monde!... »

Pauvre petit! il disait bien là ce qu'il aurait fallu... remplacer la chaloupe... et comment le faire?...

« Retourne jouer, mon chéri, lui dit Jenny, et ne t'éloigne pas de nous...

— Non... là... tout près, madame Jenny! »

Puis, après avoir embrassé sa mère, il partit en sautillant ainsi que font les enfants de son âge.

« Ma chère Suzan, ma chère Doll, dit alors Jenny, Dieu ne peut vouloir que ce petit être ne

oit pas sauvé!... Non, il ne peut le vouloir... et on salut, c'est le nôtre!... Je vous en prie, pas le faiblesse, pas de larmes... Soyez confiantes omme je le suis, comme je l'ai toujours été lans la Providence! »

Ainsi parla Jenny, et ce qu'elle disait lui venait d'un cœur résolu. C'était son âme intrépide qui lui inspirait ces choses, et, quoi qu'il arrivât, elle ne désespérerait pas. Si la mauvaise saison s'ouvrait avant que les naufragés eussent quitté cette côte, — et comment, à moins qu'un navire ne les y recueillît? — on prendrait des dispositions pour un hivernage. La grotte offrait un abri sûr contre les gros temps... L'amas des plantes marines fournirait du combustible contre le froid... La pêche, la chasse même suffiraient sans doute à procurer la nourriture... Dans ces conditions, il était permis de garder quelque espoir...

Et, tout d'abord, il importait de savoir si les craintes de John Block relativement aux chéloniens étaient fondées? Non... par bonheur. Après une heure d'absence, le bosseman et François revinrent avec leur charge habituelle de tortues, qui avaient trouvé refuge sous le tas de varechs. Par exemple, pas un seul œuf.

« Mais elles pondront, les bonnes bêtes, déclara John Block, et répondront à la confiance que nous avons en elles! »

On ne put s'empêcher de sourire à cette plaisanterie du bosseman.

Lors de leur promenade jusqu'au contrefort, le capitaine Gould, Fritz, James, avaient reconnu l'impossibilité d'en contourner la base autrement que par mer. Les courants s'y propageaient avec une extrême impétuosité dans un sens comme dans l'autre. Même par temps calme, le violent ressac n'aurait pas permis à une embarcation de s'en approcher, et le meilleur nageur eût été entraîné au large ou se fût brisé contre les roches.

La nécessité d'atteindre le plateau de la falaise par quelque autre moyen s'imposait donc plus que jamais.

« Comment?... dit un jour Fritz, son regard impatiemment attaché à cette crête inaccessible.

— On ne s'échappe pas d'une prison dont les murs sont hauts de mille pieds, répondit James.

— A moins de les percer... reprit Fritz.

— Percer cette masse de granit... plus épaisse peut-être qu'elle n'est haute?... dit James.

— Nous ne pouvons pas cependant rester dans cette prison!... s'écria Fritz pris d'un mouvement de colère impuissante dont il ne fut pas maître.

— Sois patient et aie confiance, répéta François, qui voulait calmer son frère.

— De la patience, je puis en avoir, répliqua Fritz, mais de la confiance... »

Et sur quoi se fût-elle appuyée cette con-

ance?... Le salut ne pouvait venir que d'un avire passant au large de la baie!... S'il appa- aissait, apercevrait-il les signaux que le bos- eman lui ferait en allumant un grand feu sur ı plage ou sur la pointe du promontoire?...

Quinze jours s'étaient écoulés depuis que la haloupe avait accosté le littoral, et plusieurs emaines s'écoulèrent encore sans que la situa- on eût subi aucun changement. En ce qui oncernait la nourriture, le capitaine Gould et es compagnons en étaient réduits aux tortues t à leurs œufs, aux crustacés, crabes et omards, dont John Block put capturer quel- ues-uns. D'ordinaire, c'était lui qui s'occupait e la pêche, non sans succès, avec le concours e François. Des lignes, munies, en guise 'hameçons, de clous recourbés qui provenaient es planches de la chaloupe, avaient permis e prendre diverses sortes de poissons, des do- ades, longues de douze à quinze pouces, d'une elle couleur rougeâtre et de chair excellente, es bars ou perches de mer. Même un estur- eon de grande taille fut appréhendé au moyen 'un nœud coulant qui le hala sur le sable.

Quant aux chiens de mer, assez abondants en es parages, ils laissaient à désirer au point de ue alimentaire. Ce qu'on en tira, c'est une raisse qui fut employée à fabriquer de gros- ières chandelles, pourvues d'une mèche de aminaires sèches. Si inquiétante que dût être ette perspective d'un hivernage, ne fallait-il

pas y songer et se précautionner contre les longs et sombres jours de la mauvaise saison !..

Il n'y avait pas lieu de compter sur les saumons, qui remontaient en si grande abondance à certaines époques le ruisseau des Chacals de la Nouvelle-Suisse. Toutefois, un jour, un banc de harengs vint s'échouer à l'embouchure du petit rio. On en prit plusieurs centaines, qui après avoir été fumés au-dessus d'un feu de goémons secs, fournirent une importante réserve.

« Ne dit-on pas que le hareng porte son beurre avec lui ?... observa John Block. Eh bien si cela est, en voici qui sont tout accommodés.. et je me demande ce que nous ferons de tant de si bonnes choses !... »

Pendant ces six semaines, à plusieurs reprises on essaya d'escalader le promontoire pour gagner le plateau de la falaise. Comme toutes ces tentatives furent infructueuses, Fritz résolut de contourner le morne de l'est. Mais il se garda bien de confier son projet à personne, sauf à John Block. Aussi, dans la matinée du 7 décembre, tous deux se dirigèrent-ils vers la crique sous prétexte de ramasser des tortues à sa pointe orientale.

Là, au pied de l'énorme masse rocheuse, la mer brisait avec rage et, à vouloir la doubler assurément Fritz exposerait sa vie.

En vain le bosseman voulut l'en détourner.. Il n'obtint rien, et n'eut plus qu'à lui prêter son aide.

Après s'être déshabillé, Fritz s'attacha autour es reins une longue corde, — la drisse de la haloupe, — dont John Block devait garder autre bout, et il entra dans l'eau.

Double était le risque, soit d'être saisi par le essac et jeté contre la base du morne, soit l'être entraîné par le courant si la corde venait casser.

A deux fois, Fritz tenta inutilement de se légager des lames. Ce ne fut qu'à la troisième qu'il put porter ses regards au delà du morne, et John Block, non sans peine, dut le ramener vers la pointe!

« Eh bien... demanda le bosseman, qu'y a-t-il, au delà?

— Rien que des roches et des rochers!... répondit Fritz, dès qu'il eut repris haleine. Je n'ai aperçu qu'une suite de criques et de caps... La falaise se continue en remontant vers le nord...

— Je n'en suis pas autrement étonné... » se borna à répondre John Block.

Lorsque le résultat de cette tentative fut connu — et avec quelle émotion l'apprit Jenny! — il sembla bien que tout espoir venait de s'évanouir.

Ce n'était décidément qu'un amas inhabitable et inhabité, cet îlot dont le capitaine Gould et les siens ne pouvaient plus sortir!...

Et de quels regrets poignants se compliquait cette situation! Sans la révolte, depuis deux

mois déjà les passagers du *Flag* seraient arrivés en ce fertile domaine de la Terre-Promise !... Et à quelles angoisses devaient être en proie ceux qui les attendaient et ne les voyaient point venir !... Comment les deux familles expliqueraient-elles un tel retard ?... La corvette avait-elle donc péri corps et biens ?... Ne reverraient-ils plus jamais Fritz, Jenny, François, James, Suzan, Doll... Et, si la *Licorne* avait fait naufrage, était-ce pendant la traversée de l'île en Europe, avant ou après sa relâche à Capetown ?...

En vérité, ces parents, ces amis étaient plus à plaindre que le capitaine Gould et ses compagnons ?... Au moins, ceux-ci les savaient-ils en sûreté dans la Nouvelle-Suisse !

L'avenir débordait donc d'inquiétudes, étant donnée une situation dont on ne pouvait prévoir le terme.

Puis, quel nouveau sujet de craintes se fût ajouté à tant d'autres, s'ils eussent su ce que Harry Gould et le bosseman étaient seuls à savoir : c'est que le nombre des tortues diminuait sensiblement, par suite de la consommation qui s'en faisait chaque jour !...

« Peut-être, fit observer cependant John Block, cela tient-il aussi à ce que ces bêtes ont connaissance de quelque passage souterrain qui leur donne accès sur les criques de l'est ou de l'ouest, et quel malheur que nous ne puissions les suivre...

— Dans tous les cas, Block, répliqua Harry Gould, n'en parle à personne...

— Soyez tranquille, mon capitaine, et, si je vous l'ai dit, c'est que l'on peut tout vous dire...

— Et on le doit, Block. »

Le bosseman, dès lors, eut donc à s'occuper plus particulièrement de la pêche, car la mer ne refuserait jamais ce que la terre allait bientôt refuser. Il est vrai, à se nourrir exclusivement de poissons, de mollusques, de crustacés, la santé générale finirait par en souffrir... Et si des maladies se déclaraient, ne serait-ce pas le comble de tant de misères?...

La dernière semaine de décembre était arrivée. Temps toujours beau, sauf quelques orages qui n'eurent point la violence du premier. La chaleur, parfois excessive, aurait été difficile à supporter, si la falaise n'eût projeté sa grande ombre sur la grève, l'abritant du soleil, qui traçait sa courbe au-dessus de l'horizon du nord.

A cette époque, nombre d'oiseaux fréquentaient ces parages, et ce n'étaient pas seulement les goélands, les macreuses, les mouettes, les frégates, hôtes habituels des grèves. De temps à autre, passèrent des bandes de grues et de hérons. Cela rappelait à Fritz ses heureuses chasses sur le lac des Cygnes et aux abords des métairies de la Terre-Promise. A la cime du morne parurent également des cormorans, semblables à celui de Jenny, actuellement l'hôte de la basse-cour de Felsenheim, et des albatros,

semblables à celui dont elle avait fait le mes sager de la Roche-Fumante!

D'ailleurs, ces oiseaux se tenaient hors d portée. Lorsqu'ils venaient se poser sur le pro montoire, en vain essayait-on de les approcher et ils s'envolaient à tire-d'ailes au-dessus d cette crête infranchissable.

Un jour, le capitaine Gould, Fritz, François tous et toutes furent appelés sur la plage par u cri du bosseman.

« Voyez... voyez donc!... répétait John Block en montrant de la main l'arête du plateau su périeur.

— Qu'y a-t-il?... demanda Fritz.

— Comment, reprit John Block, vous n'aper cevez pas cette rangée de points noirs?...

— Ce sont des pingouins, répondit François

— Des pingouins, en effet, affirma Harry Gould, et s'ils ne nous paraissent pas plus gros que des corneilles, c'est à cause de la hauteur où ils sont perchés...

— Eh bien, fit observer Fritz, puisque ces oiseaux ont pu s'élever sur le plateau, c'est donc que les pentes sont moins raides de l'autre côté de la falaise?... »

C'était à croire, car les pingouins, très gauches très lourds, n'ayant pour ailes que des moignons rudimentaires, n'auraient pu voler jusqu'à cette crête. Si donc l'ascension n'était pas praticable par le sud, très probablement elle l'était par le nord. Or, faute d'une embarcation qui eût per-

ais de remonter le long du littoral, il fallait
enoncer à atteindre le sommet de la falaise.

Triste, bien triste fut le Noël de cette funeste
nnée!... Et quelle désolation à la pensée de
e qu'eût été le Christmas dans la grande
alle de Felsenheim, au milieu des deux fa-
illes, en compagnie du capitaine Gould et de
ohn Block! Il sembla que les douleurs de
abandon en fussent accrues, et cette fête se
éduisit à des prières où il n'y avait plus guère
'espoir!.

Et, pourtant, il fallait tenir compte de ce que,
algré tant d'épreuves, la santé de ce petit
onde n'en était pas encore affectée. Quant au
osseman, les misères, pas plus que les décep-
ons, n'avaient prise sur lui.

« J'engraisse, répétait-il, oui... j'engraisse!...
oilà ce que c'est que de passer son temps à ne
ien faire! »

Rien faire, hélas! et, malheureusement, dans
ette situation, il n'y avait rien à faire!

L'après-midi du 29, il se produisit un incident
ui, d'ailleurs, ne pouvait apporter aucun chan-
ement, bien qu'il rappelât le souvenir de temps
lus heureux.

Un oiseau vint se poser sur la partie du pro-
ontoire dont l'accès était praticable.

C'était un albatros, qui arrivait de loin, sans
oute, et paraissait très fatigué. Il s'étendit sur
ne roche, les pattes allongées, les ailes re-
liées.

Fritz voulut essayer de capturer cet oiseau
Habile à manier le lasso, on le sait, peut-êtr
y réussirait-il, en formant un nœud coulant ave
la drisse de la chaloupe ?

La longue corde fut préparée par le bosse
man, et Fritz, le plus doucement possible, com
mença à gravir le promontoire.

Tous le suivaient du regard.

L'oiseau ne bougeant pas, Fritz put s'appro
cher à quelques toises, et lança son lasso qu
s'enroula autour du corps de l'albatros.

C'est à peine si l'albatros tenta de se débattre
lorsque Fritz, qui l'avait pris entre ses bras
l'apporta sur la grève.

A cet instant, Jenny ne put retenir un cri d
surprise.

« C'est lui, répétait-elle, en caressant l'oi
seau... c'est lui... je le reconnais...

— Quoi... s'écria Fritz, ce serait?...

— Oui... Fritz... c'est bien mon albatros.
mon compagnon de la Roche-Fumante... celı
auquel j'avais attaché ce billet qui est tomb
entre tes mains... »

Était-ce possible?... Jenny ne faisait-elle pa
erreur?... Après trois années, cet albatros, qı
n'était jamais revenu à l'ilot, aurait volé jusqu
cette côte ?...

Jenny ne se trompait pas, et l'on en eut
certitude, lorsqu'elle montra un bout de ficel
qui entourait encore l'une des pattes de l'oiseau
Quant au morceau de toile sur lequel Fritz ava

racé quelques lignes de réponse, il n'en restait lus rien.

Et si cet albatros était venu de si loin, c'est que ces puissants volateurs peuvent franchir l'énormes distances. A n'en pas douter, celui-ci 'était transporté de l'est de l'océan Indien à ces parages du Pacifique, éloignés d'un millier de ieues peut-être!...

Inutile d'insister sur les soins, sur les caresses que reçut le messager de la Roche-Fumante. N'était-ce pas comme un lien qui rattachait les naufragés à leurs parents, à leurs amis de la Nouvelle-Suisse?...

Deux jours après s'achevait cette année 1817, qui avait été si malheureuse pendant ses derniers mois, et que réservait l'année nouvelle?...

# XXIV

Entretiens à propos de l'albatros. — Bonne camaraderie entre le petit Bob et l'oiseau. — Fabrication des chandelles. — Un nouveau sujet de douleur. — Recherches inutiles et désespoir. — Un cri de l'albatros.

Si le capitaine Gould ne se trompait pas en ce qui concernait le gisement de l'îlot, la saison d'été ne devait plus avoir que trois mois à courir. Après ces trois mois arriverait le redoutable hiver, avec ses froides rafales, ses tempêtes furieuses. Cette faible chance d'apercevoir quelque navire au large, de l'attirer par des signaux; aurait disparu, car, à cette époque de l'année, les marins fuient ces dangereux parages. Mais, auparavant, peut-être se présenterait-il quelque circonstance qui modifierait la situation, bien qu'il fût téméraire de l'espérer.

L'existence continua donc d'être ce qu'elle avait été depuis le 26 octobre, ce jour funeste où la chaloupe fut détruite. Quelle monotonie,

quel désœuvrement, et combien l'impossibilité de rien entreprendre paraissait dure à des hommes si actifs! Réduits à errer au pied de cette falaise qui les emprisonnait, leurs yeux se fatiguant à observer la mer toujours déserte, il leur fallait une extraordinaire force d'âme pour ne point succomber au découragement.

Les journées, si longues, se passaient en conversations que Jenny était toujours la première à provoquer. La courageuse jeune femme animait tout son monde, s'ingéniait à le distraire, discutait des projets sur la valeur desquels elle ne se méprenait guère. Fritz et elle échangeaient leurs pensées, même sans qu'ils eussent besoin de parler. Le plus souvent, le capitaine Gould et John Block s'entretenaient de l'avenir. Et parfois ils se demandaient si le gisement de l'îlot était bien tel qu'ils le supposaient dans l'ouest du Pacifique. Le bosseman émettait quelque doute à cet égard.

« Est-ce l'arrivée de l'albatros qui te donne à réfléchir?... lui demanda un jour le capitaine.

— Je l'avoue, répondit John Block, et ce n'est pas sans quelque raison, je pense.

— Et tu veux en conclure, Block, que cet îlot serait situé plus au nord que nous ne le supposons?...

— Oui, mon capitaine... et qui sait?... à proximité de l'océan Indien... Un albatros peut plus facilement franchir des centaines de lieues sans se reposer que des milliers...

— Je le sais... répondit Harry Gould, mais j
sais aussi que Borupt avait intérêt à entraîne
le *Flag* vers les mers du Pacifique! De que
côté a soufflé le vent pendant les huit jours d
notre séquestration dans la cale, il m'a bie
semblé, et à toi aussi, que c'était de l'ouest..

— J'en conviens, répondit le bosseman, et
pourtant, cet albatros... Est-il venu de près?..
Est-il venu de loin?...

— Et quand cela serait, Block, quand nou
nous serions trompés sur le gisement de cet îlot
s'il ne se trouvait qu'à quelques lieues de l
Nouvelle-Suisse, n'est-ce pas comme s'il e
était à des centaines, puisque nous ne pouvon
pas le quitter! »

La conclusion du capitaine Gould n'était
hélas! que trop juste. D'ailleurs tout donnait
croire que le *Flag* avait dû se diriger vers le
mers du Pacifique, loin, bien loin des parage
de la Nouvelle-Suisse. Et pourtant, ce que pen
sait John Block, d'autres le pensaient égale
ment. On le répète, il semblait que l'oiseau d
la Roche-Fumante eût apporté quelque espoi
avec lui.

Inutile de dire que l'oiseau, promptemen
revenu de ses fatigues, ne se montrait ni craint
ni farouche. L'apprivoiser fut très aisé, et il n
tarda pas à parcourir la grève, se nourrissan
de baies de varechs ou de poissons qu'il pêcha
adroitement, sans manifester aucune envie d
s'envoler.

Quelquefois, par exemple, après s'être élevé le long du promontoire, il allait se percher sur la crête de la falaise en poussant de petits cris.

« Hein! disait alors le bosseman, il nous invite à monter!... Si seulement il pouvait me prêter ses ailes, je me chargerais bien de voler jusque-là... et de voir de l'autre côté... Il est vrai, ce côté-là ne vaut probablement pas mieux que celui-ci, mais enfin on serait fixé!... »

Fixé!... Ne l'était-on pas depuis que Fritz n'avait aperçu au delà du morne que les mêmes roches arides, les mêmes infranchissables hauteurs?

Un des meilleurs amis de l'albatros fut le petit Bob. La camaraderie s'établit promptement entre l'enfant et l'oiseau. Ils jouaient sur le sable. Pas à craindre de taquineries de la part de l'un, ni de coups de bec de la part de l'autre. Lorsqu'il faisait mauvais temps, tous deux rentraient dans la grotte, où l'albatros avait son coin qu'il occupait chaque soir.

Enfin, sauf cet incident, qui n'autorisait aucune hypothèse, rien ne vint tirer le capitaine Gould et ses compagnons de cette monotone existence.

Toutefois la prudence exigeait que l'on songeât sérieusement à l'éventualité d'un prochain hivernage. A moins d'une de ces très heureuses chances auxquelles les naufragés n'étaient pas habitués, ils auraient à subir quatre ou cinq mois de mauvaise saison. A cette latitude, au

milieu des mers du Pacifique, les tourmentes se déchaînent avec une extraordinaire violence, et peuvent provoquer un sérieux abaissement de la température.

Le capitaine Gould, Fritz et John Block causaient parfois à ce sujet. Puisqu'ils ne pouvaient écarter les menaces de l'avenir, mieux valait les regarder en face. Résolus à lutter, ils ne ressentaient plus rien du découragement qu'avait d'abord provoqué la destruction de la chaloupe.

« Ah! si la situation n'était pas aggravée par la présence de ces trois femmes et de cet enfant, répétait Harry Gould, si nous n'étions ici que des hommes...

— Raison de faire plus encore que nous n'aurions fait, » répondait Fritz.

En prévision de l'hiver, une grave éventualité se posait : Si les froids devenaient rigoureux, s'il fallait entretenir un foyer jour et nuit, le combustible ne viendrait-il pas à manquer ?...

Il n'y avait pas lieu de le craindre, du moment que l'on se contentait des varechs, régulièrement déposés sur la grève par chaque marée montante et que le soleil séchait vite. Toutefois, comme la combustion de ces plantes marines produisait une âcre fumée, on ne pourrait les employer au chauffage de la grotte dont l'atmosphère deviendrait irrespirable. Aussi conviendrait-il d'en fermer l'entrée avec les voiles de la chaloupe, et assez solidement

pour résister aux rafales qui assaillaient le pied de la falaise pendant la période hivernale.

Resterait alors la nécessité d'éclairer l'intérieur, lorsque le temps interdirait les travaux du dehors.

Le bosseman et François, aidés de Jenny et de Doll, s'occupèrent donc à fabriquer un grand nombre de grossières chandelles avec la graisse des chiens de mer qui fréquentaient la crique, et dont la capture n'offrait aucune difficulté.

Ainsi que cela s'était pratiqué à Felsenheim, John Block, par la fonte de cette graisse, obtint une sorte d'huile qui devait se coaguler en refroidissant. Comme il n'avait pas à sa disposition le coton que récoltait M. Zermatt, il dut se contenter de la fibre des laminaires marines, lesquelles fournirent des mèches utilisables.

En outre, il y avait la question des vêtements dont chacun était peu fourni, et comment les renouveler si le séjour se prolongeait sur cette plage?...

« Décidément, dit un jour le bosseman, lorsqu'un naufrage vous jette sur une île déserte, il est prudent d'avoir à sa disposition un navire dans lequel se trouve tout ce dont on a besoin... Sans cela c'est une mauvaise affaire! »

Oui, et c'est bien ce qu'avait été le *Landlord* pour les hôtes de la Nouvelle-Suisse.

Dans l'après-midi du 17, un incident, dont personne n'aurait pu prévoir les conséquences, causa les plus vives inquiétudes.

On sait que Bob trouvait grand plaisir à jouer avec l'albatros. Lorsqu'il s'amusait sur la grève, sa mère ne cessait de le surveiller, afin qu'il ne s'éloignât pas, car il aimait à gravir les basses roches du promontoire comme à courir au-devant des lames. Mais, lorsque l'oiseau et lui restaient dans la grotte, il n'y avait aucun inconvénient à les laisser seuls.

Il était trois heures environ. James Wolston aidait le bosseman à disposer les espars destinés à supporter la portière de grosse toile qui devait être tendue devant l'entrée. Jenny, Suzan et Doll, assises dans l'angle, près du fourneau sur lequel bouillonnait la petite chaudière, travaillaient à réparer leurs vêtements.

L'instant approchait où Bob prenait d'habitude son goûter quotidien.

Aussi M^me^ Wolston fit-elle quelques pas du côté de la grotte en appelant l'enfant.

Bob ne répondit pas.

Suzan descendit vers la plage et appela d'une voix plus forte, sans obtenir de réponse.

Alors le bosseman de crier :

« Bob... Bob!... c'est l'heure de manger! »

L'enfant ne parut point, et on ne le voyait pas courir sur la grève.

« Il était ici... près de nous... il n'y a qu'un moment... affirma James.

— Où diable peut-il être?... » se demanda John Block en remontant vers le promontoire.

Le capitaine Gould, Fritz et François se promenaient alors au pied de la falaise.

Bob n'était pas avec eux.

Le bosseman, en se faisant un porte-voix de sa main, cria à plusieurs reprises : « Bob... Bob! »

L'enfant restait invisible.

James rejoignit le capitaine et les deux frères.

« Vous n'avez pas vu Bob?... questionna-t-il d'un ton d'extrême inquiétude...

— Non, répondit François.

— Je l'ai aperçu il y a une demi-heure, déclara Fritz, et il jouait avec l'albatros... »

Et tous de se mettre à l'appeler en se tournant dans tous les sens.

Ce fut inutile.

Aussitôt Fritz et James se dirigèrent vers le promontoire, dont ils gravirent les premières roches, et promenèrent leurs regards sur toute l'étendue de la crique.

Personne, ni l'enfant, ni l'oiseau.

Tous deux rejoignirent leurs compagnons près de Jenny, de Doll et de M^me^ Wolston, pâle d'inquiétude.

« Mais l'avez-vous cherché dans la grotte?... » demanda le capitaine Gould.

Bob, en effet, pouvait y être rentré. Comment n'en était-il pas sorti depuis qu'on l'appelait?...

Fritz ne fit qu'un bond vers la grotte, en visita tous les coins et reparut sans ramener l'enfant.

Mme Wolston, éperdue, allait et venait comme folle.

Il se pouvait que le petit garçon eût glissé entre les roches, qu'il fût tombé dans la mer... Enfin les plus alarmantes suppositions étaient permises, puisqu'on n'avait pas trouvé Bob.

Il fallait donc continuer, sans perdre un instant, les recherches sur la plage et jusqu'à la crique.

« Fritz... James... dit le capitaine Gould, venez avec moi et suivons le pied de la falaise... Peut-être Bob est-il enfoui sous un tas de varechs?...

— Faites, répondit le bosseman, tandis que M. François et moi, nous allons visiter la crique...

— Et le promontoire, ajouta François. Il est possible que Bob se soit avisé d'y grimper et qu'il ait roulé dans quelque trou... »

On se sépara, les uns se dirigeant vers la droite, les autres vers la gauche. Jenny, Doll étaient restées près de Mme Wolston, dont elles essayaient de calmer les angoisses.

Une demi-heure plus tard, tous étaient de retour après d'inutiles recherches. Personne sur tout le périmètre de la baie. On n'avait signalé aucune trace de l'enfant et les appels n'avaient produit aucun résultat.

Le désespoir de Suzan éclata alors en sanglots. Prise de spasmes qui lui déchiraient la poitrine, il fallut l'emporter, malgré elle, dans

la grotte. Son mari, qui l'accompagnait, ne pouvait prononcer une parole.

Au dehors, Fritz disait :

« Il n'est pas admissible que cet enfant soit perdu !... Je vous le répète, je l'ai vu sur la grève, il y a une heure à peine, courant, sautant, et non du côté de la mer... Il tenait une corde à la main, avec un galet au bout... L'albatros et lui jouaient ensemble...

— Mais, au fait, où donc est l'oiseau?... demanda François en se retournant.

— Oui... où est-il?... » répéta John Block.

On n'y avait pas prêté attention, tout d'abord, et le bosseman dut constater l'absence de l'albatros.

« Est-ce qu'ils auraient disparu tous les deux?... fit observer le capitaine Gould.

— On peut le croire, » répondit Fritz.

Les regards se portaient en toutes directions et principalement vers les roches, où l'oiseau avait coutume de se percher...

On ne l'aperçut pas, on n'entendit pas son cri, si reconnaissable entre ceux des macreuses, des goélands et des mouettes.

Que l'albatros se fût envolé au-dessus de la falaise, qu'il eût gagné quelque autre hauteur de la côte, à cela rien d'impossible, bien qu'il fût si habitué à cette plage, à ceux qui y vivaient, et plus particulièrement à Jenny. Dans tous les cas, le petit garçon n'avait pu s'envoler, lui... Tout au plus eût-il été capable de remonter le

long du promontoire à la suite de l'oiseau. D'ailleurs, après les recherches de François et du bosseman, rien ne permettait d'admettre cette explication.

Néanmoins, comment ne pas faire un rapprochement entre la disparition de Bob et celle de l'albatros? D'ordinaire, ils ne se quittaient guère, et voici qu'on ne les revoyait plus!... C'était au moins très extraordinaire.

Avec le soir qui s'approchait, devant l'inexprimable douleur du père et de la mère, à la vue de Suzan, dont les paroles incohérentes faisaient craindre pour sa raison, Jenny, Doll, le capitaine Gould, ses compagnons, ne savaient plus que tenter. A la pensée que si l'enfant était tombé dans quelque trou, il allait y rester toute la nuit, on reprit les recherches. Un feu de goémons fut allumé à l'extrémité du promontoire afin de guider le petit, en cas qu'il eût gagné le fond de la crique. Après avoir été sur pied jusqu'aux dernières heures de la soirée, il fallut renoncer à l'espoir de retrouver Bob, et y avait-il chance que le lendemain on fût plus heureux que la veille?...

Tous étaient rentrés dans la grotte, non pour y dormir, — l'auraient-ils pu?... Tantôt l'un, tantôt l'autre ressortait, regardait, prêtait l'oreille au milieu des clapotis du ressac, et revenait s'asseoir sans prononcer une parole.

Quelle nuit, la plus douloureuse, la plus désespérante, de toutes celles que le capitaine

ould et les siens eussent passées sur cette te déserte!

Vers deux heures du matin, le ciel, brillant étoiles jusqu'alors, commença à se voiler. La ise avait sauté au nord, et les nuages, venus cette direction, s'accumulaient dans l'espace. ils n'étaient pas très épais, ils chassaient du oins avec une vitesse croissante, et, assuré-ent, à l'est et à l'ouest de la falaise, la mer vait être démontée.

C'était l'heure à laquelle le flot ramenait sur grève les lames de la marée montante.

A ce moment, Mme Wolston se releva, et, ant qu'on eût pu la retenir, elle s'élança hors la grotte, en proie au délire, criant d'une ix effrayante :

« Mon enfant... mon enfant! »

Il fallut employer la force pour la recon-ire. James, qui avait rejoint sa femme, la prit ns ses bras, et la ramena plus morte que vive.

La malheureuse mère resta étendue sur le s de varechs, où d'habitude Bob reposait près elle. Jenny et Doll essayèrent de la ranimer, ais ce ne fut pas sans grande peine qu'elle prit ses sens.

Pendant le reste de la nuit le vent ne cessa raser en rugissant le plateau supérieur de la laise. Vingt fois Fritz, François, Harry Gould, bosseman, explorèrent la plage, avec cette ainte que la marée montante ne déposât un etit cadavre sur le sable...

Rien, pourtant, rien!... Est-ce donc que l'enfant avait été emporté au large par les lames?..

Vers quatre heures, après l'étale de la mer alors que le jusant venait de s'établir, quelques blancheurs se montrèrent à l'horizon de l'est.

A ce moment, Fritz, accoté contre le fond de la grotte, crut entendre une sorte de cri derrière la paroi. Il prêta l'oreille, et, craignant de s'être trompé, il rejoignit le capitaine.

« Suivez-moi... » lui dit-il.

Sans savoir ce que voulait Fritz, sans même le demander, Harry Gould l'accompagna.

« Écoutez... » dit Fritz.

Le capitaine Gould tendit l'oreille.

« C'est un cri d'oiseau que j'entends.. dit-il.

— Oui!... un cri d'oiseau!... affirma Fritz

— Il existe donc une cavité derrière la paroi...

— Sans doute, et peut-être quelque couloir qui communique avec le dehors... car comment expliquer?...

— Vous avez raison, Fritz. »

John Block, qui venait de s'approcher, appris ce qui en était. Après avoir appliqué son oreille contre la paroi, il déclara :

« C'est le cri de l'albatros... je le reconnais...

— Et si l'albatros est là... dit Fritz, le petit Bob doit y être aussi...

— Mais par où auraient-ils pu s'introduire tous deux?... demanda le capitaine.

— Ça... nous le saurons! » répliqua John Block.

François, Jenny, Doll furent aussitôt mis au courant. James et sa femme reprirent un peu d'espoir.

« Il est là... il est là!... » répétait Suzan.

John Block avait allumé une des grosses chandelles. Que l'albatros fût derrière cette paroi, on ne pouvait le mettre en doute, puisque son cri continuait de se faire entendre.

Toutefois, avant de rechercher s'il ne n'était pas glissé par quelque issue extérieure, il convenait de bien constater que la paroi du fond ne présentait pas un orifice.

La chandelle à la main, le bosseman vint examiner l'état de cette paroi.

John Block n'observa à sa surface que quelques fissures trop étroites pour que l'albatros et, à plus forte raison, Bob eussent pu y passer. Il est vrai, à sa partie inférieure, était creusé dans le sol un trou d'un diamètre de vingt à vingt-cinq pouces, et, par conséquent, assez large pour avoir livré passage à l'oiseau et à l'enfant.

Cependant, le cri de l'albatros ayant cessé, tous eurent cette appréhension que le capitaine Gould, le bosseman, Fritz, avaient dû faire erreur.

Jenny prit alors la place de John Block et,

se baissant au ras du trou, appela plusieurs fois l'oiseau, qui était habitué à sa voix comme à ses caresses.

Un cri lui répondit, et, presque aussitôt, l'albatros sortit par le trou.

« Bob... Bob! » répéta Jenny.

L'enfant ne répondit ni ne parut... N'était-il donc pas avec l'oiseau derrière la paroi?... Sa mère ne put retenir un cri de désespoir...

« Attendez... », dit le bosseman.

Il s'accroupit, il agrandit le trou en rejetant le sable derrière lui. Quelques minutes suffirent à lui donner une dimension assez grande pour qu'il pût s'y introduire...

Une minute après, il rapportait le petit Bob évanoui, qui ne tarda pas à reprendre connaissance sous les baisers de sa mère.

## XXV

La seconde grotte. — Espoir déçu. — La chandelle de Fritz. — A travers le massif. — Plusieurs haltes. — Le plateau supérieur. — Rien au sud, ni à l'est, ni à l'ouest. — Au moment de redescendre...

De la terrible secousse qu'elle venait d'éprouver, Mme Wolston allait être quelque temps à se remettre. Mais enfin Bob lui était rendu, et est-il meilleur remède aux souffrances d'une mère que les caresses de son enfant!

Ce qui s'était passé, on le devine. En jouant avec l'albatros, Bob le suivit au fond de la grotte. L'oiseau s'étant engagé à travers cet étroit couloir, Bob y pénétra après lui. Au delà s'ouvrait une assez sombre excavation, de laquelle, lorsqu'il le voulut, le petit ne parvint pas à ressortir. Tout d'abord, il appela... Ses appels ne furent point entendus... Il perdit connaissance, et on ne sait trop ce qui serait arrivé, si, par la plus

heureuse des chances, le cri de l'albatros n'eût frappé l'oreille de Fritz.

« Eh bien, dit le bosseman, maintenant que Bob est dans les bras de sa maman, tout est pour le mieux... C'est grâce à lui que nous avons découvert une seconde grotte... Il est vrai, nous n'en avons que faire... La première nous suffisait, et même nous ne demandons qu'à en déloger...

— Cependant, fit observer Harry Gould, je tiens à savoir si elle ne se prolonge pas...

— Jusqu'à l'autre côté de la falaise, mon capitaine?...

— Qui sait, Block?...

— Soit, répondit le bosseman. Mais, en admettant qu'elle traverse le massif, que trouverions-nous au delà?... Du sable, des roches, des criques, des promontoires, et pas grand comme mon chapeau de terre végétale ou de verdure...

— C'est probable, déclara Fritz. Néanmoins il est indispensable de voir...

— On verra, monsieur Fritz, on verra, et ainsi qu'on dit, la vue n'en coûtera rien! »

Or, de cet examen pouvaient résulter de précieuses conséquences, il y avait donc lieu de procéder sans retard, et la reconnaissance commença à l'instant même.

Le capitaine, Fritz, François, retournèrent au fond de la grotte. Le bosseman, qui s'était muni de plusieurs grosses chandelles, marchait

errière eux. Afin de faciliter le passage, les remiers agrandirent l'ouverture en retirant ncore quelques-unes des pierres qui s'étaient boulées.

Il ne fallut pas plus d'un quart d'heure pour ue l'orifice fût jugé suffisant. D'ailleurs, ni arry Gould ni ses compagnons n'avaient récisément engraissé depuis leur débarquement sur l'îlot. Trois mois de cette pénible existence, ce n'était pas fait pour les pousser à l'embonpoint, à moins que la nature ne les eût isposés, à l'exemple du bosseman, en dépit de outes les misères, à gagner quelques livres epuis qu'il avait quitté le *Flag*...

Lorsque tous eurent franchi l'ouverture, les handelles donnèrent assez de lumière pour permettre d'examiner cette seconde excavation.

Elle était plus profonde que la première, de eaucoup moins large, mais longue d'une centaine de pieds. A proprement parler, c'était lutôt une sorte de couloir d'un diamètre de ix à douze pieds et de hauteur à peu près gale. Peut-être d'autres, embranchés sur celui-i, formaient-ils à l'intérieur du massif une sorte e labyrinthe dont les branches se ramifiaient n diverses directions. Et, alors, — ainsi l'avait ensé Harry Gould, — pourquoi une de ces ranches ne conduirait-elle pas, sinon au plateau supérieur, du moins à l'une des autres faces atérales de la falaise, au delà soit du morne, soit du contrefort?...

Et, comme le capitaine Gould insistait de nouveau sur cette circonstance :

« C'est possible, après tout, répondit John Block, et ce que nous n'avons pu faire à l'extérieur, qui sait si par l'intérieur nous n'atteindrons pas le plateau?... »

Lorsqu'ils se furent avancés d'une cinquantaine de pas à travers ce couloir qui se rétrécissait peu à peu, le capitaine Gould, le bosseman, Fritz, atteignirent une paroi rocheuse devant laquelle ils durent s'arrêter.

Après avoir promené la lumière à sa surface depuis le sol jusqu'à la voûte, John Block ne rencontra que d'étroites fissures entre lesquelles la main n'aurait pu se glisser. Donc tout espoir s'effaçait de s'enfoncer plus profondément à travers le massif.

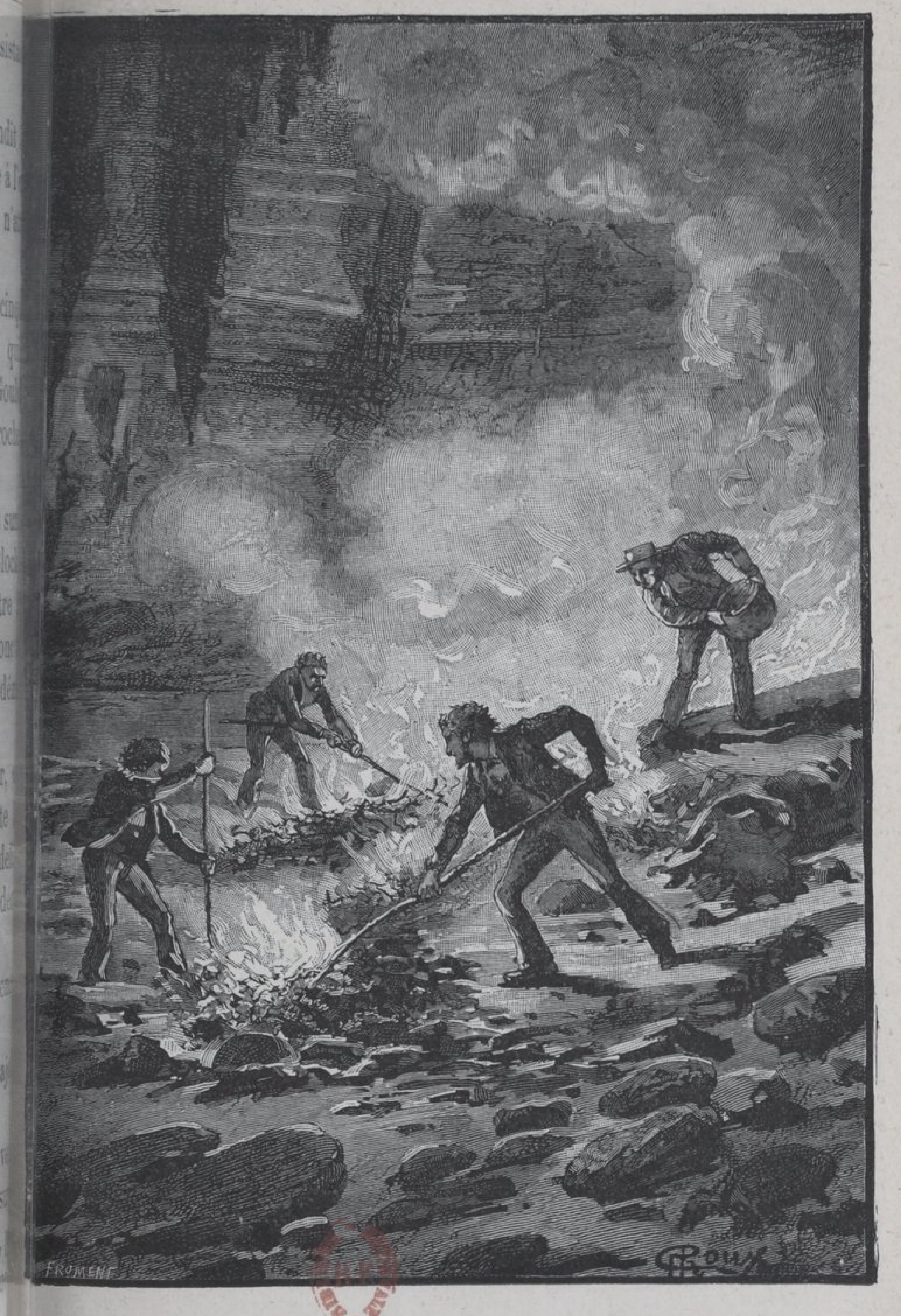
Quant aux parois latérales du couloir, elles ne présentaient aucun orifice sur toute leur longueur. Cette seconde excavation au delà de la première grotte, telle était la seule découverte qui résultait de cet incident.

« Allons, dit Harry Gould, ce n'est pas encore par là que nous franchirons la falaise...

— Ni que nous monterons dessus! » ajouta le bosseman.

Ceci constaté, il ne restait plus qu'à revenir.

En somme, s'il y avait eu déception sur le point de rencontrer un passage intérieur, personne n'avait pu croire sérieusement que ce fût possible.



LES FLAMMES SE PROPAGEAIENT AVEC UNE TELLE RAPIDITÉ. (Page 153.)

Et, cependant, quand le capitaine Gould, John Block, Fritz, furent revenus, il leur sembla qu'ils étaient plus enfermés que jamais sur cette grève !

Les jours suivants, le temps, qui avait été très beau jusqu'alors, indiqua quelque tendance à se modifier. Le ciel s'obscurcit de nuages assez légers qui ne tardèrent pas à s'épaissir. Cette fois, c'est par-dessus le plateau supérieur que les poussait une brise du nord, qui, dans la soirée du 19 janvier, s'accentua et souffla en grand frais.

Cette direction ne donnait rien à craindre pour la baie des Tortues. Sous l'abri de la falaise, elle ne serait point exposée aux coups de houle, comme à l'époque de cette furieuse tempête qui avait occasionné la perte de la chaloupe. La mer demeurerait calme le long du rivage, elle ne ressentirait les poussées du vent qu'à une grande demi-lieue au large, et il n'y aurait rien à en redouter, lors même qu'il se déchaînerait un ouragan.

Un fort orage se déclara dans la nuit du 19 au 20. Vers une heure du matin, tous furent brusquement réveillés par un coup de tonnerre tel qu'une pièce d'artillerie, tirée à l'entrée de la grotte, ne l'eût pas emplie d'un fracas plus formidable.

Fritz, François, le bosseman, sautant hors de leurs réduits, se précipitèrent vers l'entrée.

« La foudre est tombée près d'ici... dit François.

— Sur la crête, sans doute, » répondit John Block, en s'avançant de quelques pas à l'extérieur.

Suzan et Doll, toujours très impressionnées pendant ces orages qui affectent si profondément les personnes nerveuses, avaient suivi Jenny hors de la grotte.

« Eh bien?... demanda Doll.

— Il n'y a aucun danger, ma chère Doll, répondit François. Rentrez et fermez les yeux et les oreilles... »

Mais, en ce moment, Jenny de dire à son mari qu'elle venait de rejoindre :

« Comme cela sent la fumée, Fritz...

— Eh! ce n'est pas étonnant... Il y a le feu... là-bas... s'écria le bosseman.

— Où?.. demanda le capitaine Gould.

— A ce tas de varechs, qui est au pied de la falaise. »

En effet, l'éclair avait enflammé l'amoncellement d'herbes sèches. Quelques instants suffirent pour que l'incendie se communiquât à la masse des plantes marines accumulées à la base du massif. Elles brûlèrent comme de la paille, pétillant au souffle de la brise, tourbillonnant en feux follets, répandant une âcre fumée sur toute l'étendue de la plage.

Heureusement, l'entrée de la grotte était dégagée et le feu ne pouvait l'atteindre.

« Voilà notre réserve qui brûle!... s'écria John Block.

— N'en peut-on rien sauver?... dit Fritz.

— C'est impossible », répondit le capitaine ould.

Et les flammes se propageaient avec une telle pidité qu'elles n'eussent pas permis de faire la art du feu, de mettre en sûreté ces amas qui rmaient l'unique combustible des naufragés.

Certes, les apports de la mer étaient inépuibles. Il en reviendrait de ces goémons, de es laminaires, mais que de temps il faudrait our en réunir une telle quantité! La marée ontante n'en déposait que quelques brassées, eux fois par vingt-quatre heures. Ce qu'il y vait sur la plage, c'était l'œuvre de nombreuses nnées. Et qui sait si, pendant les quelques emaines précédant la mauvaise saison, le flot n aurait ramené assez pour les besoins de hivernage ?...

Or, en moins d'un quart d'heure, la ligne de eu eut cerné le pourtour de la grève, et, sauf uelques tas le long du promontoire, il ne resta ien.

Ce nouveau coup de la mauvaise fortune ggravait la situation déjà si inquiétante.

« Décidément... ça ne va pas! »

Et dans la bouche du bosseman, si confiant 'habitude, ces mots prenaient une exceptionelle valeur.

Mais les murailles de cette prison ne s'écrouraient donc pas pour permettre aux prisoniers de s'enfuir!...

Le lendemain, 20 janvier, le temps, bien qu'il ne fût plus orageux, resta troublé, et le vent du nord continua de balayer violemment le plateau.

La première occupation fut de reconnaître si les herbes marines, entassées le long du contrefort, avaient été respectées par l'incendie. Oui, en partie. Aussi John Block, Fritz, François et James se mirent-ils à la besogne, et en rapportèrent plusieurs brassées qui suffiraient durant une semaine, sans compter ce que les marées apporteraient quotidiennement.

Il est vrai, tant que le vent soufflerait du nord, ces masses flottantes seraient repoussées au large.

Dès qu'il reviendrait au sud, la récolte s'effectuerait avec plus d'abondance.

Toutefois, le capitaine Gould fit observer qu'il y aurait certaines mesures à prendre pour l'avenir.

« Vous avez raison, mon capitaine, répondit John Block, et il conviendrait de mettre à l'abri ce qui reste de varechs... en prévision d'un hivernage...

— Et, ajouta Fritz, pourquoi ne pas l'emmagasiner dans la seconde grotte que nous venons de découvrir?... »

Cela était tout indiqué, et, ce jour-là, avant midi, Fritz voulut y retourner afin de mieux en reconnaître la disposition intérieure. Muni d'une chandelle, il franchit l'étroite ouverture qui

mettait en communication les deux grottes. Qui sait si la seconde n'avait pas quelque sortie au delà du massif?...

Or, il arriva qu'au moment où il atteignait l'extrémité du long couloir, Fritz sentit un souffle plus frais, en même temps que son oreille percevait un sifflement continu.

« Le vent... murmura-t-il, c'est le vent... »

Il approcha son front de la paroi, et sa main y rencontra quelques fissures.

« Le vent, répétait-il... c'est bien le vent!... Il vient jusqu'ici lorsqu'il souffle du nord!... Il existe donc un passage, soit sur le flanc, soit sur le sommet de la falaise!... Mais alors, de ce côté, il y aurait une communication avec le revers septentrional?... »

A cet instant, la chandelle, que Fritz promenait le long de la paroi, s'éteignit brusquement sous un souffle plus vif qui traversait l'une des fissures.

Fritz n'en demanda pas davantage, sa conviction était faite. En franchissant cette paroi, on aurait libre accès au dehors.

Revenir à tâtons vers la caverne où tous l'attendaient, leur faire part de sa découverte, les ramener avec lui, s'assurer qu'il n'avait point fait erreur, cela n'exigea pas une minute.

Quelques instants après, Fritz, le capitaine Gould à sa suite, John Block, François, James, passaient de la première cavité dans la seconde, en s'éclairant de plusieurs chandelles que l'on

prit la précaution, cette fois, de ne pas approcher trop près de la paroi du fond.

Fritz ne s'était point trompé. Un souffle frais courait à travers le couloir.

Alors, le bosseman, projetant la lumière au ras du sol, observa que le couloir n'était fermé que par un amas de pierres, tombées sans doute par une sorte de puits naturel.

« La porte... s'écria-t-il, voilà la porte!... Et pas besoin de clef pour l'ouvrir!... Ah! mon capitaine, c'est vous qui aviez raison contre nous...

— A la besogne... à la besogne!... » se contenta de répondre Harry Gould.

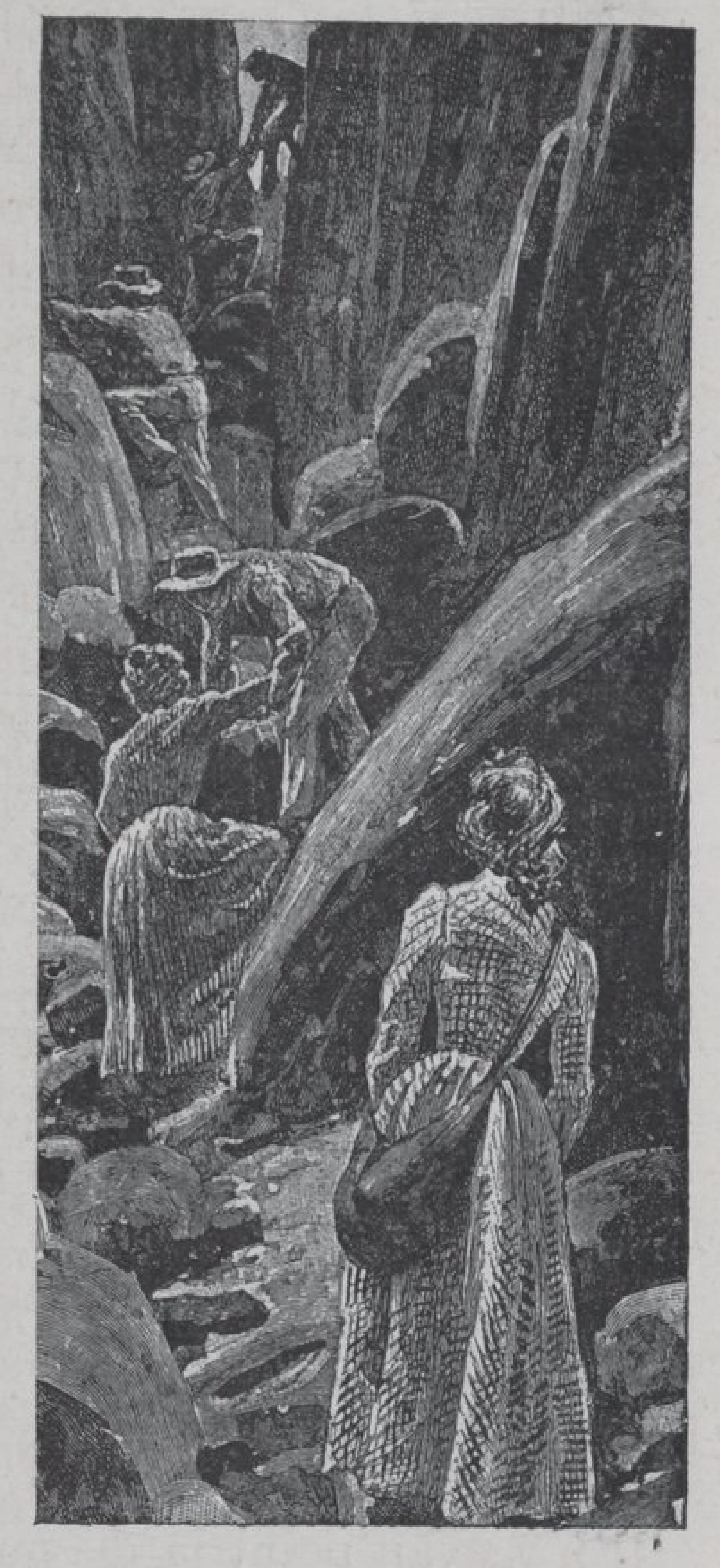
Il fut facile de dégager le passage, obstrué de pierres. On se les passa de main en main en assez grande quantité, car le tas s'élevait de cinq ou six pieds au-dessus du sol. A mesure que s'avançait le travail, le courant d'air s'accentuait davantage. Assurément, il existait une sorte de gorge creusée à l'intérieur du massif.

Un quart d'heure suffit à désobstruer totalement le passage.

Fritz le franchit le premier, et, suivi de ses compagnons, il remonta pendant dix à douze pas une pente très raide, éclairée d'un jour vague.

Il n'y avait point là de puits vertical. A ciel ouvert, entre deux murailles dont les parements se perdaient à une grande hauteur, sinuait une gorge large de cinq à six pieds, au-dessus de laquelle plafonnait une bande de ciel. C'est le

long de cette gorge que s'engouffrait le vent qui se glissait à travers les fissures de la paroi au fond du couloir.



Ainsi donc la falaise était fendue sur toute son épaisseur... Mais où aboutissait cette fente?...

On ne le saurait qu'après l'avoir parcourue jusqu'à son extrémité, en admettant que cela fût possible.

Inutile d'insister sur l'impression que causa cette découverte. Tous étaient là comme des prisonniers devant lesquels venait de s'ouvrir la porte de leur prison!...

Il était à peine huit heures du matin alors et le temps ne manquerait pas. Il ne fut pas même question d'envoyer en avant soit Fritz, soit le bosseman. Chacun voulut remonter le passage sans perdre un instant.

« Au moins, fit observer Jenny, emportons quelques vivres... Qui sait si notre absence ne se prolongera pas?...

— Et d'ailleurs, dit François, savons-nous où nous allons?...

— Dehors... » répliqua le bosseman.

Et ce simple mot, qui exprimait si bien le sentiment général, répondait à tout.

Cependant le capitaine Gould exigea que l'on prît le premier repas préalablement, et, en prévision de retard, on se munirait de provisions pour plusieurs jours.

Ce déjeuner fut rapidement expédié. On mettait les morceaux doubles, on parlait à peine afin de manger plus vite. Après quatre mois passés au fond de cette baie, comment Harry Gould et ses compagnons n'auraient-ils pas eu hâte de savoir si leur situation était améliorée, et peut-être modifiée du tout au tout!...

D'ailleurs, il serait toujours temps de revenir, si le plateau supérieur était aussi aride que le littoral, s'il ne se prêtait pas à une installation de quelque durée, si de son plus haut sommet on n'apercevait aucune terre dans le voisinage. En cas que les abandonnés du *Flag* eussent atterri sur un îlot ou sur une île, ils regagneraient la grotte, et prendraient des dispositions en vue de l'hivernage.

Sans doute, avant de remonter cette gorge, qui aboutissait on ne savait où, il eût été plus

raisonnable de laisser Harry Gould, Fritz, le bosseman, reconnaître si elle avait une issue praticable soit sur le plateau, soit sur les flancs de la falaise. Mais, on le répète, personne n'y eût consenti. Un secret pressentiment les poussait tous à cette tentative. Jenny, Doll, Suzan Wolston, n'étaient pas les moins ardentes. Puisqu'il n'y avait aucun inconvénient à partir ensemble, on ne discuta même pas à ce sujet.

Le déjeuner achevé, les hommes se chargèrent de quelques provisions. La première grotte fut abandonnée, et, suivis de l'albatros qui marchait près de Jenny, tous franchirent l'orifice du couloir.

Arrivés à l'entrée de la gorge, Fritz, François passèrent d'abord. Après eux vinrent Jenny, Doll, Suzan, tenant le petit Bob par la main.

Le capitaine Gould et James suivirent, tandis que John Block fermait la marche.

A sa naissance, la gorge était assez resserrée pour qu'il y eût nécessité d'aller en file. Si elle s'élargissait plus haut ou plus loin, on irait par deux ou trois.

En réalité, il n'y avait là qu'une fente du massif, se dirigeant vers le nord, entre deux parois verticales qui montaient à huit ou neuf cents pieds.

Au delà d'une centaine de pas presque en droite ligne, le sol présenta une pente assez accusée. Dans ces conditions, l'ascension ne serait pas très pénible. Il est vrai, le chemin

serait allongé, car, en admettant qu'il aboutît au plateau, il aurait dû racheter cette différence de cent cinquante toises environ qui existait entre le niveau de la grève et la partie supérieure de la falaise. En outre, ce qui ne tarda pas à accroître sensiblement le trajet, ce furent les sinuosités. On eût dit les brusques et capricieux détours d'un labyrinthe à l'intérieur du massif. Toutefois, d'après la lumière qui se propageait d'en haut, Harry Gould avait lieu de croire que la direction générale de la gorge se continuait du sud au nord. Quant à ses parements latéraux, ils s'écartaient peu à peu, — ce qui rendait la marche plus facile.

Vers dix heures, il y eut nécessité de faire halte afin que chacun pût reprendre haleine. On s'arrêta dans une sorte d'évasement semi-circulaire, au-dessus duquel apparaissait une plus large tranche du ciel.

Harry Gould estimait à deux centaines de pieds seulement l'altitude de cet endroit au-dessus du niveau de la mer.

« A ce compte-là, fit-il observer, il faudra de cinq à six heures pour gagner le plateau...

— Eh bien, répondit Fritz, il sera grand jour encore lorsque nous y arriverons, et, au besoin nous aurons le temps de redescendre avant la nuit.

— Vous avez raison, Fritz, répliqua Harry Gould, mais sommes-nous assurés que cette

gorge ne s'allongera pas par de nombreux détours...

— Et qu'elle donne accès sur la falaise?... ajouta François.

— Que ce soit au sommet ou sur les côtés de la falaise, repartit le bosseman, acceptons les choses comme elles viennent... En haut si c'est en haut, en bas si c'est en bas, peu importe, après tout! »

Oui, sans doute, et, pourtant, quelle déception et de quel découragement elle serait suivie, si le passage n'offrait pas d'issue au dehors...

Après une demi-heure de repos, on se remit en marche. La gorge, de plus en plus sinueuse, qui mesurait alors de dix à douze pieds de large, était tapissée d'un sol sablonneux, semé de petites pierres, sans aucune trace de végétation. Une réflexion venait alors à l'esprit, c'est que le sommet devait être aride, car quelque graine, quelque germe, entraînés par les pluies, eussent végété, et rien... pas même une touffe de lichen ou de mousse!

Vers deux heures de l'après-midi, une seconde halte s'imposa, non seulement pour le repos, mais aussi pour le réconfort. Chacun s'assit au fond d'une sorte de clairière dont les parois s'évasaient et au-dessus de laquelle passait le soleil en déclinant vers l'ouest. A l'estime, la hauteur atteinte devait être alors de sept à huit cents pieds depuis le départ, d'où cet espoir que l'on pourrait atteindre le plateau supérieur.

Lorsque le repas fut terminé, Fritz dit :

« Ma Jenny, je te demande de rester ici avec Mme Wolston et Doll... François voudra bien demeurer avec vous... Le capitaine Gould, John Block et moi, nous essayerons d'arriver au sommet de la falaise... Il n'y a pas à craindre de s'égarer... Nous vous retrouverons à cette place... Ce sera vous épargner des fatigues peut-être inutiles... »

Mais Jenny, qui fut appuyée par Doll et Suzan, pria si instamment son mari, qu'il dut retirer sa proposition, bien que Harry Gould l'eût approuvée.

A trois heures, le cheminement fut repris, et, dès le début, il y eut lieu de reconnaître que les difficultés devenaient de plus en plus grandes. Pente très raide, sol jonché d'éboulis qui rendaient l'ascension très pénible, pierres qui glissaient en rebondissant : Harry Gould et Fritz prenaient d'extrêmes précautions, maintenant que la gorge, largement ouverte, formait un ravin dont les talus se haussaient encore à deux ou trois cents pieds. Il fallait s'aider les uns les autres, se tirer par les bras. D'ailleurs, tout donnait à croire que le plateau serait atteint. Voici même que l'albatros, déployant ses ailes, s'éleva d'un bond comme pour inviter à le suivre... Et que ne pouvait-on l'accompagner dans son vol !...

Enfin, après des efforts inouïs, un peu avant cinq heures, tous étaient sur la falaise.

Rien en vue ni vers le sud, ni vers l'est, ni vers l'ouest... Rien que la vaste mer!...

En s'étendant au nord, le plateau développait une étendue qu'il était impossible d'estimer, car on n'en voyait pas l'arête terminale. De ce côté présentait-il quelque paroi à pic, dressée face au large?... Faudrait-il aller jusqu'à son extrémité pour retrouver l'horizon de mer?...

En somme, c'était une déception pour ceux qui espéraient mettre le pied sur une région fertile, verdoyante, boisée! Même aridité, même désolation qu'à la baie des Tortues, qui était moins triste, sinon moins stérile, puisque des mousses la tapissaient çà et là, et les plantes marines ne manquaient pas à sa marge sablonneuse! Puis, lorsque l'on se retournait vers le levant ou le couchant, en vain cherchait-on les linéaments d'un continent ou d'une île. Tout indiquait un îlot isolé au milieu de ces parages.

Il est vrai, puisque la mer n'apparaissait pas en direction du nord, c'est que le plateau se développait sur une distance de plusieurs lieues... Et cette distance, il serait nécessaire de la franchir pour se retrouver en vue du large en cette direction.

Pas une parole ne fut prononcée ni par le capitaine Gould ni par ses compagnons devant cet anéantissement de leur dernière espérance. Ces affreuses solitudes n'offrant aucune ressource, il n'y avait plus qu'à reprendre la route du ravin, regagner la grève, réintégrer la

grotte, s'y installer durant les longs mois d'un hivernage, et n'attendre le salut que du dehors!...

Il était cinq heures alors, et avant que le soir n'obscurcît l'espace, il n'y avait pas de temps à perdre. Sans doute, on mettrait moins de temps à redescendre qu'on n'en avait mis à monter; mais, au milieu de l'ombre, le cheminement ne serait pas facile.

Cependant, puisqu'il restait à reconnaître la partie septentrionale du plateau, convenait-il de le faire pendant qu'il faisait jour encore?... Devait-on même y camper la nuit entre les quartiers de roche dispersés à sa surface?... Cela n'eût pas été prudent... Si le temps venait à changer, où trouver un abri?... La sagesse exigeait que l'on revînt sans retard.

C'est alors que Fritz fit cette proposition :

« Chère Jenny, dit-il, que François te ramène à la grotte avec Doll, M^me^ Wolston et le petit... Vous ne pouvez passer la nuit sur la falaise... Le capitaine Gould, John Block et moi, nous y resterons, et demain, dès qu'il fera jour, nous en achèverons la reconnaissance... »

Jenny ne répondit pas, tandis que Suzan et Doll semblaient la consulter du regard.

« Ce que Fritz propose est prudent, ajouta François, et d'ailleurs que pouvons-nous espérer en nous attardant ici?... »

Jenny continuait à garder le silence, observant cette immense mer qui se déployait sur les trois quarts de l'horizon, cherchant peut-être un na-

ire en vue, se disant qu'un feu allait peut-être briller au large...

Déjà le soleil déclinait rapidement entre les nuages que le vent chassait du nord, et il y aurait au moins deux heures de marche au milieu d'une profonde obscurité pour atteindre la baie des Tortues...

Fritz reprit :

« Jenny, je t'en prie... va!... La journée de demain nous suffira sans doute... Nous serons de retour pour le soir... et s'il y a lieu de revenir... nous reviendrons... »

Jenny porta une dernière fois ses regards autour d'elle. Tous étaient levés, prêts à partir. Quant au fidèle albatros, il voltigeait de roche en roche, alors que les autres oiseaux, mouettes, goélands, macreuses, regagnaient, en poussant leurs derniers cris, les trous de la falaise.

La jeune femme comprenait bien qu'il fallait suivre le conseil de son mari, et, non sans regret :

« Partons... dit-elle.

— Partons », dit François.

Soudain, le bosseman se releva d'un bond, et, faisant de sa main un cornet, il tendit l'oreille dans la direction du nord.

Une détonation, très assourdie par la distance, venait de se faire entendre.

« Un coup de canon! » s'écria John Block.

# XXVI

Personne ne veut quitter la place. — La nuit sur le plateau. — En marche vers le nord. — Le mât de pavillon. — Les couleurs britanniques. — Le rideau de brumes. — Un cri de Fritz.

Tous, immobiles, le cœur étreint par l'émotion, les regards dirigés vers l'horizon du nord, écoutaient, respirant à peine. Qu'ils eussent été dupes d'une illusion... non... ce n'était pas admissible... Quelques décharges éloignées retentirent encore, apportées par les faibles souffles de la brise.

« C'est un bâtiment qui passe en vue de cette côte!... dit enfin Harry Gould.

— Oui... ces détonations ne peuvent venir que d'un navire, répondit John Block, et, lorsque la nuit sera faite, qui sait si nous n'apercevrons pas ses feux...

— Cependant ces coups de canon... fit obser-

ver Jenny, pourquoi ne viendraient-ils pas de terre?...

— De terre, ma chère Jenny?... répondit Fritz. Il y aurait donc une terre voisine de cet îlot...

— Je crois plutôt qu'un bâtiment se trouve au large dans le nord... répéta le capitaine Gould.

— A quel propos aurait-il tiré le canon?... demanda James.

— En effet... pourquoi?... » répéta Jenny.

En acceptant cette dernière hypothèse, il fallait conclure que le navire ne devait pas être très éloigné du littoral. Peut-être, en pleines ténèbres, distinguerait-on la lueur des décharges d'artillerie, si elles reprenaient?... Peut-être aussi ne tarderait-on pas à distinguer ses feux de position?... Il est vrai, puisque les coups entendus arrivaient du nord, il se pouvait que ce bâtiment ne pût être aperçu, puisqu'on ne voyait pas la mer de ce côté.

Et maintenant, il n'était plus question ni de s'engager à travers le ravin, ni de regagner la baie des Tortues... Quelque temps qu'il fît, tous resteraient à cette place jusqu'au jour... Par malheur, en cas qu'un navire descendît par l'ouest ou par l'est, il ne serait pas possible, faute de bois, d'allumer un foyer sur le sommet de la falaise afin de se mettre en communication avec lui...

Ce qui est certain, c'est que ces détonations

lointaines avaient remué jusqu'au plus profond de leur être ceux qui venaient de les entendre. Il semblait qu'elles les eussent rattachés à leurs semblables, que cet îlot parût maintenant moins isolé sur ces parages...

Et alors un irrésistible besoin les prit de discuter les nouvelles chances qu'offrait cette éventualité dans laquelle ils voyaient leur salut... Ce qu'ils auraient voulu, sans attendre au lendemain, c'eût été de gagner l'extrémité du plateau, d'observer en direction du nord cette partie de mer d'où étaient partis les coups de canon... Mais le soir s'avançait, la nuit ne tarderait pas à tomber, — une nuit sans lune, sans étoiles, épaissie par les nuages bas que la brise chassait vers le sud... Puis, au milieu de l'ombre, comment se risquer entre les roches?... Ce qui serait déjà bien difficile le jour était impossible au milieu des ténèbres.

On décida de s'installer à cette place, et c'est ce dont chacun dut s'occuper. Après maintes recherches, le bosseman finit par découvrir une sorte de réduit, un entre-deux de blocs, où Jenny, Suzan, Doll et le petit garçon pourraient se blottir, à défaut de sable ou de varechs pour s'étendre. N'importe! il y aurait là un abri contre le vent s'il fraîchissait, un abri contre la pluie même si les nuages crevaient sur ces hauteurs.

Et, tout d'abord, les provisions furent tirées des sacs, et l'on mangea du mieux qu'on put. Il

y avait des vivres pour quelques jours, et peut-être ne serait-il pas nécessaire de retourner à la grotte pour les renouveler... Et puis toute appréhension ne devait-elle pas être bannie au sujet d'un hivernage sur la baie des Tortues?...

La nuit était close, — une interminable nuit dont personne n'oublierait jamais les longues heures, si ce n'est le petit Bob qui s'endormit entre les bras de sa mère. Il régnait une profonde obscurité, et, du côté de la mer, les fanaux d'un navire eussent été visibles à plusieurs lieues au large.

Le capitaine Gould et les siens, pour la plupart, persistèrent à demeurer sur pied jusqu'au lever de l'aube. Leurs regards fouillaient incessamment l'est, l'ouest, le sud, dans l'espoir qu'un bâtiment vînt à passer au large de l'îlot, non sans la crainte qu'il le laissât en arrière pour n'y plus revenir. S'ils eussent été en ce moment à la baie des Tortues, ils auraient allumé un feu d'herbes sur la pointe du promontoire... Ici c'était impossible.

Aucune lueur ne brilla avant le retour de l'aube, aucune détonation ne vint troubler le silence de cette nuit, aucun navire ne se montra en vue de l'îlot.

Aussi le capitaine Gould, Fritz, François, le bosseman, se demandaient s'ils ne s'étaient pas trompés, s'ils n'avaient pas pris pour des décharges d'artillerie ce qui pouvait n'être qu'un bruit lointain d'orage...

« Non... non... assurait Fritz, nous n'avons point fait erreur!... C'est bien le canon qui a retenti dans la direction du nord, à une distance assez éloignée...

— J'en ai la conviction, répondait le bosseman.

— Mais à quel propos ces coups de canon?... répétait James Wolston.

— Pour le salut ou pour la défense... répliquait Fritz. Je ne connais pas d'autre circonstance où l'on ait à faire usage de l'artillerie...

— Y aurait-il donc eu, observa François, descente de sauvages sur cet îlot?...

— En tout cas, répondit le bosseman, ce ne sont pas des sauvages qui ont tiré ces coups de canon.

— L'îlot serait donc habité par des Américains ou des Européens?... dit James.

— D'abord... n'est-ce qu'un îlot?... répondit le capitaine Gould. Savons-nous ce qu'il y a au delà de cette falaise?... Ne sommes-nous point sur une île... une grande île?...

— Une grande île dans ces parages du Pacifique?... demanda Fritz. Laquelle?... Je ne vois pas...

— M'est avis, fit observer John Block, non sans quelque bon sens, qu'il est inutile de discuter là-dessus... La vérité est que nous ignorons si c'est un îlot ou une île du Pacifique ou de l'océan Indien!... Un peu de patience jus-

qu'au jour qui ne tardera pas à se lever, et nous irons voir ce qu'il y a du côté du nord...

— Peut-être tout... peut-être rien... dit James.

— Eh bien, repartit le bosseman, ce sera déjà quelque chose que de le savoir ! »

Vers cinq heures du matin, les premières lueurs de l'aube commencèrent à poindre. Le levant blanchit au ras de l'horizon. Le temps était très calme, le vent ayant tombé dans la seconde partie de la nuit. Aux nuages que poussait la brise s'était substitué un rideau de brumes que le soleil finit par percer. L'espace se dégagea peu à peu. La raie de feu, nettement tracée à l'est, s'étendit, s'arrondit sur la ligne du ciel et de l'eau. Le disque apparut, projetant de longues traînées lumineuses à la surface de la mer.

Les regards se portèrent avidement sur toute la partie visible de l'Océan.

Aucun navire, immobilisé par le calme du matin, ne se montrait au large.

A cet instant, le capitaine Gould fut rejoint par Jenny, Doll et Suzan Wolston qui tenait la main de son enfant.

L'albatros, allant et venant, sautait d'une roche à l'autre, s'éloignait parfois dans la direction du nord, comme s'il indiquait la route...

« Il nous montre le chemin... semble-t-il... dit Jenny.

— Il faut le suivre... s'écria Doll.

— Pas avant notre premier repas, répondit Harry Gould. Peut-être aurons-nous quelques heures de marche, et il convient de se donner des forces. »

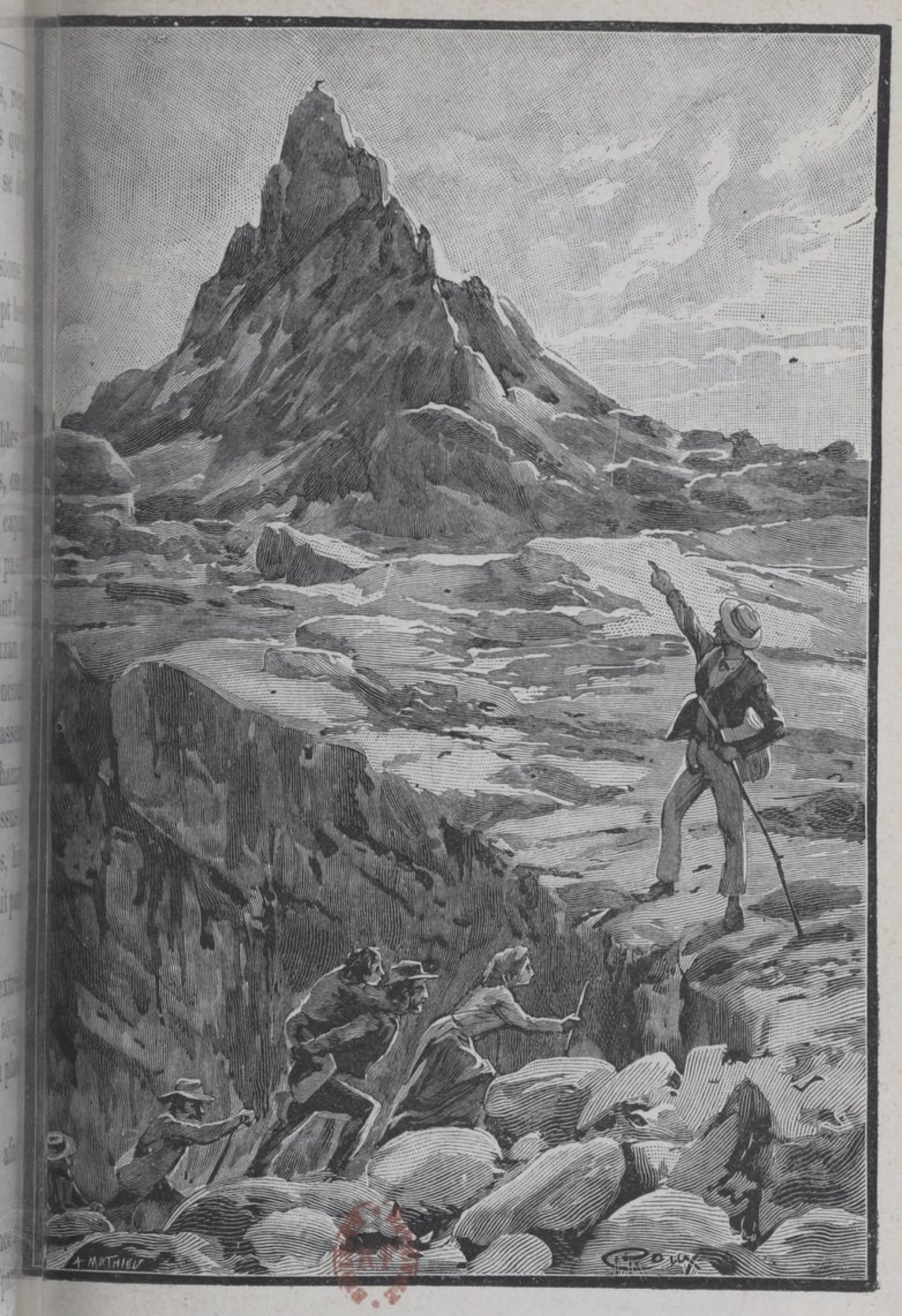
On partagea rapidement les provisions, tant l'impatience était grande, et, vers sept heures, tous s'étaient mis en route en remontant au nord.

Le cheminement fut des plus pénibles entre les roches. On franchissait les petites, on contournait les grosses. En avant, le capitaine Gould et le bosseman indiquaient les passages praticables. Venaient ensuite Fritz aidant Jenny, François aidant Doll, James aidant Suzan et le petit Bob. Nulle part le pied ne rencontrait herbe ou sable. Il n'y avait là qu'un entassement chaotique, ce qu'eût été un vaste champ de blocs erratiques ou de moraines. Au-dessus passaient des oiseaux, frégates, mouettes, hirondelles de mer, auxquels l'albatros mêlait parfois son vol.

On marcha ainsi une heure au prix d'extrêmes fatigues, ayant à peine gagné une lieue toujours en montant. Ni l'aspect ni la nature du plateau ne se modifiaient.

Il fut indispensable de faire halte afin de prendre un peu de repos.

Fritz proposa alors de prendre l'avance avec le capitaine Gould et John Block. Cela épargnerait aux autres de nouvelles fatigues si elles devaient être inutiles.




UNE SORTE DE CÔNE MONTRA SA CIME. (Page 175.)

Cette proposition fut unanimement rejetée... On ne se séparerait pas... Tous voulaient être là au moment où la mer apparaîtrait au nord, si elle devait apparaître.

La marche recommença dès neuf heures. La brume tempérait les ardeurs du soleil. A cette époque de l'année, elles eussent été insoutenables à la surface de ce champ pierreux, que les rayons frapperaient presque perpendiculairement au moment de la méridienne.

Tout en se développant vers le nord, le plateau s'élargissait vers l'est et vers l'ouest, et la mer, qui jusqu'alors était restée visible en ces deux directions, finirait par ne plus l'être. Pas un arbre, pas trace de végétation, même stérilité, même solitude. Quelques tumescences se dessinaient çà et là en avant.

A onze heures, une sorte de cône montra sa cime dénudée qui dominait cette partie du plateau de trois cents pieds environ.

« C'est ce sommet qu'il faut atteindre... dit Jenny.

— Oui... répondit Fritz, et, de là, notre regard s'étendra sur un large horizon... Mais peut-être l'ascension sera-t-elle rude!... »

Oui, sans doute, mais tel était l'irrésistible désir d'être fixé sur la situation, que personne n'eût voulu demeurer en arrière, quelle que dût être la fatigue. Qui sait, cependant, si ces pauvres gens n'allaient pas à une dernière déception, où se dissiperait leur dernier espoir?...

On reprit route en gagnant vers le cône, distant alors de trois quarts de lieue. Que de difficultés à chaque pas et combien la marche était lente à travers ces centaines de blocs qu'il fallait tourner ou franchir. Ce fut une escalade de chamois plutôt qu'un cheminement de piétons. Le bosseman voulut absolument se charger de Bob, que lui confia sa mère. Fritz et Jenny, François et Doll, James et Suzan, se tenaient l'un près de l'autre afin de s'entr'aider dans les passages dangereux.

Bref, il était plus de deux heures de l'après-midi, lorsque la base du cône fut atteinte. Il y eut nécessité de se reposer, car on n'avait pas mis moins de trois heures à franchir quinze cents toises depuis la précédente halte.

L'arrêt fut de courte durée, et, après vingt minutes, l'ascension commença.

Assurément, le capitaine Gould avait eu la pensée de contourner le cône, afin d'éviter une montée très fatigante. Mais on reconnut que la base en était impraticable. En somme, il ne s'agissait que de trois cents pieds à gravir.

Au début, entre les roches, le pied put prendre appui sur un sol où végétaient de maigres plantes, des touffes de pariétaires, auxquelles la main pouvait s'accrocher.

Une demi-heure suffit à gagner la moitié du cône. Mais alors Fritz, qui tenait la tête, laissa échapper un cri de surprise.

Tous s'arrêtèrent, les yeux tournés vers lui

« Qu'y a-t-il donc là?... » dit-il, en désignant de la main l'extrême pointe.

A cette place, en effet, se dressait un bâton, long de cinq à six pieds, entre les dernières roches.

« Serait-ce une branche d'arbre dépouillée de ses feuilles?... dit François.

— Non... ce n'est pas une branche... déclara le capitaine Gould.

— C'est un bâton... un bâton de voyage... affirma Fritz... un bâton qui a été planté à cette place...

— Et auquel on a fixé un pavillon... ajouta le bosseman, et le pavillon y est encore! »

Un pavillon à la cime de ce cône!...

Oui... et la brise commençait à développer ce pavillon, dont, de cette distance, on ne pouvait reconnaître les couleurs.

« Il y a donc des habitants sur cet ilot?... s'écria François.

— Pas de doute... il est habité... affirma Jenny.

— Ou, s'il ne l'est pas, déclara Fritz, il est certain, du moins, qu'on en a pris possession...

— Mais quel est donc cet îlot?... demanda James Wolston.

— Ou plutôt quel est donc ce pavillon?... ajouta Harry Gould.

— Pavillon anglais!... cria le bosseman. Voyez... l'étamine rouge avec le yacht au coin!... »

Le vent venait de le déployer : c'était bien le pavillon de la Grande-Bretagne.

Et alors, tous de s'élancer de roche en roche! Cent cinquante pieds les séparaient encore de la pointe, mais ils ne sentaient plus la fatigue, ils ne cherchaient même pas à reprendre haleine, ils montaient sans s'arrêter, entraînés par une force surhumaine...

Enfin, avant trois heures, le capitaine Gould et ses compagnons étaient réunis à la pointe du cône...

Quel désappointement ils éprouvèrent, lorsque leurs regards se portèrent dans la direction du nord!

Une épaisse brume s'étendait à perte de vue. Impossible de reconnaître si le plateau se terminait de ce côté par une falaise verticale comme à la baie des Tortues, ou s'il se prolongeait au delà. On n'apercevait rien à travers ce brouillard opaque. Au-dessus de la zone de vapeurs, le ciel s'éclairait encore des rayons du soleil qui déclinait vers l'ouest.

Eh bien, on ne quitterait pas cette place, fallût-il y rester jusqu'au lendemain, on y camperait, on attendrait que la brise eût chassé ce brouillard!... Non! personne ne reviendrait en arrière, sans avoir observé l'îlot dans sa partie septentrionale!...

Le pavillon britannique n'était-il pas là, qui flottait au souffle de la brise?... Ne disait-il pas que cette terre avait rang dans la nomenclature

géographique, qu'elle devait maintenant figurer en latitude et en longitude sur les cartes anglaises?...

Et ces coups de canon entendus la veille, qui sait s'ils ne provenaient pas de navires qui saluaient ce pavillon au passage?... Qui sait s'il n'existait pas un port de relâche sur cette portion du littoral, si quelques bâtiments n'y étaient pas au mouillage?...

Enfin, même en cas que cette terre ne fût qu'un îlot, y aurait-il lieu de s'étonner que la Grande-Bretagne en eût pris possession, puisque son gisement le plaçait sur les limites de l'océan Indien et de l'océan Pacifique?... Et même, si c'était une terre, pourquoi n'appartiendrait-elle pas au continent australien dans cette partie peu connue qui se rattachait au domaine britannique?...

Toutes ces hypothèses se présentaient à l'esprit, on les exposait, on les discutait, et avec quelle impatience chacun attendait le moment où la vérité se ferait jour!

A cet instant, un cri d'oiseau retentit, suivi d'un rapide battement d'ailes.

C'était l'albatros de Jenny, qui venait de s'envoler et filait au-dessus des brumes en se dirigeant vers le nord.

Où allait-il ainsi cet oiseau?... Était-ce vers quelque rivage éloigné?...

Son départ produisit un sentiment de tristesse et même d'angoisse...

Il semblait que ce fût comme un abandon...

Cependant l'heure s'avançait, et les souffles intermittents de la brise ne parvenaient pas à dissiper ce brouillard dont les grosses volutes roulaient au pied du cône. La nuit arriverait-elle avant que l'horizon du nord se fût révélé aux regards?...

Non, tout espoir n'était pas perdu. Comme les vapeurs commençaient à s'abaisser, Fritz put constater que le cône dominait, non point une falaise, mais de longues pentes qui, probablement, se développaient jusqu'au niveau de la mer...

Puis le vent prit de la force, les plis du pavillon se raidirent, et au ras des brumes chacun put observer le talus sur une centaine de pieds.

Ce n'était plus un amoncellement de roches, c'était un revers de montagnes, où réapparaissait une végétation que les yeux n'avaient pas aperçue depuis de longs mois...

Aussi, avec quelle avidité tous regardaient ces larges pans de verdure, ces arbustes, des aloès, des lentisques, des myrtes, qui poussaient çà et là! Certes, on n'attendrait pas que le brouillard se fût tout à fait dissipé, et il fallait avoir atteint la base de cette montagne avant que la nuit ne l'eût enveloppée d'ombres!...

Mais voici qu'à huit ou neuf cents pieds au-dessous, entre les déchirures des vapeurs, émergèrent les hautes frondaisons d'une forêt

ui s'étendait sur plusieurs lieues; puis, toute ne plaine fertile, semée de bouquets et de nassifs d'arbres avec de larges champs, de astes prairies, traversés de cours d'eau dont e principal se dirigeait à l'est vers une baie du ittoral...

En même temps, au levant et au couchant, a mer se continuait jusqu'à l'extrême périmètre e l'horizon. Elle ne manquait plus que vers le ord pour faire de cette terre, non un îlot, mais ne île... une grande île!...

Enfin, à plus lointaine distance, se dessinaient es vagues linéaments d'un rempart rocheux qui ourait de l'ouest à l'est. Était-ce la bordure 'une côte?...

« Partons... partons!... s'écria Fritz.

— Oui... partons... répéta François. Nous erons en bas avant la nuit...

— Et nous la passerons à l'abri des arbres... » jouta le capitaine Gould.

Jenny allait se joindre à Fritz et demander ue l'on ne s'attardât pas plus longtemps, orsque les dernières vapeurs se dissipèrent. 'Océan apparut alors dans toute son immenité à une distance qui pouvait être de sept à uit lieues.

Une île... c'était bien une île!

On vit alors que la côte septentrionale 'échancrait de trois baies d'étendue inégale, la lus considérable au nord-ouest, la moyenne au ord, la plus petite ouverte au nord-est, plus

profondément entaillée que les deux autres. L
bras de mer qui y donnait accès se termina
par deux caps, dont l'un s'appuyait à un pro
montoire assez élevé.

Au large, aucune autre terre... Pas une voil
ne se gonflait à l'horizon.

En redescendant vers le sud, le regard éta
arrêté à deux lieues environ par l'extrême crêt
de cette falaise qui fermait la baie des Tortues

Quel contraste entre l'aride région que l
capitaine Gould et ses compagnons venaient d
parcourir et celle qui s'étendait sous leurs yeux
Ce qu'ils voyaient, c'était une campagne fertil
et variée, ici en forêts, là en plaines, présentan
partout cette végétation exubérante des zone
tropicales... D'ailleurs, nulle part, ni hameau
ni village, ni habitation...

Et alors, un cri... un cri de révélation sou
daine qu'il n'aurait pu retenir, s'échappa de la
poitrine de Fritz, tandis que ses bras se ten
daient vers le nord :

« La Nouvelle-Suisse !...

— Oui... la Nouvelle-Suisse !... s'écria Fran-
çois à son tour.

— La Nouvelle-Suisse ! » répétèrent d'une
voix brisée par l'émotion Jenny et Doll.

Ainsi, devant eux, au delà de cette forêt, au
delà de ces prairies, c'était la barrière rocheuse
qu'ils apercevaient, le rempart où s'ouvrait le
défilé de Cluse sur la vallée de Grünthal !... Au
delà, c'était la Terre-Promise, ses bois, ses mé-

airies, le ruisseau des Chacals!... C'était Falkenhorst au milieu de son massif de mangliers, puis Felsenheim et les arbres de son enclos!... Cette baie, à gauche, c'était la baie des Perles, et, plus loin, comme un point noirâtre, la Roche-Fumante, couronnée de vapeurs volcaniques, puis la baie des Nautiles, d'où se projetait le cap de l'Espoir-Trompé, puis la baie du Salut, défendue par l'îlot du Requin!... Et pourquoi ne serait-ce pas sa batterie dont on avait entendu les détonations la veille, car il n'y avait aucun navire ni dans la baie ni au large?...

Et, pénétrés d'une indicible joie, le cœur palpitant, les yeux mouillés des larmes de la reconnaissance, tous s'unirent à François dans la prière qui s'éleva vers le Ciel!

# XXVII

Une grotte au pied de la chaîne. — Retour sur le passé — A travers la forêt. — Capture d'une antilope. — L rivière Montrose. — La vallée de Grünthal. — Le défil de Cluse. — Une nuit à l'ermitage d'Eberfurt.

La grotte dans laquelle M. Wolston, Ernes et Jack avaient passé la nuit, quatre mois aupa ravant, lors de leur excursion aux montagnes la veille du jour où le pavillon anglais fu arboré au sommet du pic Jean-Zermatt, s'em plissait ce soir-là de la plus vive et de la plu légitime animation. La joie y débordait. S personne, la nuit venue, n'y dormait d'un tran quille sommeil, cette insomnie ne serait pas du aux mauvais rêves, mais à l'agitation des esprits au tumulte des pensées provoquées par les der niers événements.

Après leur élan d'actions de grâces, le capi taine Gould, Fritz, François, James, le bosse man, Jenny, Doll et Suzan Wolston n'avaien

pas voulu s'attarder une minute à la cime du cône. Deux heures allaient s'écouler avant que la nuit eût remplacé le jour, et ce temps devait suffire à gagner le pied de la chaîne.

« Il serait bien étonnant, observa Fritz, que nous n'y trouvions pas quelque cavité assez grande pour nous abriter tous...

— Et, d'ailleurs, répliqua François, nous coucherons sous les arbres... sous les arbres de la Nouvelle-Suisse... de la Nouvelle-Suisse !... »

Et François ne pouvait se retenir de répéter ce cher nom, béni de tous.

« Mais redites-le donc avec moi, ma chère Doll, reprit-il, redites-le donc que je l'entende encore...

— Oui... la Nouvelle-Suisse !... dit la fillette, dont les yeux brillaient de joie.

— La Nouvelle-Suisse ! » répéta à son tour Jenny, sa main dans la main de Fritz.

Et il n'y eut pas jusqu'à Bob qui ne fît écho. Il en avait plein sa petite bouche, ce qui lui valut nombre de baisers.

« Mes amis, dit alors le capitaine Harry Gould, si l'on décide de redescendre au pied de la montagne, nous n'avons pas de temps à perdre...

— Et manger ?... répliqua John Block, et pourvoir à notre nourriture en route ?...

— Dans quarante-huit heures nous serons à Felsenheim, affirma François.

— D'ailleurs, reprit Fritz, est-ce que le gibier

n'abonde pas sur les plaines de la Nouvelle-Suisse?...

— Et comment chasser sans fusil?... demanda Harry Gould. Si adroits que soient Fritz et François, je n'imagine pas qu'en faisant seulement le geste de tirer...

— Bah! répondit Fritz, nous avons des jambes!... Vous verrez cela, capitaine!... Demain, avant midi, nous aurons de la bonne et vraie viande, au lieu de cette chair de tortue...

— Fritz, ne disons pas de mal des tortues... ne fût-ce que par reconnaissance... déclara Jenny.

— Tu as raison, chère femme, mais partons!... Bob ne veut pas rester plus longtemps ici... n'est-ce pas, Bob?...

— Non... non... répondit l'enfant, si papa et maman viennent avec moi...

— Oui... ils viendront, lui assura Jenny, et ils ne seront pas les derniers à se mettre en route...

— Partons... partons!... »

Tel fut le cri général.

« Et dire, fit observer d'un ton malicieux le bosseman, dire que nous avons là-bas... dans le sud... une belle plage où abondent tortues et mollusques... une belle grotte où il y a des provisions pour plusieurs semaines... et, dans cette grotte, une belle literie de varechs... et que nous allons abandonner tout cela pour...

— Nous reviendrons plus tard chercher nos ésors, promit Fritz.

— Cependant... insista John Block.

— Veux-tu bien te taire, maudit John!... rdonna Harry Gould en riant.

— Je me tais, mon capitaine, et je ne demande u'à ajouter encore deux mots...

— Lesquels?...

— En route!... »

Suivant son habitude, Fritz prit la tête. Les utres se groupèrent comme ils l'avaient fait éjà. Après avoir descendu sans difficultés es flancs du cône, ils atteignirent le pied de la haîne. Un heureux instinct, un véritable sens le l'orientation, leur avait fait prendre le chemin que M. Wolston, Ernest et Jack avaient suivi, t il était à peine huit heures, lorsqu'ils furent ur la limite de la vaste sapinière.

Enfin, par un hasard non moins heureux, — t pourquoi s'en étonner puisqu'on était entré lans la période des bonnes chances? — le boseman découvrit la grotte dans laquelle M. Wolton et les deux frères avaient trouvé abri. Qu'elle fût étroite, peu importait, du moment qu'elle suffirait à Jenny, à Doll, à Suzan et à Bob, tandis que les hommes dormiraient à la elle étoile. On reconnut, d'ailleurs, aux cendres lanches d'un foyer, qu'elle avait été occupée récédemment.

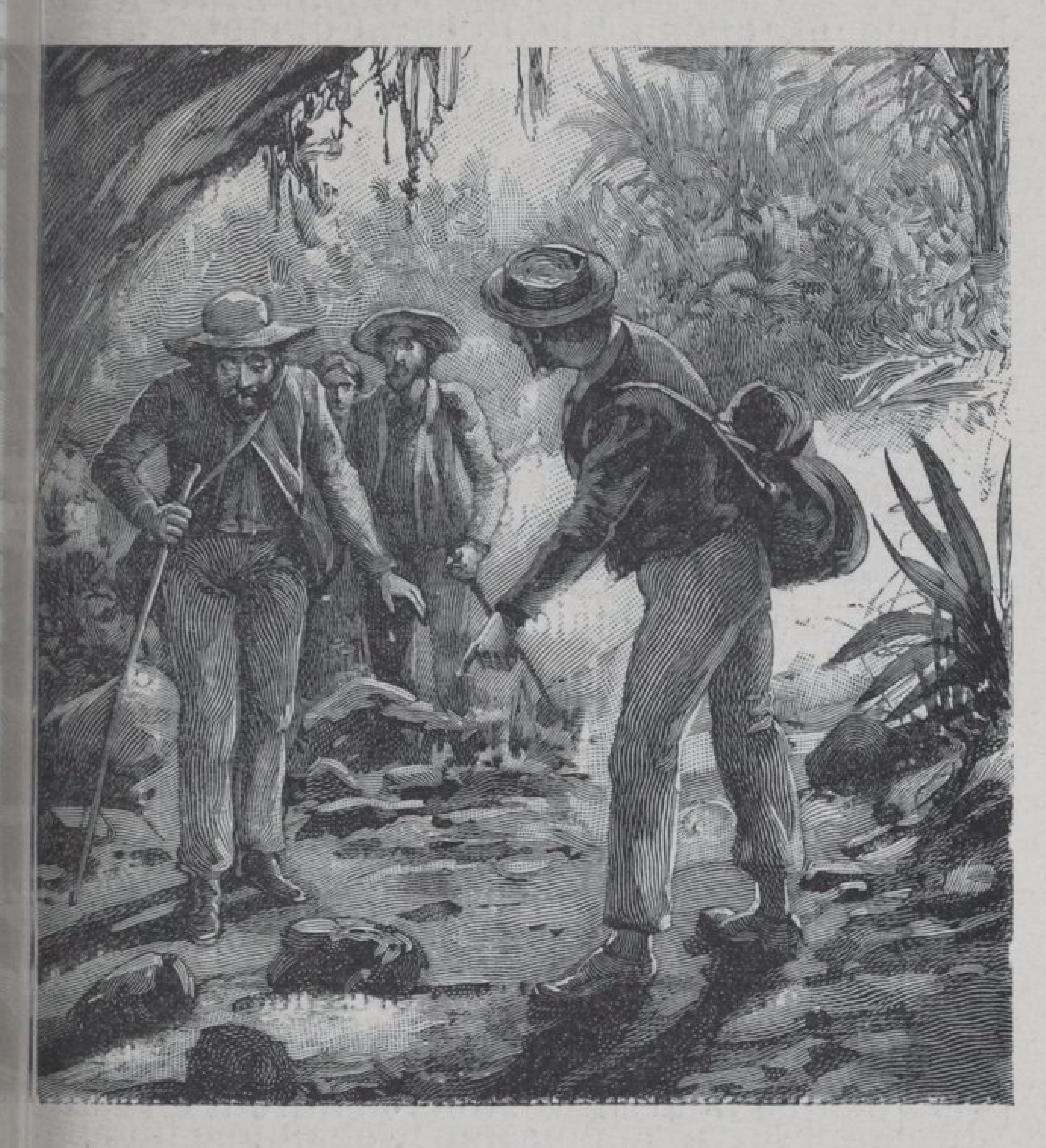
Ainsi, M. Zermatt, M. Wolston, Ernest, Jack, eut-être même les deux familles, étaient venus

à travers cette forêt, puis avaient gravi le côn sur lequel se dressait le pavillon britannique!. Et, en cas de retard des uns et d'avance de autres, ils auraient pu se rencontrer en cet en droit.

Après le repas, lorsque Bob fut endormi dan un coin de la grotte, la conversation, malgré le fatigues de cette journée, se reporta sur le incidents du *Flag*.

Ainsi, pendant les huit jours que le capitain Gould, le bosseman, Fritz, François, Jame avaient été emprisonnés dans la cale, le navir s'était dirigé vers le nord. Cela ne pouvai s'expliquer que par la persistance de vents con traires, car l'intérêt de Robert Borupt et d l'équipage était assurément de rallier les loin taines mers du Pacifique. S'ils ne l'avaient pa fait, c'est que le temps ne leur avait pas permi de le faire. Tout indiquait que le *Flag* avait ét drossé vers les parages nord de l'océan Indien En tenant compte du temps écoulé et de la direction suivie depuis que la chaloupe fut aban donnée, il ressortait incontestablement que, ce jour-là, Harry Gould et ses compagnons ne devaient pas se trouver à plus d'une centaine de lieues de l'île dont ils se croyaient si éloi gnés, puisque, après une semaine de naviga- tion, la chaloupe accostait la Nouvelle-Suisse.

Il est vrai, c'était sur cette partie sud du lit- toral que Fritz et François ne connaissaient pas, derrière cette chaîne de montagnes qu'ils avaient



aperçue pour la première fois en débouchant sur la vallée de Grünthal. Et qui eût pu imaginer qu'une telle différence au point de vue de la nature du sol et de ses productions existât entre la riche contrée située au nord de cette chaîne et ce plateau aride qui s'étendait depuis le cône jusqu'à la mer?...

De cette façon s'expliquait également l'arrivée de l'albatros sur le revers de la falaise. Après le départ de Jenny Montrose, cet oiseau était pro-

bablement revenu à la Roche-Fumante, d'où il s'envolait parfois jusqu'aux rivages de la Nouvelle-Suisse, sans avoir jamais atteint Falkenhorst ou Felsenheim. Mais, au total, quelle part ce fidèle oiseau avait eue dans le salut commun!... N'était-ce pas à lui qu'on devait la découverte de cette seconde grotte où l'avait accompagné le petit Bob, et, par suite, celle du passage qui aboutissait au plateau de la falaise?...

Oui! tel était cet enchaînement de circonstances, cette succession de faits, où des cœurs reconnaissants sentaient l'intervention providentielle. Et, cependant, malgré tant d'épreuves, tant de misères, même devant les menaces d'un hivernage, avaient-ils jamais perdu leur confiance en Dieu?...

On comprendra que cette conversation se fût prolongée fort avant dans la nuit. Mais enfin, la fatigue l'emportant, les dernières heures s'écoulèrent dans le sommeil. Puis, dès l'aube, ayant pris quelque nourriture, tous se mirent en route avec non moins de gaîté que d'impatience.

D'ailleurs, après les restes du foyer de la grotte, la petite troupe allait rencontrer d'autres traces à travers la forêt et la campagne. En ce qui concerne les foulées d'herbes, les brisures de branches, elles étaient dues au passage des animaux, ruminants ou fauves. Or, en retrouvant certains vestiges de campement, il était impossible de se tromper.

« Et puis, fit observer Fritz, quels autres que

mon père, mes frères, M. Wolston, auraient pu planter le pavillon au sommet de ce cône?...

— A moins qu'il ne soit allé s'y planter de lui-même!... répondit en riant le bosseman.

— Ce qui ne serait pas étonnant de la part d'un pavillon anglais!... répliqua François sur le même ton, car ils sont nombreux, les endroits où il semble avoir poussé tout seul! »

Le capitaine Gould ne put que sourire à cette boutade. Toutefois, si doué de qualités végétatives que soit le pavillon de la Grande-Bretagne, nul doute que celui du cône n'eût été arboré de main d'homme. Donc, M. Zermatt et les siens avaient fait une excursion jusqu'à la chaîne en gagnant par le plus court, et le plus simple serait de suivre leurs traces.

Guidés par Fritz, ses compagnons descendirent les premières pentes que la forêt recouvrait en partie.

Qu'il y eût des obstacles à surmonter, des dangers à courir sur le parcours entre cette chaîne et la Terre-Promise, cela ne semblait guère probable.

Quant à la distance entre ces deux points, on pouvait l'estimer à une huitaine de lieues. A faire quatre lieues par jour, coupées d'une halte de midi à deux heures, en se reposant la nuit, il serait possible d'atteindre le lendemain soir le défilé de Cluse.

De ce défilé à Felsenhein ou à Falkenhorst, ce serait l'affaire de quelques heures.

« Ah! disait François, si nous avions seulement nos deux braves buffles Sturm et Brummer, ou Rash, l'onagre de Fritz, ou Brausewind l'autruche de Jack, il ne nous faudrait pas une journée pour arriver en vue de Felsenheim!

— Je suis sûre, répondit Jenny en plaisantant, que François aura oublié de mettre à la poste la lettre par laquelle nous demandions de nous les envoyer...

— Comment, François, ajouta Fritz, toi... un homme si sérieux... si attentif...

— Eh non! répliqua François, c'est Jenny qui a négligé d'attacher un billet à la patte de son albatros, avant qu'il ne prît son vol...

— Étourdie que je suis!... répondit la jeune femme.

— Mais, dit Doll, il n'est pas certain que le messager aurait porté le message à son adresse...

— Et qui sait?... répondit François. Tout ce qui nous arrive maintenant est si extraordinaire...

— Eh bien, conclut le capitaine Gould, puisque nous ne devons compter ni sur Sturm, ni sur Brummer, ni sur Rash, ni sur Brausewind, le mieux est de ne compter que sur nos jambes...

— Et d'allonger le pas », acheva John Block.

On partit avec l'intention de ne s'arrêter que pour la halte de midi. De temps en temps, James, François, le bosseman, se chargeaient de Bob, bien que l'enfant voulût absolument marcher.

Il n'y eut donc pas de retard pendant la traversée de la forêt.

Tout en cheminant, James et Suzan Wolston, qui ne connaissaient rien des merveilles de la Nouvelle-Suisse, ne cessaient d'admirer cette végétation puissante, très supérieure à celle de la colonie du Cap.

Et ils n'étaient que dans la partie de l'île abandonnée à elle-même, celle que l'homme n'avait pas transformée! Que serait-ce donc lorsqu'ils visiteraient la région cultivée du district, les métairies de l'ermitage d'Eberfurt, de Zuckertop, de Waldegg, de Prospect-Hill, ce riche domaine de la Terre-Promise!...

Le gibier abondait, des agoutis, des pécaris, des cabiais, des antilopes, des lapins, et aussi outardes, perdrix, coqs de bruyère, gélinottes, pintades, canards. Assurément, Fritz et François eurent quelque raison de regretter que le fusil de chasse leur fît défaut... Ah!... si les chiens Braun et Falb et même le vieux Turc eussent gambadé à leurs côtés!... Et même, si l'aigle de Fritz ne fût pas mort et eût rejoint son maître, celui-ci n'aurait pas tardé à rapporter une demi-douzaine de belles pièces!... Mais, comme les cabiais, les pécaris, les agoutis, ne se laissèrent point approcher, toutes les tentatives ne donnèrent aucun résultat pendant la première étape, et l'on serait probablement réduit à dévorer, au prochain repas, le reste des provisions.

Or, voici comment la question de nourriture fut résolue par un incident des plus heureux.

Vers onze heures, Fritz, qui marchait en avant, fit un signal d'arrêter sur la limite d'une petite clairière, traversée d'un étroit rio, au bord duquel se désaltérait un animal d'assez grande taille.

C'était une antilope, et quelle chair saine et réconfortante on se procurerait, à la condition de s'emparer du ruminant par un moyen quelconque !

Le plus simple, en somme, parut être de cerner la clairière, sans se laisser voir, et, dès que l'antilope essayerait d'en sortir, de lui barrer la route, — au risque d'en recevoir quelques coups de corne, — puis de la maîtriser et de l'abattre.

C'est que le difficile allait précisément être d'exécuter cette opération sans donner l'éveil à un animal dont la vue est si perçante, l'ouïe si fine, l'odorat si subtil.

Cependant, tandis que Jenny, Suzan, Doll et Bob se tenaient à l'écart derrière un buisson, Fritz, François, James, le capitaine Gould, le bosseman, qui ne possédaient pour toute arme que leurs couteaux de poche, commencèrent à contourner la clairière, en s'abritant le long des fourrés.

L'antilope continuait à boire, sans donner aucun signe d'inquiétude, lorsque Fritz surgit brusquement en poussant un grand cri.

Aussitôt l'animal de se redresser, de tendre le cou, de se lancer vers le fourré qu'il saurait franchir d'un seul bond.

C'était du côté où se tenaient François et John Block, le couteau à la main. S'ils ne pouvaient l'empêcher de passer par-dessus leur tête, l'antilope serait rapidement hors de portée.

La bête sauta, mais, ayant mal pris son élan, retomba, renversa le bosseman, cherchant à se relever afin de fuir à travers la forêt, où l'on aurait perdu toute chance de la capturer.

A cet instant arriva Fritz, qui, se jetant sur l'antilope, parvint à lui enfoncer son couteau dans le flanc. Mais ce coup n'eût pas suffi, si Harry Gould n'eût réussi à la frapper à la gorge.

Cette fois, l'animal resta sans mouvement au milieu des branches, tandis que le bosseman se dressait lestement.

« Satanée bête! s'écria John Block, qui en était quitte pour quelques contusions. J'ai reçu plus d'un paquet de mer dans ma vie, mais jamais aucun ne m'a fait faire pareille culbute! »

James, Jenny, Doll et Suzan venaient d'accourir.

« J'espère que tu n'as pas grand mal, Block?... demanda Harry Gould.

— Non... des écorchures, et ça ne compte pas, mon capitaine... Ce qui est désagréable et même humiliant, c'est d'avoir été bousculé de la sorte...

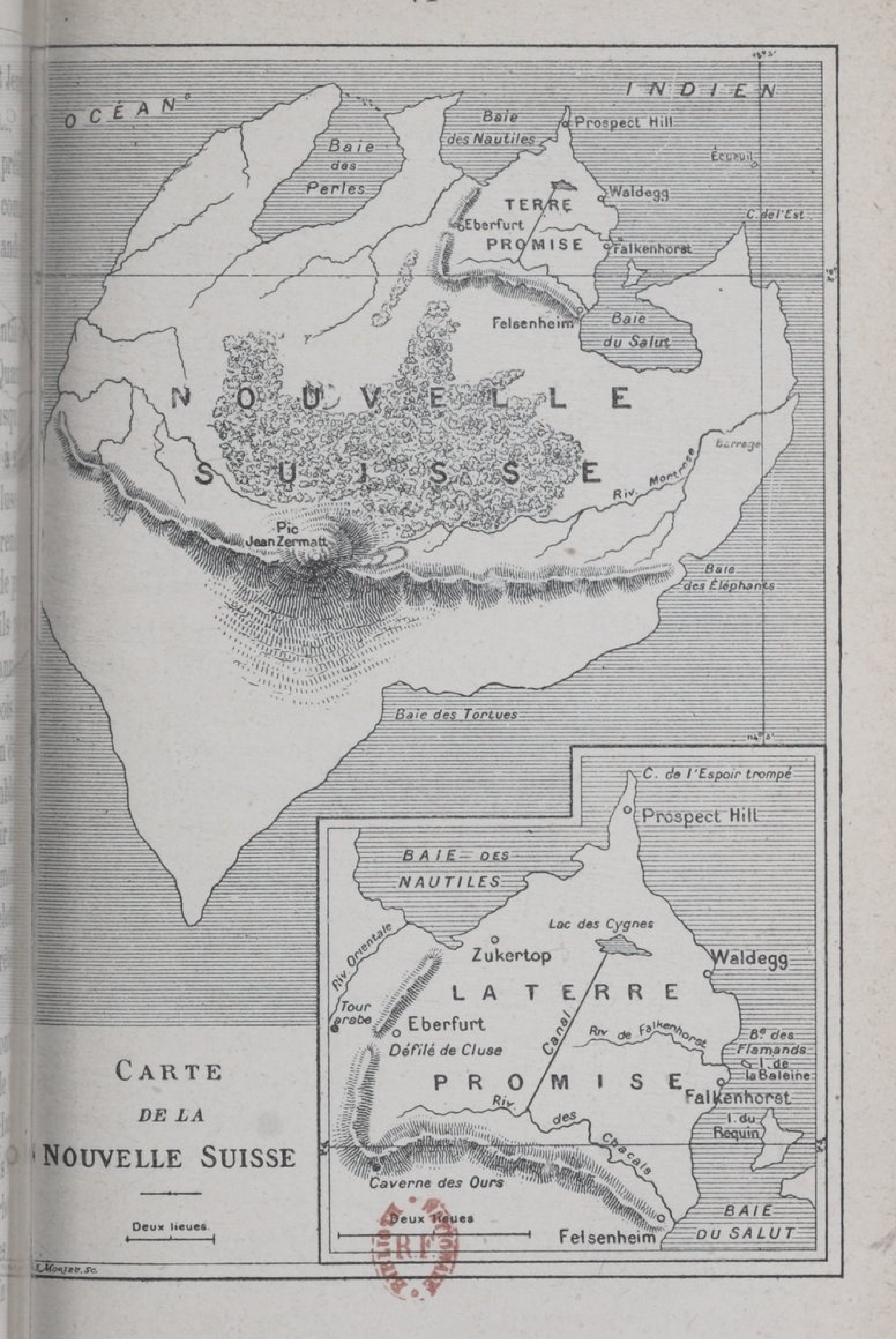
— Eh bien, pour votre peine, répondit Jenny, on vous réservera le meilleur morceau...

— Non, madame Fritz, non... et je préfère celui qui m'a flanqué par terre... et comme c'était sa tête, à cet animal, je demande à manger sa tête! »

On se mit en mesure de dépecer l'antilope et d'en retirer les parties comestibles. Quant à la nourriture, puisqu'elle serait assurée jusqu'au lendemain soir, il n'y aurait donc plus à s'en préoccuper avant l'arrivée au défilé de Cluse.

Fritz et François n'en étaient pas à apprendre la manière d'opérer, lorsqu'il s'agissait de préparer un gibier quelconque. N'avaient-ils pas acquis théorie et pratique pendant douze années de chasse à travers les champs et les bois de la Terre-Promise? En outre, le bosseman n'était pas maladroit à cette besogne. Il semblait, d'ailleurs, qu'il éprouvait un certain plaisir à se venger de la bête en la dépouillant. En moins d'un quart d'heure, les cuissots, les côtelettes et autres morceaux savoureux furent prêts à être grillés sur la braise.

Comme il était près de midi, il parut convenable de camper dans la clairière, dont le rio fournirait une eau limpide et fraîche. Harry Gould et James allumèrent un feu de bois sec au pied d'un manglier. Puis, sur des charbons ardents, Fritz plaça les meilleures parties de l'antilope, laissant à Suzan et Doll le soin de surveiller les grillades.




CARTE

*DE LA*

NOUVELLE SUISSE

Par un heureux hasard, Jenny venait de découvrir quantité de ces racines qui se cuisent sous la cendre. De nature à satisfaire des estomacs affamés, elles compléteraient fort agréablement le menu de ce déjeuner.

Or, rien n'est plus délicat que la chair de l'antilope, à la fois parfumée et tendre, et ce fut un vrai régal pour tout le monde.

« Que c'est bon, s'écria John Block, de manger enfin de la viande sérieuse, qui a marché de son vivant... au lieu de ramper lourdement sur le sol!...

— Ne disons pas de mal des tortues, répliqua le capitaine Gould, même pour célébrer les mérites de l'antilope.

— Monsieur Gould a raison, ajouta Jenny. Sans ces excellentes bêtes, qui nous ont nourris depuis notre arrivée sur l'île, que serions-nous devenus?...

— Alors, vivent les tortues! cria le bosseman, mais donnez-moi une troisième côtelette. »

Ce réconfortant repas terminé, on se remit en route. Il n'y avait pas une heure à perdre pour que l'étape de l'après-midi complétât la moyenne de quatre lieues à la journée.

Assurément, si Fritz et François eussent été seuls, ils n'auraient pas compté avec la fatigue. C'est tout d'une traite, en marchant la nuit, qu'ils se fussent dirigés vers le défilé de Cluse. Peut-être même en eurent-ils l'idée, et c'était bien tentant, puisque, dans l'après-midi du len-

demain, ils seraient arrivés à Felsenheim. Mais ils ne se hasardèrent pas à faire cette proposition d'aller en avant, sachant bien que personne ne les laisserait partir.

D'ailleurs, quelle joie d'arriver tous au but tant désiré, de se jeter ensemble dans les bras de ces parents, de ces amis, qui les attendaient depuis si longtemps... qui désespéraient peut-être de les revoir!... Et avec quelle émotion, quelle explosion de joie, ils s'écrieraient :

« Nous voilà... nous voilà! »

Cette seconde étape s'effectua donc dans les mêmes conditions que la première, de façon à ménager les forces de Jenny, de Doll et de Suzan Wolston.

Aucun incident ne se produisit, et, vers quatre heures de l'après-midi, la lisière de la forêt fut atteinte.

Une fertile campagne se développait au delà. Sa végétation était due à la seule puissance productive du sol; des prairies verdoyantes, des bois ou des bouquets d'arbres s'espaçaient jusqu'à l'entrée de la vallée de Grünthal.

Quelques bandes de cerfs, de daims, passaient au loin. Il ne fut pas question de leur donner la chasse. On aperçut aussi de nombreuses troupes d'autruches, dont la présence rappela à la mémoire de Fritz et de François leur expédition aux environs de la tour des Arabes.

Plusieurs éléphants apparurent également; ils longeaient d'épais massifs d'un pas tranquille,

et quels regards d'envie leur aurait jetés Jack, s'il eût été là !

« Pendant notre absence, dit Fritz, pourquoi Jack ne serait-il pas parvenu à capturer un éléphant... à l'apprivoiser... à le dresser!... comme nous l'avions fait pour Sturm, Brummer et Leichtfuss?...

— C'est très possible, mon ami, répondit Jenny. Après quinze mois d'absence, il faut s'attendre à trouver du nouveau dans la Nouvelle-Suisse...

— Notre seconde patrie ! dit François.

— Je me figure déjà, s'écria Doll, qu'elle possède d'autres habitations... d'autres métairies... peut-être un village...

— Eh! fit le bosseman, je me contenterais très bien de ce que nous voyons... et je n'imagine pas qu'il y ait dans votre île une plus belle campagne que celle-ci...

— Ce n'est rien auprès de la Terre-Promise, monsieur Block... affirma Doll.

— Rien, ajouta Jenny, et si M. Zermatt l'a nommée de ce nom biblique, c'est qu'elle le mérite, et, plus favorisés que les Hébreux, nous allons mettre le pied sur la terre de Chanaan. »

John Block dut se laisser convaincre que ces éloges n'étaient nullement exagérés.

A six heures, Fritz organisa la halte de nuit, et pourtant, il lui en coûta, ainsi qu'à son frère, qui eussent volontiers doublé l'étape jusqu'à la vallée de Grünthal.

A cette époque de l'année, le temps ne menaçait pas de se modifier, et le froid n'était pas à craindre. Le capitaine Gould et ses compagnons avaient plutôt souffert de la chaleur pendant la journée, malgré l'abri des grands arbres aux heures de la méridienne. Au delà, quelques bois isolés avaient permis de cheminer à l'ombre, sans trop s'écarter de la ligne droite, et, par conséquent, sans subir aucun retard.

Devant le foyer garni de bois sec et pétillant, le repas fut préparé comme l'avait été celui du matin. Sans doute, cette nuit ne se passerait pas à l'intérieur d'une grotte; mais, la fatigue aidant, le sommeil n'eût fait défaut à personne.

Toutefois, par prudence, Fritz, François et le bosseman voulurent veiller tour à tour. Avec l'obscurité, des rugissements se laissaient entendre au loin, et ne pas oublier que des fauves fréquentaient cette partie de l'île.

Le lendemain, départ dès la pointe de l'aube. On pouvait avoir franchi le défilé de Cluse à la seconde étape, s'il ne se présentait aucun obstacle sur cette route où se relevaient toujours des empreintes de fraîche date.

La marche n'offrit pas plus de difficultés ce jour-là que la veille. On gagnait, pour ainsi dire, de massifs en massifs, de manière à se garantir des rayons solaires.

Après le repas de midi au bord d'une rivière au cours rapide, large de neuf à dix toises, qui

s'enfuyait vers le nord, il n'y eut qu'à en suivre la rive gauche.

Ni Fritz ni François ne connaissaient cette rivière, puisque leurs excursions ne les avaient jamais amenés sur la partie centrale de l'île. Ils ne se doutaient guère, en vérité, qu'elle eût déjà reçu un nom, qu'elle s'appelât la Montrose, pas plus qu'ils ne connaissaient le nouveau nom de pic Jean-Zermatt, sur lequel flottait le pavillon britannique. Et quelle satisfaction pour Jenny, lorsqu'elle apprendrait que ce cours d'eau, l'un des plus importants de la Nouvelle-Suisse, portait le nom de sa famille!

Après une heure de marche, on abandonna la Montrose, qui obliquait brusquement vers l'est. Deux heures plus tard, Fritz, François, qui avaient pris les devants, mettaient enfin le pied sur une région déjà connue d'eux.

« La vallée de Grünthal! » s'écrièrent-ils, en la saluant d'un hurrah.

C'était bien la vallée de Grünthal, et il n'y avait plus qu'à la remonter jusqu'au rempart qui fermait la Terre-Promise pour se trouver au défilé de Cluse.

Cette fois, aucune considération, faim ou fatigue, n'aurait pu les retenir ni les uns ni les autres! A la suite de Fritz et de François, tous avançaient d'un pas rapide, bien que le chemin fût raide. Ils étaient comme poussés en avant, à l'approche de ce but qu'ils avaient désespéré de jamais atteindre!

Ah! par une bonne fortune extraordinaire, s M. Zermatt et M. Wolston étaient à l'ermitage d'Eberfurt, si leurs familles les y avaient accompagnés, ainsi que c'était l'habitude pendant la belle saison...

Mais, comme on dit, « c'eût été trop de bonheur », et John Block lui-même n'aurait pas voulu l'espérer.

Enfin l'extrémité nord-ouest de la vallée de Grünthal apparut près de la barrière des roches, et Fritz se dirigea vers le défilé.

Les poutres de l'entrée étaient en place, solidement engagées entre les interstices du roc, de manière à résister aux efforts des plus vigoureux quadrupèdes.

« Voilà notre porte... s'écria Fritz.

— Oui, dit Jenny, la porte de cette Terre-Promise, où vivent tous ceux que nous aimons! »

Il n'y avait qu'un madrier à déplacer, ce qui ne demanda que quelques minutes.

Enfin le défilé fut franchi, et chacun eut le sentiment qu'il rentrait chez soi, — ce chez-soi dont, il y avait trois jours, on se croyait encore à des centaines et des centaines de lieues!...

Fritz, François et John Block rajustèrent la poutre dans son entaille, afin de ne laisser l'entrée libre ni aux fauves ni aux pachydermes.

Vers sept heures et demie, la nuit tombait avec cette rapidité particulière aux zones tropi-

ales lorsque Fritz et ses compagnons atteignirent l'ermitage d'Eberfurt.

Personne dans la métairie, et, s'il y avait lieu le le regretter, il ne fallait cependant pas en être surpris.

La maisonnette était en bon état. Après que la porte et les fenêtres eurent été ouvertes, on procéda à une installation qui ne devait durer qu'une dizaine d'heures.

Suivant l'habitude de M. Zermatt, l'habitation était prête à recevoir les deux familles qui la visitaient plusieurs fois par an. Les couchettes furent destinées à Jenny, Doll, Suzan, au petit Bob et au capitaine Gould. Le sol du hangar, couvert d'herbes sèches, suffirait aux autres pour cette dernière nuit qui précédait leur retour.

En outre, Eberfurt était toujours muni de provisions pour une semaine.

Jenny n'eut que la peine d'ouvrir de grands paniers d'osier renfermant des conserves de diverses sortes, du sagou, de la cassave ou farine de manioc, de la viande et du poisson salés. En fait de fruits, figues, mangles, bananes, poires, pommes, il n'y avait qu'un pas à faire pour les cueillir aux arbres, et aussi pour récolter les légumes dans le potager.

Il va sans dire que la cuisine et l'office étaient garnis de leurs ustensiles. Dès qu'un bon feu de bois pétilla dans l'âtre, la marmite fut placée sur son trois-pieds. On puisa l'eau à une dérivation de la rivière Orientale, qui alimentait le

réservoir de la métairie. D'ailleurs, ce qui réjouit particulièrement, ce fut de pouvoir s'offrir quelques verres d'un vin de palme, provenant des tonneaux du cellier.

« Eh! eh! s'écria le bosseman, il y a longtemps que nous étions au régime de l'eau claire...

— Aussi, nous allons vous faire raison, mon brave Block, s'écria Fritz.

— Tant que vous voudrez, répondit le bosseman. Rien d'agréable comme de boire à la santé les uns des autres avec ce bon vin de pays!...

— Buvons donc, répondit François, au bonheur de revoir nos parents et nos amis à Falkenhorst ou à Felsenheim! »

Au choc des verres, trois hurrahs furent poussés en l'honneur des familles Zermatt et Wolston.

« En vérité, fit observer John Block, il y a en Angleterre et ailleurs bien des auberges qui ne valent pas celle de l'ermitage d'Eberfurt...

— Et remarquez, Block, répondit Fritz, qu'ici l'hospitalité ne coûte rien! »

Le repas achevé, Jenny, Doll, Suzan et l'enfant dans une chambre, le capitaine Gould dans l'autre, Fritz, François, James et le bosseman sous le hangar, allèrent prendre un repos dont ils avaient grand besoin après une si longue étape.

Cette nuit se passa dans les meilleures conditions de sécurité, et tous ne firent qu'un somme jusqu'au lever du soleil.

# XXVIII

épart pour Falkenhorst. — Le canal. — Inquiétudes. — La cour dévastée. — La demeure aérienne. — A la cime de l'arbre. — Désespoir. — Une fumée au-dessus de Felsenheim. — Alerte!

Le lendemain, dès sept heures, après un remier repas composé des restes de la veille, ans compter le coup du départ, — un verre de in de palme, — Fritz et ses compagnons uittèrent l'ermitage d'Eberfurt.

Très impatients, ils se proposaient d'enlever n moins de trois heures les trois lieues qui éparaient la métairie de Falkenhorst.

C'était en effet vers Falkenhorst que Fritz vait, non sans raison, résolu de se diriger.

Il existait bien une seconde route, celle qui ejoignait la ferme de Waldegg à la pointe du ac des Cygnes, mais elle eût quelque peu llongé l'étape. Le plus court était de marcher n droite ligne sur Falkenhorst, d'où l'on redes-

cendrait à Felsenheim en suivant la bell avenue qui longeait le rivage jusqu'à l'embou chure du ruisseau des Chacals.

« Il est possible, fit observer Fritz, que no familles soient actuellement installées dan leur demeure aérienne...

— Et si cela est, mon ami, ajouta Jenny nous aurons la joie de les embrasser une grand heure plus tôt...

— Et peut-être davantage, répondit Doll, s nous avons la bonne chance de les rencontre en route!

— Pourvu qu'elles ne soient pas en villé giature à Prospect-Hill! observa François. Nou serions alors obligés de remonter jusqu'au ca de l'Espoir-Trompé...

— N'est-ce pas ce cap, demanda le capitain Gould, d'où M. Zermatt doit guetter l'arrivé de la *Licorne*?...

— C'est bien de là, capitaine, répondit Fritz et, comme la corvette a sans doute achevé se réparations, elle ne peut tarder à être en vu de l'île.

— Quoi qu'il en soit, dit le bosseman, c qu'il y a de mieux à faire, je pense, c'est d partir... S'il n'y a personne à Falkenhorst, nou irons à Felsenheim, et s'il n'y a personne Felsenheim, nous irons à Prospect-Hill o ailleurs... En route! »

Les ustensiles de cuisine, les outils de cul ture ne manquaient pas à l'ermitage d'Eberfurt

mais Fritz y avait inutilement cherché des armes et des munitions de chasse. Lorsque son père et ses frères venaient à la métairie, ils emportaient leurs fusils, mais, par prudence, ne les laissaient jamais. D'ailleurs, à traverser le district de la Terre-Promise, du moment que tigres, lions, panthères, ne pouvaient franchir le défilé de Cluse, il n'y aurait rien à craindre. Assurément, le voyage offrait plus de dangers entre le pic Jean-Zermatt et la vallée de Grünthal.

Un sentier carrossable, — et que de fois déjà le chariot attelé des buffles et de l'onagre l'avait aplani — se dessinait entre les champs cultivés en pleine végétation et les massifs en pleine verdure. Cette prospérité réjouissait le regard. Le capitaine Gould et le bosseman, James et Suzan Wolston qui entrevoyaient pour la première fois cette région, étaient émerveillés. Oui! les colons pouvaient y venir, elle suffirait à en nourrir plusieurs centaines, comme l'île plusieurs milliers!

Après une heure et demie de marche, presque à mi-chemin de l'ermitage d'Eberfurt à Falkenhorst, Fritz fit halte quelques instants devant un rio dont il ne connaissait pas l'existence en cette partie du district.

« Voilà du nouveau... dit-il.

— En effet, répondit Jenny, et je ne me rappelle pas avoir vu un cours d'eau en cet endroit...

— Ce rio ressemble plutôt à un canal! » fit observer le capitaine Gould.

C'était, à n'en pas douter, un canal creusé de main d'homme.

« Vous avez raison, capitaine, déclara Fritz. M. Wolston aura eu la pensée de dériver les eaux du ruisseau des Chacals afin d'alimenter le lac des Cygnes et maintenir son étiage pendant la saison chaude, ce qui permet d'arroser les alentours de Waldegg... »

Fritz ne se trompait pas, on le sait.

« Oui, continua François, ce doit être votre père... votre père, ma chère Doll, qui a eu cette idée-là et l'a mise à exécution... »

François ne se trompait pas non plus.

« Oh! fit Doll, je pense que votre frère Ernest doit y être pour quelque chose!

— Probablement... notre savant Ernest... ajouta Fritz.

— Et pourquoi pas l'intrépide Jack... et aussi M. Zermatt? demanda le capitaine Gould.

— Alors toute la famille! dit en riant Jenny.

— Oui... les deux familles, qui maintenant n'en font plus qu'une! » répondit Fritz.

Le bosseman intervint, suivant sa coutume, par une observation des plus justes :

« Si celui ou ceux qui ont établi ce canal, répliqua-t-il, ont bien fait, celui ou ceux qui ont permis de le traverser en y jetant un ponceau méritent autant d'éloges... Passons donc et continuons notre route. »

Le ponceau franchi, on s'engagea sur la partie plus boisée, d'où sourdait le petit rio qui se déversait près de Falkenhorst, un peu au-dessous de l'îlot de la Baleine.

Pour être véridique, il convient de noter que Fritz et François, l'oreille tendue, cherchaient à percevoir quelque lointain aboiement ou quelque coup de fusil. Que faisait donc Jack, l'enragé chasseur, s'il ne chassait pas pendant cette belle matinée?... Précisément, le gibier se levait en toutes les directions, fuyait à travers les fourrés, se dispersait d'arbres en arbres... Si les deux frères avaient eu des fusils, ils auraient fait coup double à mainte reprise. Il leur semblait que le poil et la plume n'avaient jamais été plus abondants dans le district, à ce point que leurs compagnons en témoignaient une véritable surprise.

Mais, sauf le pépiement des petits oiseaux, le cri des perdrix et des outardes, le jacassement des perruches, parfois aussi le hurlement des chacals, c'était tout ce qu'on entendait, sans qu'il s'y mêlât jamais ni la détonation d'une arme à feu ni la voix d'un chien en quête.

Il est vrai, Falkenhorst se trouvait encore éloigné d'une bonne lieue, et il se pouvait que les familles fussent encore installées à Felsenheim.

Enfin, au delà du ruisseau de Falkenhorst, il n'y eut qu'à en suivre la rive droite jusqu'à la lisière du bois, à l'extrémité duquel s'élevait le

gigantesque manglier dont les basses branches supportaient la demeure aérienne. Une demi-heure suffirait à traverser ce bois dans sa longueur.

Très probablement, ni M. et M$^{me}$ Zermatt, ni Ernest et Jack, ni M. Wolston, ni sa femme, ni sa fille ne devaient être à Falkenhorst. Il semblait impossible que leur présence ne fût pas signalée déjà. Turc, Falb, Braun, n'auraient-ils pas senti leurs jeunes maîtres?... N'eussent-ils pas annoncé par de joyeux aboiements le retour des absents?...

Un profond silence régnait sous ces grands arbres, — un silence qui ne laissait pas de causer une vague inquiétude. Lorsque Fritz regardait Jenny, il lisait dans ses yeux un sentiment d'anxiété que rien ne justifiait cependant. François, en proie à une certaine nervosité, allait en avant, revenait sur ses pas. Chacun ressentait cette sorte de malaise moral. Dans dix minutes, on serait à Falkenhorst... Dix minutes?... N'était-ce pas comme si on y était arrivé?...

« Bien sûr, déclara le bosseman, qui voulut réagir contre ce trouble des esprits, bien sûr, nous serons obligés de redescendre par votre belle allée jusqu'à Felsenheim!... Un retard d'une heure, voilà tout... Et qu'est-ce que cela, après une si longue absence?... »

On pressa le pas.

Quelques instants plus tard, apparurent la

lisière du bois, puis le gigantesque manglier au milieu de la cour, fermée de palissades, que bordait une haie vive.

Fritz et François coururent vers la porte ménagée dans la haie...

Cette porte était ouverte, et il fut même constaté qu'elle avait été à demi arrachée de ses gonds.

Les deux frères pénétrèrent dans la cour et s'arrêtèrent près du petit bassin central...

L'habitation était déserte.

De la basse-cour et des étables établies contre la palissade ne s'échappait aucun bruit, bien que d'ordinaire vaches, moutons, volaille, en fussent les hôtes pendant la saison d'été.

Sous les hangars, divers objets, caisses, paniers, instruments de culture, étaient dans un désordre qui contrastait avec les habitudes soigneuses de Mme Zermatt, de Mme Wolston et de sa fille.

François courut aux étables...

Elles ne contenaient que quelques brassées d'herbes sèches dans les râteliers...

Est-ce donc que les animaux avaient forcé les portes de la clôture?... Erraient-ils à travers la campagne?... Non... puisqu'on n'en avait pas vu un seul aux environs de Falkenhorst... Il se pouvait, après tout, que, pour une raison ou pour une autre, ils eussent été parqués dans les autres fermes, et, cependant, cela ne s'expliquait guère...

On le sait, la métairie de Falkenhorst comprenait deux habitations, l'une disposée entre les branches du manglier, l'autre entre les racines qui s'arc-boutaient à sa base. Au-dessus de celles-ci, construite en cannes de bambous qui soutenaient la toiture en mousse goudronnée, régnait une terrasse avec garde-fou. Cette terrasse recouvrait plusieurs chambres séparées par des cloisons fixées aux racines, et assez vastes pour que les deux familles pussent s'y loger ensemble.

Cette première habitation était aussi silencieuse que les annexes de la cour.

« Entrons! » dit Fritz d'une voie altérée.

Tous le suivirent, et un cri leur échappa, — un cri, car ils n'auraient pu prononcer une parole...

Le mobilier était bouleversé, les chaises et les tables renversées, les coffres ouverts, la literie gisant sur le plancher, les ustensiles jetés dans les coins. On eût dit que les chambres avaient été livrées au pillage et pour le plaisir de piller. Des réserves de vivres, tenues ordinairement au complet à Falkenhorst, il ne restait rien. Dans le fenil, plus de foin; dans le cellier, vides les barils de vin, de bière et de liqueurs. Pas une arme, si ce n'est un pistolet chargé que le bosseman ramassa et mit à sa ceinture. D'ordinaire, pourtant, carabines et fusils étaient toujours laissés à Falkenhorst pendant la saison des chasses.

Tous demeuraient atterrés devant ce désastre si inattendu... En était-il donc de même à Felsenheim, à Waldegg, à Zuckertop, à Prospect-Hill?... Des diverses métairies du district, celle de l'ermitage d'Eberfurt avait-elle été seule épargnée par les pillards, et ces pillards, quels étaient-ils?...

« Mes amis, dit le capitaine Gould, un malheur est arrivé... mais peut-être n'est-il pas aussi grand que vous semblez le craindre... »

Personne ne répondit, et qu'auraient pu répondre Fritz, François, Jenny, le cœur brisé? Après avoir mis le pied sur la Terre-Promise, la joie dans l'âme, que trouvaient-ils à Falkenhorst?... La ruine et l'abandon!

Que s'était-il donc passé?... La Nouvelle-Suisse avait-elle été envahie par une bande de ces pirates si nombreux à cette époque dans l'océan Indien, où les îles Andaman et Nicobar leur offraient un refuge assuré?... Les familles avaient-elles pu quitter à temps Felsenheim, se retirer en quelque autre partie de l'île ou même s'enfuir?... Étaient-elles tombées entre les mains de ces pirates... ou n'avaient-elles pas succombé en essayant de se défendre?...

Enfin, dernière question, cet événement remontait-il à quelques mois, à quelques semaines, à quelques jours, et eût-il été possible de le prévenir, si la *Licorne* fût arrivée dans les délais convenus sur ces parages?...

Jenny s'efforçait de retenir ses larmes, tan-

dis que Suzan et Doll sanglotaient. François voulait se lancer à la recherche de son père, de sa mère, de ses frères, et il fallut que Fritz le retînt. Harry Gould et le bosseman, après être sortis plusieurs fois de la chambre afin de visiter les approches de la palissade, étaient revenus, n'ayant rien aperçu, rien entendu de nature à les éclairer.

Il s'agissait cependant de prendre un parti. Convenait-il de rester à Falkenhorst, d'y attendre les événements, ou de descendre vers Felsenheim sans savoir à quoi s'en tenir?... Devait-on effectuer une reconnaissance en laissant Jenny, Doll, Suzan Wolston sous la garde de James, tandis que Fritz, François, Harry Gould, John Block iraient à la découverte, soit par l'avenue du littoral, soit en s'engageant à travers la campagne?...

Dans tous les cas, il fallait sortir de cette incertitude, dût la vérité ne plus laisser aucun espoir!

Et, sans doute, Fritz crut répondre au sentiment général, lorsqu'il dit :

« Essayons de gagner Felsenheim...

— Et partons, s'écria François.

— Je vous accompagnerai, déclara le capitaine Gould.

— Moi aussi... ajouta John Block.

— Soit, répondit Fritz, mais James restera avec Jenny, Doll et Suzan, qui se mettront en sûreté dans le haut de Falkenhorst...

— Montons tous, d'abord, proposa John Block, et de là, peut-être, verrons-nous... »

C'était bien ce qu'il y avait de plus indiqué avant d'aller en reconnaissance. De la demeure aérienne et surtout de la cime du manglier, la vue embrassait une partie de la Terre-Promise et de la mer à l'est, et aussi trois lieues du littoral compris entre la baie du Salut et le cap de l'Espoir-Trompé.

« En haut... en haut!... » répondit Fritz à la proposition du bosseman.

L'habitation, établie entre les branches de l'arbre, avait-elle échappé à la dévastation, grâce à l'épaisse frondaison du manglier, qui la cachait aux regards? C'était admissible, en somme. La porte, donnant accès sur l'escalier qui se déroulait à l'intérieur du tronc, ne portait aucune trace de violence, étant peu visible, d'ailleurs, au fond de la dernière chambre.

François essaya d'ouvrir cette porte, qui était fermée et il en fit sauter la serrure dont le pène se dégagea.

En peu d'instants, tous eurent gravi l'escalier, éclairé par les étroites meurtrières de l'arbre, et mirent le pied sur le balcon circulaire, largement abrité derrière un rideau de feuillage.

Fritz et François, arrivés sur la plate-forme, se hâtèrent de pénétrer à l'intérieur de la première chambre.

Ni cette chambre ni celles qui y attenaient ne

présentaient le moindre désordre, literie en bon état, meubles en place. Il y eut donc lieu de reconnaître que l'ancienne aire du Faucon avait été respectée. Cela venait en confirmation de ce fait que les pillards n'avaient point dû découvrir la porte du bas. Quant à l'habitation, on le répète, dissimulée entre les branches du manglier, la frondaison s'était tellement épaissie depuis douze ans autour d'elle, que, de la cour du bas non plus que de la lisière du bois voisin, il n'eût été possible de l'apercevoir.

En une minute, Jenny eut visité avec Doll et Suzan ces chambres qu'elle connaissait bien, qu'elle avait habitées plusieurs fois avec la famille.

Il semblait vraiment que M^mes Zermatt et Wolston eussent tout rangé de la veille. On y reconnut en viande sèche, en farine, en riz, en conserves, en liquides, pour une semaine de provisions suivant l'habitude prise à Falkenhorst, comme aux autres métairies de Waldegg, de l'ermitage d'Eberfurt, de Prospect-Hill et de Zuckertop.

Il est vrai, personne, en cette situation, ne songeait à la question des vivres. Ce qui préoccupait, ce qui désespérait, c'était l'abandon dans lequel se trouvait Falkenhorst, en pleine saison d'été, c'était cet affreux pillage dont les bâtiments de la cour n'avaient été que trop visiblement le théâtre !

Dès qu'ils furent revenus sur le balcon, Fritz

et le bosseman se hissèrent jusqu'aux branches supérieures du manglier, afin d'étendre leur vue aussi loin que possible.

Vers le nord se développait la ligne côtière que terminait le cap de l'Espoir-Trompé à la colline où s'élevait Prospect-Hill. Mais, en cette direction, le regard, arrêté par les massifs, ne pouvait dépasser la ferme de Waldegg. Rien de suspect ne fut aperçu sur cette partie du district.

Vers l'ouest, au delà du canal qui mettait en communication le ruisseau des Chacals et le lac des Cygnes, se développait la contrée arrosée par le rio de Falkenhorst, que Fritz et ses compagnons avaient traversée après avoir franchi le ponceau. Elle était non moins déserte que celle qui se continuait à l'ouest jusqu'au défilé de Cluse.

Au levant s'élargissait le vaste bras de mer compris entre le cap de l'Espoir-Trompé et le cap de l'Est, derrière lequel s'arrondissait la baie de la Licorne. On ne voyait pas une seule voile au large, pas une embarcation le long du littoral. Rien que la plaine liquide d'où émergeait, au nord-est, l'écueil sur lequel s'était autrefois brisé le *Landlord*.

Lorsque les yeux se tournaient vers le sud, ils ne pouvaient distinguer à la distance d'une lieue environ que l'entrée de la baie du Salut, près du rempart qui abritait l'habitation de Felsenheim.

Il est vrai, de cette habitation et de ses dépendances, on n'apercevait rien, si ce n'est la cime verdoyante des arbres du potager, puis, en remontant vers le sud-ouest, une ligne lumineuse, qui indiquait le cours du ruisseau des Chacals.

Fritz et John Block redescendirent sur le balcon, après une dizaine de minutes consacrées à ce premier examen. En se servant de la longue-vue que M. Zermatt laissait toujours à Falkenhorst, ils avaient attentivement regardé dans la direction de Felsenheim et du littoral.

Personne ne s'y montrait... C'était à croire que les deux familles n'étaient plus dans l'île.

Cependant il était possible que M. Zermatt et les siens eussent été conduits par les pillards en quelque métairie de la Terre-Promise, ou même sur une autre partie de la Nouvelle-Suisse. Toutefois, à cette hypothèse, Harry Gould fit une objection à laquelle il eût été malaisé de répondre :

« Ces pillards, quels qu'ils soient, dit-il, ont dû venir par mer, et même accoster par la baie du Salut... Or, nous n'avons remarqué aucune de leurs embarcations... Il faudrait donc en conclure qu'ils sont repartis... entraînant peut-être... »

Personne n'osa répondre au capitaine Gould. D'ailleurs, ce qui ne laissait pas d'être fort grave, c'est que Felsenheim ne paraissait plus être habité. Du haut de l'arbre, on ne voyait

aucune fumée se dégager des plantations du potager.

Harry Gould émit alors cette idée que les deux familles avaient quitté la Nouvelle-Suisse volontairement, puisque la *Licorne* n'avait pas paru à l'époque fixée...

« Et comment?... demanda Fritz, qui eût voulu pouvoir se rattacher à cet espoir.

— A bord d'un navire arrivé sur ces parages... répondit Harry Gould, soit un de ceux qui ont dû être expédiés d'Angleterre, soit tout autre bâtiment que les hasards de la navigation auraient conduit en vue de l'île... »

Cette explication était admissible dans une certaine mesure. Et pourtant, que de sérieuses raisons pour que l'abandon de la Nouvelle-Suisse ne fût pas dû à cette circonstance!

Fritz dit alors :

« Il n'y a plus à hésiter... allons en reconnaissance...

— Allons! » répondit François.

Au moment où Fritz se préparait à redescendre, Jenny l'arrêta, disant :

« Une fumée... il me semble voir une fumée qui s'élève au-dessus de Felsenheim... »

Fritz saisit la longue-vue, la braqua dans la direction du sud, et pendant plus d'une minute son œil resta collé à l'oculaire de l'instrument...

Jenny avait raison. Une fumée, visible alors, car elle venait de s'épaissir, dépassait le rideau

de verdure, au-dessus des roches qui fermaient Felsenheim en arrière.

« Ils sont là... ils sont là... s'écria François, et nous devrions déjà être près d'eux! »

Cette affirmation ne fut mise en doute par personne. On avait tant besoin de se reprendre à quelque espoir, que tout fut oublié, et l'état de solitude des environs de Falkenhorst, et le pillage de la cour, et l'absence des animaux domestiques, et le vide des étables, et la dévastation des chambres au pied du manglier...

Toutefois, la froide raison revint, du moins au capitaine Gould et à John Block. Évidemment, — cette fumée en témoignait, — Felsenheim était habité en ce moment... Mais n'était-ce point par les pillards?... Aussi convenait-il d'en approcher avec une extrême prudence. Peut-être même le mieux serait-il de ne point suivre l'avenue qui descendait au ruisseau des Chacals. A travers champs, et, autant que faire se pourrait, en allant de massif en massif, il y avait des chances d'arriver au pont tournant sans avoir été découvert.

Enfin tous se disposaient à quitter la demeure aérienne, lorsque Jenny de dire, en abaissant la longue-vue qu'elle venait de promener du côté de la baie :

« Et la preuve que les deux familles sont toujours là... qu'elles n'ont point quitté leur île... c'est que le pavillon flotte sur l'îlot du Requin! »

C'était vrai, on n'avait pas encore aperçu ce pavillon blanc et rouge aux couleurs de la Nouvelle-Suisse, qui cependant se déployait au-dessus de la batterie. Mais, en somme, cela donnait-il la certitude que M. Zermatt, M. Wolston, leurs femmes, leurs enfants, n'eussent pas quitté l'île?... Est-ce que, d'habitude, le pavillon ne flottait pas toujours à cette place?...

On ne voulut pas discuter... Tout s'expliquerait à Felsenheim... avant une heure...

« Partons... partons!... répétait François, et il se dirigea vers l'escalier.

— Arrêtez... arrêtez!... » dit soudain le bosseman en baissant la voix.

On le vit ramper sur le balcon du côté de la baie du Salut. Puis, après avoir écarté les feuilles, il passa sa tête et la retira précipitamment.

« Qu'y a-t-il?... demanda Fritz.

— Des sauvages... » répondit John Block.

# XXIX

Diverses hypothèses. — Ce qu'il faut faire. — Un coup de canon. — L'îlot du Requin. — Reconnaissance jusqu'à la grève. — Un canot abandonné. — L'embarquement. — « Ne tirez pas!... »



Il était alors deux heures et demie du soir. Le feuillage du manglier était si épais que les rayons du soleil, presque perpendiculaires, ne parvenaient pas à le percer. Fritz et ses compagnons ne couraient donc pas le risque d'être signalés dans l'habitation aérienne de Falkenhorst, encore inconnue des sauvages qui avaient débarqué sur l'île.

Une troupe de cinq hommes, demi-nus, à peau noire comme les naturels de l'Australie occidentale, armés d'arcs et de flèches, s'avançait en suivant l'allée. Qu'ils eussent été vus,

et même que la Terre-Promise comptât d'autres habitants que ceux de Felsenheim, ils ne pouvaient s'en douter. Mais qu'étaient devenus M. Zermatt et les siens?... Avaient-ils pu s'enfuir?... Avaient-ils succombé dans une lutte inégale?...

En effet, il n'était pas à supposer, ainsi le fit observer John Block, que le nombre de ces indigènes arrivés sur l'île fût réduit à cette demi-douzaine d'hommes. Avec une telle infériorité numérique, ils n'auraient pas eu raison de M. Zermatt, de ses deux fils et de M. Wolston, même dans le cas d'une surprise... C'était toute une bande, montée sur une flottille de pirogues, qui avait dû envahir la Nouvelle-Suisse... Cette flottille était sans doute à présent mouillée dans la crique avec la chaloupe et la pinasse... Si on ne l'apercevait pas du haut de Falkenhorst, c'est que, de ce côté-là, la vue était arrêtée par la pointe de la baie du Salut...

Et alors où étaient les familles Zermatt et Wolston?... De ce qu'on ne les avait rencontrées ni à Falkenhorst ni aux environs, fallait-il en conclure qu'elles fussent prisonnières à Felsenheim... qu'elles n'avaient eu ni le temps ni la possibilité de chercher refuge dans les autres métairies... ou qu'elles avaient été massacrées?...

Ainsi tout s'expliquait, les dévastations constatées à Falkenhorst, l'abandon où se trouvait la partie du district entre le canal du lac des Cygnes et le littoral!... Fritz, François, Jenny,

venaient d'être frappés du plus affreux malheur qui pût les accabler!... De même James, sa femme et sa sœur!... Et comment conserver quelque espérance qui ne fût du moins bien faible?... Aussi, tandis que Harry Gould et le bosseman ne perdaient pas de vue les naturels, donnaient-ils libre cours à leurs larmes, à leur désespoir...

Cependant une dernière hypothèse : était-il possible que les deux familles se fussent réfugiées dans l'ouest, en une partie de l'île, au delà de la baie des Perles?... En cas qu'elles eussent vu de loin les pirogues à travers la baie du Salut, n'avaient-elles pas eu le temps de fuir avec le chariot, emportant des provisions et des armes?... Mais ni les uns ni les autres n'osaient y croire!...

Harry Gould et John Block continuaient à observer l'approche des sauvages.

Se préparaient-ils à pénétrer dans la cour, puis dans l'habitation déjà visitée et pillée?... N'y avait-il pas lieu de craindre qu'ils ne découvrissent la porte de l'escalier?... En ce cas, il est vrai, puisqu'ils n'étaient que cinq ou six, on s'en débarrasserait sans peine. Lorsqu'ils paraîtraient sur la plate-forme, surpris un à un, ils seraient jetés par-dessus la balustrade, une chute de quarante à cinquante pieds...

« Et, comme le déclara le bosseman, si, après cette culbute, il leur reste des jambes pour aller à Felsenheim, c'est que ces animaux-

là tiendraient plus encore du chat que du singe ! »

Cependant, lorsqu'ils eurent atteint l'extrémité de l'avenue, les cinq hommes s'étaient arrêtés. Maintenant Fritz, Harry Gould, John Block, ne perdaient pas un seul de leurs mouvements. Que venaient-ils faire à Falkenhorst?... Si l'habitation aérienne avait jusqu'ici échappé à leurs regards, n'allaient-ils pas la découvrir, et aussi ceux qui l'occupaient?... Et, alors, ne reviendraient-ils pas en plus grand nombre, et le moyen de résister à l'attaque d'une centaine d'indigènes...

Tout d'abord, la clairière franchie, ils se dirigèrent vers la palissade dont ils firent le tour. Trois d'entre eux s'introduisirent à l'intérieur de la cour, sous un des hangars de gauche, et ils ressortirent presque aussitôt, portant quelques-uns des engins de pêche déposés en cet endroit.

« Pas gênés, ces gueux!... murmura le bosseman. Ils ne vous demandent seulement pas la permission...

— Ont-ils donc un canot sur la grève... et vont-ils pêcher le long du littoral?... dit Harry Gould.

— Nous ne tarderons pas à le savoir, mon capitaine », répliqua John Block.

En effet, les trois hommes venaient de rejoindre leurs compagnons. Puis, prenant un petit sentier bordé d'une forte haie d'épines, qui longeait la droite du rio de Falkenhorst, ils descendirent vers la mer.

Ils restèrent en vue jusqu'au moment où ils atteignirent la coupée par laquelle s'écoulait le ruisseau jusqu'à son embouchure sur la baie des Flamants.

Mais, dès qu'ils eurent tourné à gauche, ils ne furent plus visibles, et ne pourraient être réaperçus que s'ils gagnaient le large. Qu'il y eût une embarcation sur la grève, c'était probable, — probable aussi qu'ils s'en servaient habituellement pour la pêche à proximité de Falkenhorst.

Tandis que Harry Gould et John Block restaient en observation, Jenny, maîtrisant la douleur qui, chez Doll, chez Suzan, se manifestait par des soupirs et des larmes, dit à Fritz :

« Mon ami... que faut-il faire? »

Fritz regarda sa femme, ne sachant que répondre :

« Ce qu'il faut faire... déclara le capitaine Gould, nous allons en décider... Et, d'abord, il est inutile de rester sur ce balcon, où nous risquerions d'être découverts. »

Dès que tous furent réunis dans la chambre, tandis que Bob, fatigué de la longue étape, dormait dans un petit cabinet y attenant, voici ce que Fritz dit, en réponse à la demande que sa femme venait de lui adresser :

« Ma chère Jenny, non... tout espoir n'est pas perdu de retrouver nos familles... Il est possible... très possible qu'elles n'aient point été surprises... Mon père et M. Wolston auront

vu de loin leurs pirogues... Peut-être ont-ils eu le temps de se réfugier dans une des métairies, même au fond des bois de la baie des Perles, où les sauvages n'ont pas dû s'aventurer... En quittant l'ermitage d'Eberfurt, après avoir traversé le canal, nous n'avons trouvé aucune trace de leur passage... Mon opinion est qu'ils n'ont pas cherché à s'éloigner du littoral...

— Je le pense aussi, ajouta Harry Gould, et, à mon avis, M. Zermatt et M. Wolston se sont enfuis avec leurs familles...

— Oui... je l'affirmerais!... déclara Jenny. Ma chère Doll, et vous, Suzan, ne désespérez pas... ne pleurez plus!... Vous reverrez votre père, votre mère, comme nous reverrons les tiens, Fritz, les vôtres, James!... »

La jeune femme s'exprimait avec une telle conviction qu'à l'entendre, l'espoir renaissait, et François lui prit la main, en disant :

« C'est Dieu qui parle par votre bouche, ma chère Jenny! »

Du reste, à bien réfléchir, ainsi que le fit valoir le capitaine Gould, il était peu supposable que Felsenheim eût été surpris par l'attaque des naturels, puisque les pirogues ne pouvaient atterrir de nuit sur cette côte qu'ils ne connaissaient pas. C'est pendant le jour qu'elles avaient dû arriver, soit de l'est, soit de l'ouest, en se dirigeant vers la baie du Salut. Or, étant donnée la disposition de ce bras de mer entre le cap de l'Est et le cap de l'Espoir-Trompé, comment

M. Zermatt, M. Wolston, Ernest ou Jack ne les auraient-ils pas aperçues d'assez loin pour avoir eu le temps de se réfugier en quelqu'autre partie de l'île?...

« Et même, ajouta Fritz, si le débarquement de ces naturels est récent, peut-être nos familles n'étaient-elles pas à Felsenheim... Est-ce que ce n'est pas l'époque où nous visitions d'ordinaire les métairies?... Si, la nuit dernière, nous ne les avons pas rencontrées, à l'ermitage d'Eberfurt, il se peut qu'elles soient à Waldegg, à Prospect-Hill, à Zuckertop, au milieu de ces bois épais...

— Rendons-nous d'abord à Zuckertop... proposa François.

— C'est à faire, répondit John Block, mais pas avant la nuit...

— Si... à l'instant... à l'instant!... répéta François, qui ne voulait rien entendre. Je puis aller seul... Deux lieues et demie pour aller, autant pour revenir, je serai de retour en trois heures, et nous saurons à quoi nous en tenir...

— Non, François, non!... dit Fritz. Je te demande de ne pas nous séparer... ce serait imprudent... et, s'il le faut, comme ton aîné, je te l'ordonne!...

— Fritz... tu veux m'empêcher...

— Je veux t'empêcher de commettre une imprudence...

— François... François... dit Doll d'une voix

suppliante, écoutez votre frère!... François... je vous prie!... »

François s'était buté à cette idée de partir, et il se préparait à descendre.

« Soit! dit le bosseman, qui crut devoir intervenir... Puisqu'il y a des recherches à faire, faisons-les sans attendre la nuit... Seulement, pourquoi ne pas aller tous ensemble à Zuckertop?...

— Venez... dit François.

— Mais, reprit le bosseman, en s'adressant à Fritz, est-ce bien vers Zuckertop qu'il faut se diriger?...

— Où... si ce n'est là?... demanda Fritz.

— A Felsenheim! » répondit John Block.

Ce nom, inopinément jeté dans le débat, eut pour résultat d'en changer le cours.

A Felsenheim?... Et, au total, si MM. Zermatt et Wolston, leurs femmes, leurs enfants étaient tombés entre les mains des naturels, si leur vie avait été épargnée, c'était là qu'ils se trouvaient, puisque cette fumée indiquait que Felsenheim était habité... C'était là qu'il importait de leur apprendre le retour de Fritz, de François, de Jenny, de Doll, de James et de Suzan Wolston...

« Aller à Felsenheim... bien... répondit le capitaine Gould, mais y aller tous?...

— Tous?... non... déclara Fritz, à deux ou trois, et lorsque la nuit sera venue...

— La nuit?... reprit François, plus obstiné

que jamais à son idée. Je vais à Felsenheim...

— Et, pendant qu'il fait jour, espères-tu donc échapper à ces sauvages qui rôdent aux environs?... répliqua Fritz. Et, si tu leur échappes, comment entreras-tu à Felsenheim, s'ils l'occupent en ce moment?...

— Je n'en sais rien, Fritz... mais je parviendrai bien à savoir si nos familles sont là... puis je vous rejoindrai!...

— Mon cher François, répondit Harry Gould, je comprends votre impatience et je la partage!... Cependant rendez-vous à nos avis qui sont dictés par la prudence... Si ces sauvages s'emparaient de vous, l'éveil donné... ils se mettraient à notre recherche... nous ne serions plus en sûreté ni à Waldegg ni ailleurs... »

En effet, la situation serait absolument compromise, et là où se réfugieraient Fritz et ses compagnons, les indigènes finiraient par les découvrir.

Fritz parvint à faire entendre raison à son frère, et François dut se soumettre devant l'autorité de celui qui était peut-être le chef de la famille...

On attendrait, et, dès que l'obscurité le permettrait, François et le bosseman quitteraient Falkenhorst. Mieux valait effectuer à deux cette reconnaissance qui présentait bien des dangers. En se glissant le long de la haie vive de l'avenue, tous deux essayeraient d'atteindre le ruisseau des Chacals. Si le pont tournant était replié

sur l'autre rive, ils passeraient le ruisseau à la nage, et tenteraient de pénétrer à travers le verger dans l'enclos de Felsenheim. Il serait facile de voir par l'une des fenêtres si les familles y étaient renfermées. Si elles n'y étaient pas, François et John Block reviendraient aussitôt à Falkenhorst, et l'on aviserait à gagner Zuckertop avant le lever du jour.

Donc, il convenait d'attendre, et avec quelle lenteur s'écoulèrent les heures! Jamais le capitaine Gould et ses compagnons n'avaient été plus profondément accablés, — même après l'abandon de la chaloupe sur ces parages inconnus, même quand l'embarcation se fut brisée contre les roches de la baie des Tortues, même lorsque les naufragés, et avec eux trois femmes et un enfant, se virent menacés d'un hivernage sur cette côte aride, au fond de cette prison dont ils ne pouvaient sortir!

Du moins, au milieu de tant d'épreuves, avaient-ils alors cette consolation d'être sans inquiétude pour ceux qui habitaient la Nouvelle-Suisse!... Et voici qu'ils venaient de retrouver l'île au pouvoir d'une bande de naturels... et ils ne savaient ce qu'étaient devenus leurs parents, leurs amis... et ils pouvaient craindre qu'ils n'eussent péri dans un massacre...

Cependant la journée s'avançait. De temps en temps, l'un ou l'autre, plus particulièrement Fritz et le bosseman, se hissait entre les branches du manglier, afin d'observer la cam-

pagne et la mer. Ce dont ils s'inquiétaient, c'était de savoir si les sauvages occupaient les environs de Falkenhorst ou s'ils avaient repris le chemin de Felsenheim.

Ils n'apercevaient rien, si ce n'est, dans la direction du sud, vers l'embouchure du ruisseau des Chacals, la petite colonne de fumée qui montait au-dessus des roches.

Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, aucun incident n'avait modifié la situation. Le repas fut préparé avec les réserves de l'habitation.

Après le retour de François et de John Block, qui sait s'il n'y aurait pas nécessité de partir pour Zuckertop, et ce serait une longue étape?...

A cet instant, une détonation se fit entendre.

« Qu'est-ce donc?... demanda Jenny que Fritz retint en la voyant se diriger vers une des fenêtres.

— Serait-ce un coup de canon?... répondit François.

— Un coup de canon!... s'écria le bosseman.

— Mais qui l'aurait tiré?... dit Fritz.

— Quelque bâtiment en vue de l'île?... demanda James.

— La *Licorne* peut-être!... s'écria Jenny.

— Alors elle serait très rapprochée, fit observer John Block, car cette détonation n'est pas venue de loin...

— A la plate-forme... à la plate-forme!... répéta François, en s'élançant vers le balcon...

— Tâchons de ne pas être aperçus, car la

ande doit être en éveil... » recommanda le capitaine Gould.

Tous les regards se portèrent vers la mer.

Aucun navire n'apparaissait qui, d'après la proximité de la détonation, aurait dû être à la hauteur de l'îlot de la Baleine. Au large, le bosseman ne signala qu'un canot, monté par deux hommes, qui cherchait à rallier la grève de Falkenhorst.

« Si c'étaient Ernest et Jack?... murmura Jenny.

— Non... répondit Fritz, ces deux hommes sont des naturels, et le canot est une pirogue...

— Mais pourquoi se sauvent-ils?... demanda François. Est-ce qu'ils sont poursuivis?... »

Fritz poussa un cri — un cri qui tenait à la fois de la joie et de la surprise!

L'éclat d'une vive lumière au milieu d'un jet de vapeur blanche était arrivé à ses yeux, et presque aussitôt retentit une seconde détonation que répercutèrent les échos du littoral.

En même temps, un projectile, rasant la surface de la baie, fit jaillir une gerbe d'eau à deux brasses de l'embarcation, qui continua de fuir à toute vitesse vers Falkenhorst.

« Là... là!... s'écria Fritz. Mon père... M. Wolston... tous les nôtres sont là...

— A l'îlot du Requin?... dit Jenny.

— A l'îlot du Requin! »

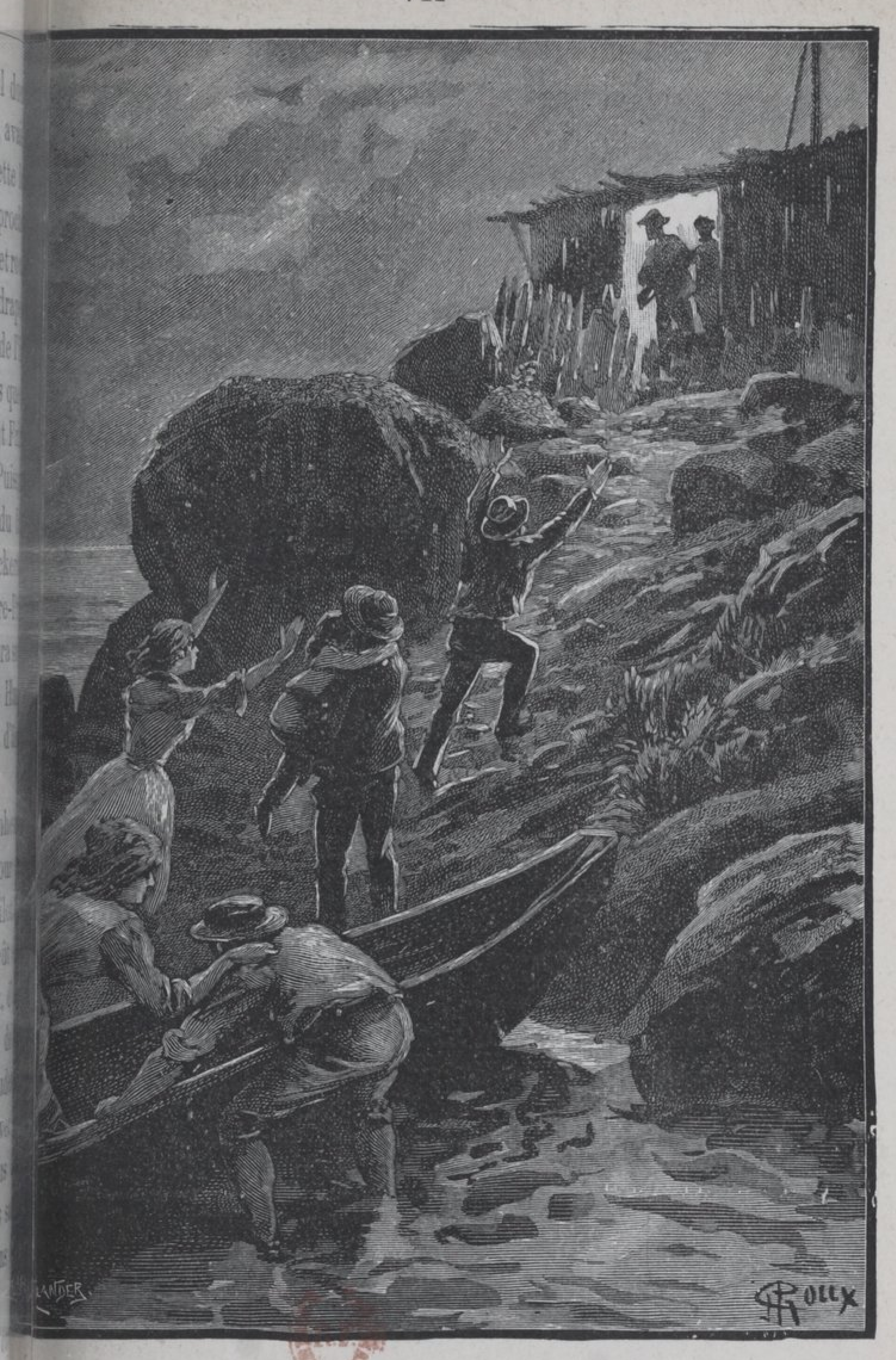
En effet, c'était de cet îlot qu'étaient parties la première détonation, puis la seconde avec le

boulet lancé contre la pirogue... Nul doute M. Zermatt, M. Wolston, leurs familles, avaien pu s'y réfugier sous la protection de cette bat terie dont les sauvages n'osaient approcher Au-dessus se déployait le pavillon blanc et rouge de la Nouvelle-Suisse, tandis que le drapeau britannique flottait sur le plus haut pic de l'île

Rien ne saurait peindre la joie, — plus que la joie, — le délire auquel s'abandonnèrent Fritz François, Jenny, Doll, James et Suzan... Puisque leurs parents avaient pu gagner l'îlot du Requin, il n'y aurait à les rechercher ni à Zuckertop ni en aucune autre métairie de la Terre-Promise!... Et, ces sentiments, on l'imaginera sans peine, étaient partagés par le capitaine Harry Gould, le bosseman, si unis de cœur et d'âme aux passagers du *Flag!*

Il n'était plus question d'aller à Felsenheim et on ne quitterait Falkenhorst que pour se rendre, — comment? on ne savait, — à l'îlot du Requin. Ah! si, du haut du manglier, il eût été possible de communiquer par des signaux, d'arborer un pavillon qui répondrait à celui de la batterie!... Il est vrai, cela n'eût pas été prudent non plus que de tirer des coups de feu avec le pistolet, qui, s'ils eussent été entendus de M. Zermatt, auraient pu l'être aussi des sauvages, qui rôdaient peut-être aux environs de Falkenhorst.

Or, l'essentiel était que la présence du capitaine Gould et des siens ne fût point connue



« NE TIREZ PAS !... » (Page 244.)

d'eux, dans l'impossibilité où ils étaient de résister à une attaque à laquelle aurait pris part toute la bande déjà maîtresse de Felsenheim.

« Notre situation est bonne maintenant, fit observer Fritz, ne la compromettons pas...

— Sans doute, répondit Harry Gould, puisque nous n'avons pas été découverts, ne risquons pas de l'être!... Attendons la nuit avant d'agir...

— Comment sera-t-il possible d'atteindre l'îlot du Requin?... demanda Jenny.

— A la nage... déclara Fritz. Oui... je saurai bien le gagner à la nage... Et puisque c'est avec la chaloupe que mon père a dû s'y réfugier, je ramènerai la chaloupe pour vous prendre tous...

— Fritz... mon ami, ne put s'empêcher de dire Jenny, traverser ce bras de mer...

— Un jeu pour moi, chère femme, un jeu!... répondit l'intrépide jeune homme.

— Et puis... qui sait?... ajouta John Block, pourquoi le canot de ces moricauds-là ne serait-il pas sur la grève?... »

Le soir approchait, et, un peu après sept heures, il faisait déjà sombre, la nuit succédant au jour presque sans crépuscule sous cette latitude.

Vers huit heures, le moment étant arrivé, il fut décidé que Fritz, François et le bosseman descendraient dans la cour. Après s'être assurés que les indigènes n'étaient plus aux environs, ils s'aventureraient jusqu'au littoral. Dans tous les cas, le capitaine Gould, James Wolston,

Jenny, Doll, Suzan attendraient au pied de l'arbre un signal pour les rejoindre.

Tous trois prirent donc l'escalier en tâtonnant, car ils n'avaient point voulu allumer un fanal dont la lumière aurait risqué de les trahir.

Dans l'habitation du bas, personne, ni sous les hangars. Les hommes venus dans la journée avaient-ils repris le chemin de Felsenheim, ou se trouvaient-ils sur la plage vers laquelle s'était dirigée la pirogue, c'est là ce qu'il importait de reconnaître.

Mais il importait surtout de ne point se départir de la prudence observée jusqu'alors. Aussi Fritz et John Block résolurent-ils de gagner seuls le rivage, tandis que François resterait en observation à l'entrée de la cour, prêt à remonter, si quelque danger menaçait Falkenhorst.

Fritz et le bosseman franchirent la palissade, traversèrent la clairière à laquelle aboutissait l'avenue de Felsenheim. Puis, rampant d'arbre en arbre pendant deux centaines de pas, écoutant, regardant, épiant, ils arrivèrent à l'étroite coupée des dernières roches que baignaient les lames.

La grève était déserte, comme la mer, jusqu'au cap, dont on entrevoyait à peine le profil à l'est. Aucune lumière ne se montrait ni dans la direction de Felsenheim ni à la surface de la baie du Salut. Seul, un massif se détachait à trois quarts de lieue au large.

C'était l'îlot du Requin.

« Allons... dit Fritz.

— Allons, » répondit John Block.

Tous deux se dirigèrent vers la lisière sablonneuse que la marée descendante, presque au plus bas, découvrait encore.

Quel cri de joie leur aurait échappé, s'ils n'eussent été si maîtres d'eux-mêmes!... Un canot était là, gîté sur le flanc.

C'était cette pirogue que la batterie avait saluée de deux coups de canon.

« Fameuse chance, que les boulets l'aient manquée!... s'écria John Block. Sans cela, elle serait maintenant par le fond... Si c'est M. Jack ou M. Ernest qui ont été si maladroits, nous leur en ferons nos compliments! »

Cette petite embarcation, de construction australienne, qui se manœuvrait à la pagaie, ne pouvait contenir que cinq ou six personnes. Or, le capitaine Gould et ses compagnons étaient huit, plus un enfant, à embarquer pour l'îlot du Requin. Il est vrai, la distance ne mesurait que trois quarts de lieue.

« Eh bien, on se tassera, dit John Block, et il ne faut pas faire deux voyages...

— Au surplus, ajouta Fritz, dans une heure, le flot se fera sentir, et comme il porte vers la baie du Salut, sans trop s'éloigner de l'îlot du Requin, nous n'aurons pas besoin d'un grand effort pour y aborder...

— Tout est pour le mieux, répondit le bosse-

man, et cela commence à se débrouiller. »

Il ne fut pas question de pousser l'embarcation à la mer, elle s'y remettrait d'elle-même dès que le flot l'aurait soulevée. John Block s'assura qu'elle était solidement amarrée et ne risquait pas de se déhaler au large.

Tous deux remontèrent la grève, reprirent l'avenue, et rejoignirent François qui les attendait dans la cour.

Lorsque celui-ci eut été mis au courant, il ne put que se réjouir. Mais, comme il convenait d'attendre que le flot fût établi avant de s'embarquer, Fritz le laissa avec le bosseman afin de surveiller les approches de la cour.

On juge si les nouvelles qu'il apporta là-haut furent reçues avec satisfaction!

Vers neuf heures et demie, tous étaient descendus au pied du manglier.

François et John Block n'avaient rien aperçu de suspect. Les abords de Falkenhorst demeuraient silencieux. Le moindre bruit se fût fait entendre, car aucun souffle ne traversait l'espace.

Après avoir franchi la cour et la clairière, Fritz, François et Harry Gould en avant, les autres défilèrent sous le couvert des arbres de l'avenue et atteignirent la grève.

Elle était aussi déserte que deux heures auparavant.

Déjà le flot avait soulevé l'embarcation qui flottait au bout de sa bosse. Il n'y avait plus

qu'à s'y embarquer, à démarrer, puis à pousser dans le courant.

Aussitôt, Jenny, Doll, Suzan et l'enfant prirent place à l'arrière. Leurs compagnons se blottirent entre les bancs, Fritz et François se mirent aux pagaies.

Il était, en ce moment, près de dix heures, et, par une nuit sans lune, on pouvait espérer de passer sans être aperçu.

Il va de soi que, malgré l'obscurité assez profonde, il ne serait pas difficile de se diriger vers l'îlot.

Dès que la pirogue eut été saisie par le courant, elle fut entraînée de ce côté.

Chacun gardait le silence. Pas un mot n'était échangé, même à voix basse. Tous les cœurs se serraient en proie à une inexprimable émotion. Que les familles Zermatt et Wolston fussent sur cet îlot, nul doute... Cependant, si quelqu'un des leurs était resté prisonnier... ou avait succombé en se défendant...

Il n'y avait pas à compter sur le flot pour gagner directement l'îlot du Requin. A une demi-lieue du rivage, il s'en détournait pour remonter vers l'embouchure du ruisseau des Chacals et s'étendre jusqu'au fond de la baie du Salut.

Fritz et François nagèrent donc avec vigueur en direction du sombre massif, duquel ne s'échappaient ni un bruit ni une lueur.

Mais M. Zermatt ou M. Wolston, Ernest ou

Jack devaient être en surveillance dans la batterie. La pirogue ne risquait-elle pas d'être signalée, de recevoir quelque projectile, car ils croiraient à une tentative des sauvages pour prendre possession de l'îlot à la faveur de la nuit?...

Précisément, dès que l'embarcation ne fut plus qu'à cinq ou six encablures, une lumière brilla à l'endroit où s'élevait le hangar de la batterie...

Était-ce la flamme d'une amorce, et l'air n'allait-il pas être ébranlé par une détonation?...

Et alors, ne craignant plus de se faire entendre, le bosseman se releva et cria d'une voix de stentor :

« Ne tirez pas... ne tirez pas!...

— Amis... ce sont des amis!... ajouta le capitaine Harry Gould.

— C'est nous... c'est nous... c'est nous!... » répétèrent Fritz et François.

Et, au moment où ils accostaient le pied des roches, M. Zermatt, M. Wolston, Ernest, Jack, les reçurent dans leurs bras.

## XXX

Enfin réunis! — Très succinctement ce qui s'est passé depuis le départ de la *Licorne*. — Les familles dans la désolation. — Plus d'espoir. — L'apparition des pirogues.

Quelques minutes plus tard, les deux familles — au complet cette fois, — le capitaine Harry Gould et le bosseman, étaient ensemble dans le magasin installé au centre de l'îlot, à cinq cents pas du monticule de la batterie sur lequel se déployait le pavillon de la Nouvelle-Suisse.

Vouloir donner une idée de ce que fut cette scène d'attendrissement et d'actions de grâces, Fritz, François, Jenny, que M. et Mme Zermatt, Ernest et Jack pressaient sur leur cœur et couvraient de baisers, James, Doll, Suzan et Bob qui ne pouvaient s'arracher aux étreintes de M. et Mme Wolston, et les serrements de mains échangés avec le capitaine Gould et le bosse-

man, vouloir décrire avec des mots ce qui n'était qu'un mélange de cris de joie, de larmes, de caresses, ce serait impossible, et mieux vaut ne point s'y essayer.

Puis, lorsque cette première émotion fut calmée, il y avait à se raconter les uns aux autres l'histoire de ces quinze mois, depuis le jour où la *Licorne*, emportant Jenny Montrose, Fritz, François et Doll, disparut derrière les hauteurs du cap de l'Espoir-Trompé.

Mais, avant de revenir sur ces faits du passé, il importait de s'arrêter au présent.

En somme, quoiqu'elles fussent maintenant réunies, les deux familles ne s'en trouvaient pas moins dans une situation très grave, très menacée... Cet îlot, les sauvages finiraient par en devenir maîtres, lorsque les munitions ou les provisions viendraient à manquer... Et, en effet, d'où M. Zermatt et les siens auraient-ils pu attendre un secours?...

Tout d'abord, en quelques mots, Fritz dut parler de la *Licorne*, demeurée en relâche au Cap, de la révolte à bord du *Flag*, de l'abandon de la chaloupe en mer, de son arrivée sur la partie aride d'une île inconnue, des circonstances dans lesquelles le capitaine Gould et ses compagnons reconnurent que cette île était la Nouvelle-Suisse, du cheminement qu'ils effectuèrent jusqu'au district de la Terre-Promise, de la halte à Falkenhorst, de l'apparition des naturels...

« Et où sont-ils?... demanda Fritz en terminant.

— A Felsenheim, répondit M. Zermatt.

— En grand nombre?...

— Une centaine au moins... Ils sont venus ur une quinzaine de pirogues... et probablement de la côte australienne...

— Et, le Ciel en soit béni, vous avez pu leur chapper!... s'écria Jenny.

— Oui, ma chère fille, répondit M. Zermatt. Dès que nous avons aperçu les pirogues qui, près avoir doublé le cap de l'Est, se dirigeaient ers la baie du Salut, nous nous sommes réfugiés à l'îlot du Requin, dans la pensée qu'il erait possible de se défendre contre leur ttaque...

— Père, fit observer François, les sauvages avent maintenant que vous occupez cet îlot...

— Ils le savent, répondit M. Zermatt, mais, grâce à Dieu, jusqu'ici ils n'ont pu y débarquer, t notre vieux pavillon y flotte toujours! »

Voici très succinctement, d'ailleurs, ce qui s'était passé depuis l'époque à laquelle s'est erminée la première partie de ce récit.

Au retour de la belle saison, après les excursions qui amenèrent la découverte de la rivière Montrose, une reconnaissance fut poussée jusqu'à la chaîne de montagnes, où M. Wolston, Ernest et Jack arborèrent le drapeau britannique à la pointe du pic Jean-Zermatt. Or, cela s'était passé une douzaine de jours avant l'ac-

costage de la chaloupe sur la côte méridional de l'île, et si cette excursion eût été continué au delà de la chaîne, il s'en serait fallu de pe qu'on eût rencontré le capitaine Gould à la bai des Tortues... Et si cette rencontre avait e lieu, que de chagrins, que d'inquiétudes, que d tourments auraient été épargnés de part e d'autre!... Mais M. Wolston et les deux frères on le sait, ne s'aventurèrent pas à traver l'aride plateau qui s'étendait au sud et ils re prirent la direction de la vallée de Grünthal.

Ce que l'on sait également, c'est que Jack emporté par son furieux désir de capturer u jeune éléphant, était tombé au milieu d'u campement de sauvages, lesquels le firent pri sonnier. Après s'être échappé de leurs mains, i avait rapporté cette grave nouvelle qu'un bande d'indigènes avait débarqué sur la côt orientale de l'île.

Ce que furent les craintes des familles, le résolutions auxquelles on s'arrêta en prévisio d'une attaque contre Felsenheim, la surveillanc qui dut être organisée jour et nuit, il n'y a pa lieu de revenir là-dessus.

Du reste, pendant trois mois, aucune alert ne se produisit. Les sauvages ne parurent n du côté du cap de l'Est, ni par l'intérieur de l Terre-Promise. On pouvait même croire qu'il avaient définitivement quitté l'île.

Toutefois, ce qui ne laissait pas d'être auss inquiétant, c'est que la *Licorne,* qui aurait d

rriver en septembre ou en octobre, n'apparais-ait pas au large de la Nouvelle-Suisse. Vaine-ent Jack alla-t-il plusieurs fois guetter le etour de la corvette du haut de Prospect-Hill... dut chaque fois rentrer à Felsenheim sans avoir aperçue.

Or, ce qu'il importe de mentionner et pour 'y plus revenir, c'est que ce navire, observé ar M. Wolston, Ernest et Jack, alors qu'ils se rouvaient à la pointe du pic Jean-Zermatt, 'était le *Flag*, et cela put être constaté par la oncordance des dates. Oui! c'était le trois-nâts, tombé entre les mains de Robert Borupt, ui, après s'être rapproché de l'île, avait rallié 'océan Pacifique par les parages de la Sonde, t dont on ne devait plus jamais entendre arler.

Enfin les dernières semaines de l'année se assèrent dans une tristesse qui devint bientôt lu désespoir. Après quinze mois, MM. Zermatt t Wolston, Ernest et Jack ne conservaient plus ucune espérance de revoir la *Licorne*. Mme Zer-matt, Mme Wolston, Annah, ne cessaient de leurer les absents... Aucun d'eux n'avait plus le courage à rien... Et leur pensée était elle-ci :

« A quoi bon travailler à la prospérité de notre île?... Pourquoi fonder d'autres métairies, ensemencer d'autres champs, améliorer sans cesse un domaine déjà trop grand pour nous, trop considérable pour nos besoins?... Nos en-

fants, nos frères, nos sœurs, nos amis, n reviendront plus sur cette seconde patrie où l attendait tant de bonheur, où nous avions é si heureux, où nous aurions pû l'être longtem encore!... »

C'est qu'alors, après une si longue absenc ils ne mettaient pas en doute que la *Licorn* n'eût fait naufrage, qu'elle ne se fût perdu corps et biens, qu'on n'eût plus de ses nou velles ni en Angleterre ni à la Terre-Promise!.

En effet, si la corvette avait accompli san accident son voyage d'aller, après avoir relâch quelques jours au cap de Bonne-Espérance, el fût arrivée en trois mois à Portsmouth, son po d'attache. De là, quelques mois plus tard, el serait repartie à destination de la Nouvell Suisse, et bientôt plusieurs navires d'émigran auraient été expédiés à la colonie anglais Or, puisqu'aucun bâtiment n'avait visité cet portion de l'océan Indien, c'est que la *Licorn* avait sombré dans ces dangereuses mers com prises entre l'Australie et l'Afrique, avant mêm d'avoir atteint sa première relâche à Capetown c'est que l'existence de l'île était toujours ign rée et ne serait désormais connue que si le hasards de la navigation conduisaient quelqu navire jusqu'à ces lointains parages que ne tra versaient point à cette époque les routes mar times.

Oui! il n'était que trop juste, cet enchaîne ment de faits, elles n'étaient que trop logique

les conséquences qu'il convenait d'en tirer, et dont la dernière était que la Nouvelle-Suisse ne figurait pas encore dans le domaine colonial des Iles-Britanniques !

Pendant cette première moitié de la belle saison, MM. Zermatt et Wolston n'avaient pas songé à quitter Felsenheim. D'habitude, ils donnaient la plus belle partie de l'année à Falkenhorst, réservant une semaine aux métairies de Waldegg, de Zuckertop, de Prospect-Hill, de l'ermitage d'Eberfurt. Cette fois, ils se bornèrent aux courtes visites qu'exigeait le soin des animaux. Ils ne cherchèrent pas à reconnaître les autres portions de l'île en dehors du district de la Terre-Promise. Ni la pinasse ni la chaloupe ne doublèrent le cap de l'Est ou le cap de l'Espoir-Trompé pour aller à la découverte. Ni la baie des Nautiles ni la baie des Perles ne furent explorées jusqu'à leur extrême limite. A peine si Jack fit quelques excursions en kaïak à travers la baie du Salut, et il se contenta de chasser aux environs de Felsenheim, laissant reposer Brausewind, Sturm et Brummer. Divers travaux, dont M. Wolston avait l'idée, et auxquels le portaient ses instincts d'ingénieur, ne furent pas entrepris. A quoi bon ?.. oui !... à quoi bon ?... En ces trois mots se résumait le découragement des deux familles si durement éprouvées.

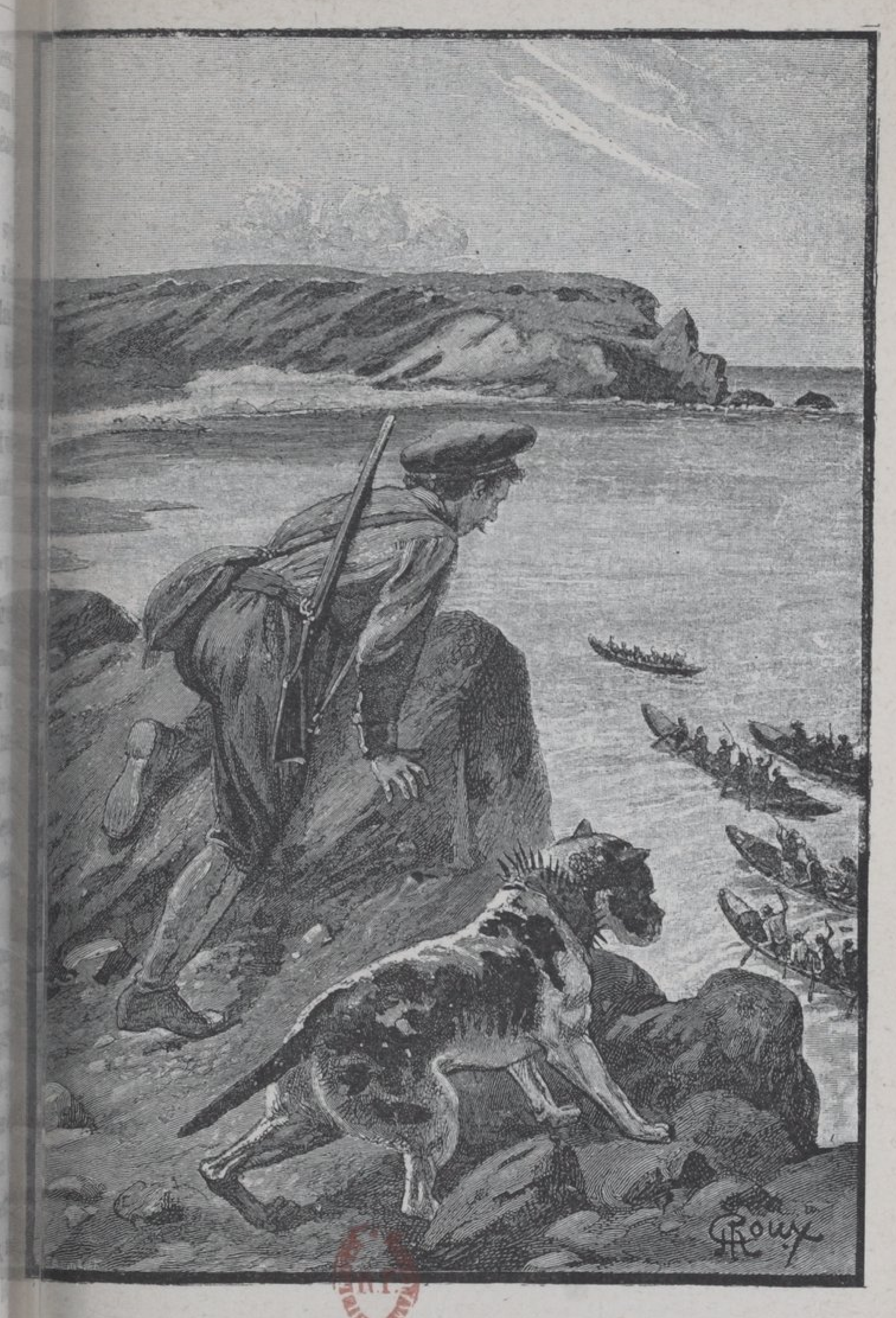
Aussi, le 25 décembre, lorsqu'elles se réunirent pour la fête du Christmas, — cette fête

célébrée en pleine joie depuis tant d'années, — ce furent des larmes qui coulèrent de tous les yeux, mêlées aux prières pour ceux qui n'étaient pas là!...

Ainsi débuta l'année 1817. En cette splendide saison de l'été, jamais la nature ne s'était montrée plus prodigue de ses biens. Mais sa générosité dépassait les besoins de ce foyer domestique où ne s'asseyaient plus que sept personnes. La grande habitation semblait vide, après avoir été remplie de tant d'animation, morte après avoir été si vivante!...

Et combien M. et Mme Zermatt, M. et Mme Wolston durent se repentir maintenant d'avoir consenti au départ de leurs enfants, de l'avoir même encouragé!... Ne pouvait-on se contenter d'un bonheur si persistant jusqu'alors?... Était-il sage de chercher à l'accroître, et n'était-ce pas se montrer ingrat envers le Ciel qui, depuis nombre d'années, avait si visiblement protégé les survivants du *Landlord*?...

Et, pourtant, ce que M. et Mme Zermatt avaient fait pour leurs deux fils, ils devaient le faire. Jenny avait pour devoir de rejoindre son père. Fritz avait pour devoir d'accompagner celle qui serait sa femme et dont il allait demander la main au colonel Montrose... François avait le devoir de conduire Doll au Cap, de la remettre entre les mains de James Wolston, puis, au retour de la *Licorne*, de les ramener à leur famille... Enfin M. Zermatt avait le devoir d'at-




JACK APERÇUT UNE FLOTTILLE DE PIROGUES. (Page 255.)

tirer les émigrants en aussi grand nombre que le comportaient les ressources de la Nouvelle-Suisse !...

Oui, tous avaient fait acte de sagesse... Et qui eût prévu que la corvette ne reviendrait pas de ce voyage et que l'on dût renoncer à espérer son retour !...

Cependant fallait-il se dire que tout fût irrémédiablement perdu?... Ne pouvait-on s'expliquer ce retard de la *Licorne* autrement que par un naufrage où elle aurait péri corps et biens?... Peut-être avait-elle prolongé son séjour en Europe?... Peut-être convenait-il de guetter son arrivée au large du cap de l'Espoir-Trompé ou du cap de l'Est... Peut-être ne tarderait-on pas à voir se dessiner ses hautes voiles et se dérouler la longue flamme de son grand mât?...

Ce fut dans la seconde semaine de janvier de cette année funeste, que Jack aperçut une flottille de pirogues, au moment où elle doublait la pointe du cap de l'Est, en se dirigeant vers la baie du Salut. D'ailleurs, il n'y avait point lieu d'être surpris de cette apparition. Depuis que Jack était tombé entre leurs mains, les sauvages ne devaient plus ignorer que cette île fût habitée...

Quoi qu'il en soit, avant deux heures, poussées par le flot, les pirogues auraient atteint l'embouchure du ruisseau des Chacals. Probablement montées par une centaine d'hommes,

car toute la bande débarquée sur l'île avait dû prendre part à cette expédition, comment pourrait-on leur opposer une sérieuse résistance?... Se réfugier à Falkenhorst, à Waldegg, à Prospect-Hill, à Zuckertop, même à l'ermitage d'Eberfurt?... Mais les familles y seraient-elles plus en sûreté?... Dès qu'ils auraient mis le pied sur ce riche domaine de la Terre-Promise, les envahisseurs sauraient bien le parcourir tout entier!... Faudrait-il enfin chercher un abri plus secret dans les régions inconnues de l'île, et aurait-on la certitude de n'y être pas découvert?...

Ce fut en ces circonstances que M. Wolston proposa d'abandonner Felsenheim pour l'îlot du Requin. En s'embarquant dans la chaloupe derrière la pointe de la baie du Salut, en longeant le rivage de Falkenhorst, il serait possible d'atteindre l'îlot avant l'arrivée des pirogues?... Là, du moins, sous la protection des deux caronades de la batterie, il y aurait chance de se défendre, si les naturels tentaient de prendre pied sur l'îlot.

D'ailleurs, si le temps manquait pour y transporter le matériel et les provisions nécessaires à un long séjour, le magasin, pourvu de lits, pouvait loger les deux familles. En outre, M. Zermatt chargerait la chaloupe des objets de première nécessité. De plus, on ne l'ignore pas, l'îlot du Requin, planté de mangliers, de cocotiers et autres arbres, servait de parc à un

troupeau d'antilopes, et une source limpide y assurait de l'eau en abondance, même durant les fortes chaleurs.

Donc rien à craindre pour la nourriture pendant quelques mois. Quant aux deux canons de quatre, suffiraient-ils à repousser la flottille si elle marchait tout entière contre l'îlot du Requin, qui l'eût pu dire !... Il est vrai, les naturels devaient ignorer la puissance de ces armes à feu, dont les détonations jetteraient parmi eux l'épouvante, sans parler des boulets et des balles que les deux pièces et les carabines ne leur épargneraient pas. Mais si une cinquantaine parvenaient à débarquer sur l'îlot...

La proposition de M. Wolston acceptée, il n'y avait pas un instant à perdre. Jack et Ernest amenèrent la chaloupe à l'embouchure du ruisseau des Chacals. On y transporta des caisses de conserves, de cassave, de riz, de farine, et aussi des armes et des munitions. M. et Mme Zermatt, M. et Mme Wolston, Ernest et Annah s'y embarquèrent, tandis que Jack prenait place dans son kaïak, qui permettrait d'établir la communication entre l'îlot et le littoral. Il fallut laisser les animaux à Felsenheim, sauf les deux chiens qui suivirent leurs maîtres. En liberté, le chacal, l'autruche, l'onagre et les autres sauraient pourvoir à leur nourriture.

Enfin, la chaloupe quitta l'embouchure du ruisseau, alors que les pirogues se montraient déjà par le travers de l'îlot de la Baleine. Mais

elle ne courait pas le risque d'être aperçue dans cette portion de mer comprise entre Felsenheim et l'îlot du Requin.

M. Wolston et Ernest s'étaient mis aux avirons, et M. Zermatt gouvernait de manière à profiter de certains remous qui firent gagner sans trop de peine contre la marée montante. Toutefois, pendant un mille, il y eut à lutter vigoureusement pour ne pas être ramené vers la baie du Salut, et, trois quarts d'heure après son départ, l'embarcation, se glissant entre les roches, mouillait au pied même du monticule de la batterie.

Aussitôt s'effectua le débarquement des caisses, des armes, des divers objets apportés de Felsenheim, qui furent déposés dans le magasin. Quant à M. Wolston et à Jack, ils montèrent au hangar de la batterie, et s'y postèrent de manière à surveiller les approches de l'îlot.

Il va sans dire que le pavillon qui flottait au mât de signal fut immédiatement amené. Mais peut-être les sauvages l'avaient-ils aperçu, alors que leurs pirogues n'étaient plus qu'à un mille de distance.

Il fallait donc se tenir sur la défensive en prévision d'une attaque immédiate.

Cette attaque n'eut pas lieu. Arrivées à la hauteur de l'îlot, les pirogues se dirigèrent vers le sud, et le courant les conduisit vers l'embouchure du ruisseau des Chacals. Après le débarquement, elles allèrent s'abriter dans

la petite crique où était mouillée la pinasse.

Voici où en étaient les choses. Depuis une quinzaine de jours, les sauvages occupaient Felsenheim, et il ne semblait pas qu'ils eussent saccagé cette habitation. Il n'en avait pas été ainsi de Falkenhorst, et, du haut du monticule, M. Zermatt les vit chasser les animaux après avoir dévasté les chambres et les magasins de la cour.

Cependant, que cette bande eût découvert que l'îlot du Requin servait de refuge aux habitants de l'île, il n'y eut bientôt plus à en douter. Plusieurs fois, une demi-douzaine de pirogues traversèrent la baie du Salut, et se dirigèrent vers l'îlot. Quelques projectiles, envoyés par Ernest et Jack, en coulèrent une ou deux, et mirent les autres en fuite. Mais, à partir de ce moment, il y eut nécessité de veiller nuit et jour. Ce qu'on devait surtout craindre, ce qu'il serait difficile de repousser, c'eût été une attaque nocturne.

Voilà pourquoi, depuis que leur retraite était connue, M. Zermatt avait rehissé le pavillon au sommet du monticule, pour le cas — bien improbable — où un navire passerait en vue de la Nouvelle-Suisse.

# XXXI

Retour du matin. — Installation dans le magasin central. — Quatre jours se passent. — Apparition des pirogues. — Espoir déçu. — Attaque nocturne. — Les dernières cartouches. — Coup de canon du large.

Les dernières heures de cette nuit du 24 au 25 janvier s'écoulèrent en conversations. Tant de choses que les familles avaient à se dire, tant de souvenirs à évoquer, tant de craintes pour l'avenir! Personne ne songea à dormir et personne ne dormit, si ce n'est le petit Bob. Il va de soi que, jusqu'à l'aube, M. Zermatt et ses compagnons ne se départirent pas d'une sévère surveillance, et restèrent en se relayant près des deux caronades, chargées, l'une à boulet, l'autre à mitraille.

En effet, on le répète, ce qu'il y avait de plus dangereux, c'eût été une attaque de nuit, si les naturels parvenaient à débarquer avant d'être signalés.

L'îlot du Requin, plus étendu que celui de la Baleine situé à une lieue au nord à l'ouvert de la baie des Flamants, formait un ovale de deux mille six cents pieds de longueur sur une largeur de sept cents, soit un périmètre de trois quarts de lieue environ. Le jour, la surveillance y avait été assez facile, et, comme il importait qu'elle fût non moins efficace entre le coucher et le lever du soleil, on décida, sur la proposition du capitaine Gould, que des rondes seraient faites le long des grèves.

Lorsque l'aube reparut, aucune alerte ne s'était produite. Si les sauvages n'ignoraient pas que l'îlot fût pourvu d'une petite garnison, ils n'auraient pu du moins se douter que, renforcée depuis la veille, elle fût en état de leur opposer une plus sérieuse résistance. Toutefois, ils ne tarderaient pas à s'apercevoir qu'une de leurs pirogues avait disparu, — précisément celle qui avait conduit le capitaine Gould et ses compagnons de la grève de Falkenhorst à l'îlot du Requin.

« Peut-être penseront-ils, fit observer Fritz, que ce canot a été entraîné par la marée descendante...

— Dans tous les cas, mes amis, répondit M. Zermatt, veillons avec soin. Tant que l'îlot ne sera pas envahi, nous n'avons rien à craindre. Bien que nous soyons quinze ici, notre nourriture y est assurée pour longtemps avec les réserves du magasin, sans parler du troupeau

d'antilopes. La source d'eau douce est inépuisable, et, quant aux munitions, à moins d'attaques souvent réitérées, nous en sommes pourvus...

— Que diable! s'écria John Block, ces singes sans queues ne resteront pas éternellement sur l'île...

— Qui sait?... répondit Mme Zermatt. S'ils se sont installés à Felsenheim, ils ne s'en iront plus!... Ah! notre chère demeure, préparée pour vous recevoir tous, mes enfants, maintenant en leur pouvoir!...

— Mère, répondit Jenny, je ne pense pas qu'ils aient rien détruit à Felsenheim, car ils n'ont aucun intérêt à le faire!... Nous retrouverons notre habitation en bon état, et nous y reprendrons la vie commune... et avec l'aide de Dieu...

— De Dieu, ajouta François, qui ne nous abandonnera pas, après nous avoir réunis comme par miracle...

— Ah! si j'étais capable d'en faire un!... s'écria Jack.

— Lequel feriez-vous, monsieur Jack?... demanda le bosseman.

— D'abord, répondit le jeune homme, je saurais bien obliger ces gueux à décamper avant qu'ils eussent essayé d'envahir l'îlot, tous tant qu'ils sont...

— Et ensuite?... questionna Harry Gould.

— Ensuite, capitaine, s'ils persistaient à

infester notre île de leur présence, je ferais apparaitre au bon moment la *Licorne* ou les autres navires qui ne peuvent tarder à montrer leurs pavillons à l'ouvert de la baie du Salut...

— Mais cela, mon cher Jack, fit observer Jenny, ce ne serait pas un miracle, et cette éventualité se produira tout naturellement... Un de ces jours, nous entendrons le canon saluer la nouvelle colonie anglaise...

— Il est même étonnant qu'aucun bâtiment ne soit déjà en vue... dit M. Wolston.

— Patience, répondit John Block, et laissons courir!... Toute chose arrive à son heure...

— Dieu le veuille! » dit en soupirant M^me^ Zermatt, dont la confiance était ébranlée par ces rudes épreuves.

Ainsi donc, après avoir organisé leur existence sur la Nouvelle-Suisse, après avoir si largement puisé à ses ressources naturelles, après l'avoir rendue plus riche encore par leur travail et leur intelligence, voici que les deux familles en étaient réduites à recommencer sur un îlot qui dépendait de cette île! Combien de temps y seraient-elles prisonnières, et ne tomberaient-elles pas entre les mains ennemies, si un secours n'arrivait pas du dehors?...

On procéda à une installation qui durerait des semaines, peut-être des mois; le magasin étant assez vaste pour loger quinze personnes, M^mes^ Zermatt et Wolston, Jenny, Suzan et son enfant, Annah, Doll, coucheraient dans les lits

du second compartiment, et les hommes occuperaient le premier.

D'ailleurs, en pleine belle saison, les nuits étaient encore tièdes après des journées chaudes. Quelques brassées d'herbes, séchées au soleil, il n'en faudrait pas davantage au capitaine Gould et au bosseman, à MM. Zermatt et Wolston, à Fritz, à ses frères et à James, qui, du soir au matin, devaient se relayer de manière à surveiller les abords de l'îlot.

Quant à la nourriture, ainsi que l'avait affirmé M. Zermatt, il n'y avait pas à s'inquiéter. En riz, manioc, farine, en conserves de viandes fumées, de poissons secs, saumons et harengs, sans parler du poisson frais qui serait pêché au pied des roches, les réserves suffiraient aux besoins quotidiens de six mois. Les mangliers et les cocotiers de l'ilot donnaient des fruits en abondance. Deux fûts permettraient d'additionner de quelques gouttes de brandy l'eau fraîche et limpide de la source.

Ce qui risquait de faire défaut, — et cela ne laissait pas d'être assez grave — c'étaient les munitions, bien que la chaloupe en eût apporté une certaine quantité. Par suite de fréquentes attaques, si la poudre, les boulets et les balles venaient à manquer, la défense deviendrait impossible.

Pendant l'installation dont s'occupaient MM. Zermatt et Ernest, M. Wolston, Harry Gould, le bosseman, Fritz, Jack, François, par-

coururent l'îlot du Requin. Sur presque tous les côtés, il était aisément abordable par les grèves qui s'étendaient entre les pointes du littoral. La partie la mieux défendue était celle que dominait le monticule de la batterie, élevé à l'extrémité sud-ouest, en regard de la baie du Salut. Au pied s'entassaient d'énormes blocs, sur lesquels il eût été très difficile de débarquer. Partout ailleurs, il est vrai, des embarcations légères, des pirogues, trouveraient assez d'eau pour accoster. Il y avait donc obligation de se tenir sans cesse en surveillance.

Dans leur visite, Fritz et François purent constater le bon état des plantations. Les mangliers, les cocotiers, les pins, étaient en plein rapport. Une herbe épaisse tapissait les pâtures où le troupeau d'antilopes se livrait à ses cabriolants ébats. De nombreux oiseaux, voletant d'un arbre à un autre, emplissaient l'air de mille cris. Un ciel magnifique versait sa lumière et sa chaleur sur la mer environnante. Combien eût paru délicieuse la fraîcheur des ombrages de Falkenhorst et de Felsenheim!

Quelques jours après que les familles s'étaient réfugiées sur l'îlot, un oiseau y avait reçu le meilleur accueil. C'était l'albatros de la Roche-Fumante, celui que Jenny avait retrouvé à la baie des Tortues, et qui, du haut du pic Jean-Zermatt, s'était envolé vers la Terre Promise. A son arrivée, le bout de ficelle qui entourait encore une de ses pattes avait attiré l'attention

de Jack, qui l'avait pris sans peine. Mais, cette fois, hélas! l'oiseau n'apportait aucune nouvelle!

Fritz, François, le capitaine Gould, M. Wolston, Jack, le bosseman montèrent à la batterie. Du haut du monticule, la vue, que ne gênait aucun obstacle, s'étendait au nord jusqu'au cap de l'Espoir Trompé, à l'est jusqu'au cap de ce nom, au sud jusqu'aux dernières limites de la baie du Salut. En direction de l'ouest, à la distance de trois quarts de lieue, se développait la longue rangée d'arbres qui bordait le rivage entre l'embouchure du ruisseau des Chacals et le bois de Falkenhorst. Au delà, il eût été malaisé de reconnaître si les naturels parcouraient ou non la campagne à travers le district de la Terre-Promise.

En ce moment, à l'entrée de la baie du Salut, quelques pirogues, conduites à la pagaie, prenaient le large, sans s'aventurer à portée des pièces de la batterie. Les sauvages n'ignoraient plus à quel danger ils s'exposaient en s'approchant de l'îlot du Requin, et, assurément, s'ils tentaient d'y débarquer, ce ne serait que par une nuit obscure.

En observant la haute mer vers le nord, on ne voyait qu'une immensité déserte, et c'est de ce côté que la *Licorne* ou tout autre navire expédié d'Angleterre aurait pu apparaître...

Fritz, François, Harry Gould, John Block, après s'être assurés que la batterie était prête à

faire feu de ses deux caronades, se préparaient à redescendre, lorsque le capitaine Gould demanda :

« Est-ce qu'il ne se trouve pas un dépôt de poudre à l'habitation de Felsenheim ?...

— En effet, répondit Jack, et plût à Dieu qu'il fût ici au lieu d'être là-bas !... Ce sont précisément les trois barils que nous avait laissés la *Licorne*...

— Et où sont-ils ?...

— Dans une anfractuosité qui nous sert de poudrière, au fond du verger...

— Et, probablement, demanda le bosseman, qui avait deviné la pensée de son capitaine, les coquins ont dû découvrir cette poudrière ?...

— Cela est à craindre, répliqua M. Wolston.

— Ce qui est à craindre surtout, déclara le capitaine Gould, c'est que, dans leur ignorance, ils ne commettent quelque imprudence et ne fassent sauter l'habitation...

— Et eux avec !... s'écria Jack. Eh bien, dût Felsenheim périr dans l'explosion, ce serait une solution, du moins, et ce qui resterait de ces vilains animaux sur notre île décamperait, j'imagine, sans esprit de retour ! »

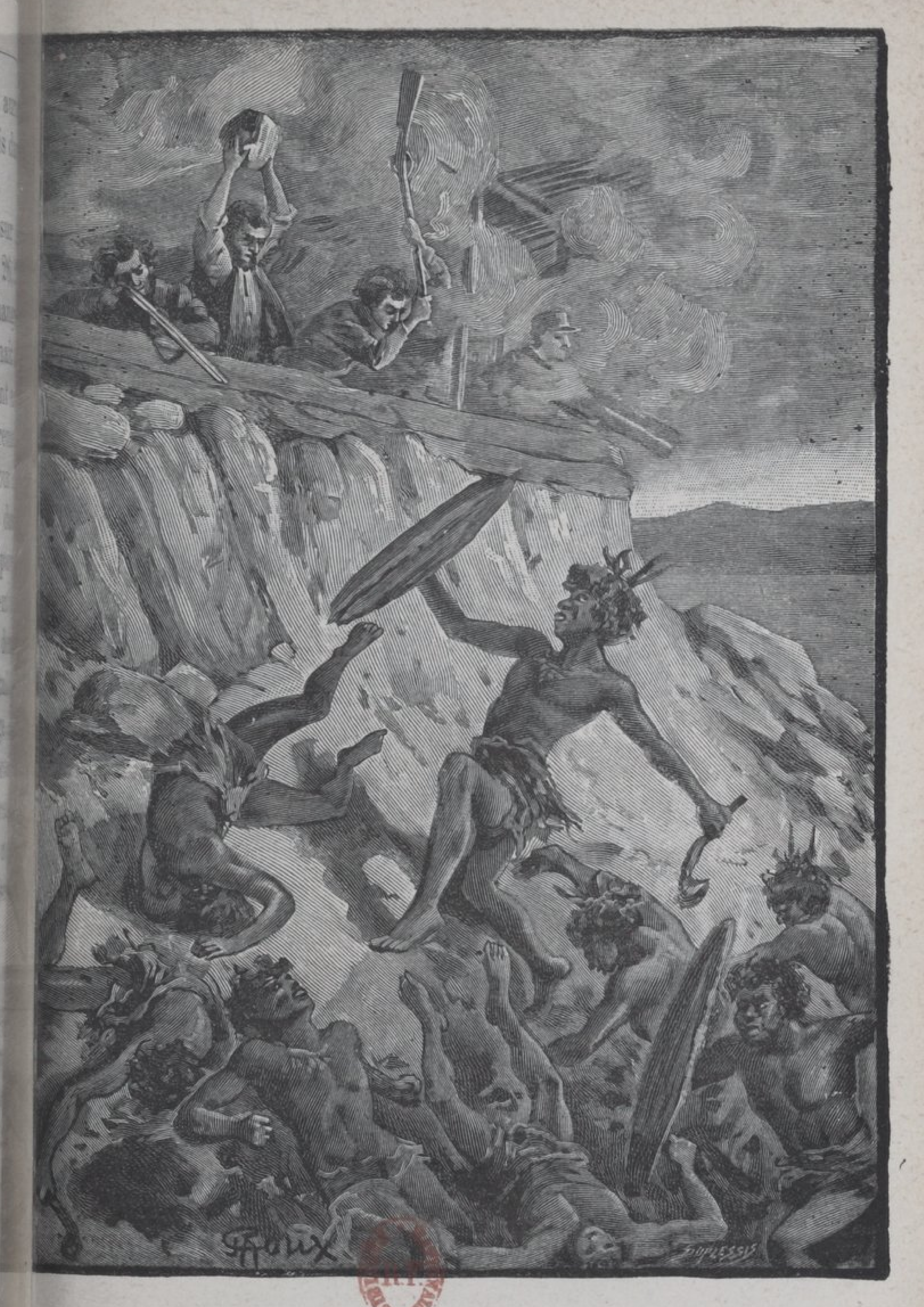
Il y avait lieu de le croire. Mais était-il à désirer que cette éventualité se réalisât, même pour débarrasser la Nouvelle-Suisse de ses envahisseurs ?...

Laissant le bosseman de garde à la batterie, tous revinrent au magasin. Le premier repas

fut pris en commun, et quelle joie y aurait présidé si les convives eussent été réunis dans la grande salle de Felsenheim !

Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur la monotonie des jours qui suivirent, les 25, 26, 27 et 28 janvier. Ils n'apportèrent aucun changement à la situation. Sauf en ce qui concernait la surveillance de l'îlot, on ne savait comment occuper les longues heures. Ah! quelle différence, et dans quel enchantement aurait vécu tout ce petit monde, si la *Licorne* n'eût pas été dans l'obligation de relâcher à Capetown pour réparer ses avaries, — ce qui amena l'embarquement de ses passagers sur le *Flag*... Depuis plus de deux mois déjà, parents et amis auraient été installés à Felsenheim!... Et maintenant, le mariage de Fritz et de Jenny étant fait, qui sait si un second n'eût pas été sur le point d'être célébré, celui d'Ernest et d'Annah que le chapelain de la corvette aurait béni dans la chapelle de Felsenheim!... Et, probablement aussi, il aurait été question d'une troisième cérémonie de ce genre... plus tard... lorsque Doll aurait atteint ses dix-huit ans, cérémonie dans laquelle François eût joué le principal rôle, à l'extrême satisfaction des deux familles qui, décidément, n'en feraient plus qu'une!...

Mais la réalisation de ces projets si ardemment désirée, y pouvait-on songer dans les circonstances actuelles?... Comment envisager sans effroi les dangers qu'amenait la présence des




CETTE AGRESSION FUT ALORS DES PLUS VIOLENTES. (Page 281.)



naturels sur l'île, et lorsqu'on en était réduit à cet îlot dont ils ne tarderaient peut-être pas à s'emparer?...

Cependant chacun luttait contre le découragement. John Block, lui, n'avait rien perdu de sa bonne humeur naturelle. On faisait de longues promenades sous les plantations. On surveillait la baie du Salut, bien qu'il n'y eût aucune attaque à redouter des pirogues, alors que le soleil se déplaçait d'un horizon à l'autre. Puis, avec la nuit, revenaient toutes les inquiétudes, en prévision d'une attaque qui aurait le nombre pour elle.

Aussi, tandis que les femmes étaient retirées dans le second compartiment du magasin, les hommes faisaient-ils des rondes le long des grèves, prêts à se concentrer au pied du monticule, si les agresseurs s'approchaient de l'îlot.

Le 29 janvier, pendant la matinée, il n'y eut rien à noter encore. Le soleil s'était levé sur un horizon dégagé de brumes. La journée serait très chaude, et c'est à peine si la légère brise de mer tiendrait jusqu'au soir.

Après le repas de midi, Harry Gould et Jack, quittant le magasin, vinrent relever Ernest et M. Wolston qui étaient de faction au poste de la batterie.

Ces derniers allaient redescendre, lorsque le capitaine Gould les arrêta, en disant :

« Voici plusieurs pirogues qui se montrent à l'embouchure du ruisseau des Chacals...

— Elles vont probablement à la pêche comme tous les jours, répondit Ernest, et elles auront soin de passer hors de portée de nos caronades.

— Eh! s'écria Jack, qui, avec la longue-vue, observait ce côté de la baie, les pirogues sont nombreuses cette fois... Tenez... cinq... six... neuf... Encore deux qui sortent de la crique... onze... douze!... Ah çà! est-ce que toute la flottille s'en va à la pêche?...

— Ou plutôt ne se disposent-elles pas à nous attaquer?... dit M. Wolston.

— Peut-être... répondit Ernest.

— Soyons sur nos gardes, recommanda Harry Gould, et prévenons nos compagnons...

— Voyons d'abord de quel côté se dirigent ces pirogues, répondit M. Wolston.

— En tout cas, nous sommes prêts à faire tonner toute notre artillerie », ajouta Jack.

Pendant les quelques heures que Jack était demeuré entre les mains des sauvages dans la baie des Éléphants, il avait observé que le nombre des pirogues s'élevait à une quinzaine pouvant porter de sept à huit hommes chacune. Or, précisément, il y eut lieu de reconnaître qu'une douzaine de ces embarcations venaient de doubler la pointe de la crique. Il semblait aussi qu'elles avaient pris à bord toute la bande, et qu'il ne devait plus rester un seul indigène à Felsenheim.

« Déguerpiraient-ils enfin?... s'écria Jack.

— Ce n'est pas probable, répondit Ernest, et

ils viennent plutôt rendre visite à l'îlot du Requin...

— A quelle heure commence le jusant?... demanda le capitaine Gould.

— A une heure et demie, dit M. Wolston.

— Alors il ne tardera pas, et, comme il favorisera la marche des pirogues, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. »

Entre temps, Ernest alla mettre M. Zermatt, ses frères, le bosseman au courant, et tous vinrent prendre leur poste sous le hangar de la batterie.

Il était un peu plus d'une heure, et, au début de la marée descendante, les pirogues n'avançaient que lentement le long du littoral de l'est. De la sorte, elles restaient aussi éloignées que possible de l'îlot, afin d'éviter les projectiles, dont elles connaissaient maintenant la portée et la puissance.

« Et pourtant... si c'était un départ définitif!... répétait François.

— Bon voyage!... s'écria Jack.

— Et au plaisir de ne jamais les revoir! » ajouta John Block.

Personne n'eût encore osé se prononcer ni admettre une si heureuse éventualité... Les pirogues n'attendaient-elles pas que le jusant fût bien établi pour rallier l'îlot?...

Fritz et Jenny, l'un près de l'autre, regardaient en silence, ne pouvant croire que la situation touchât à un dénouement si prochain.

Mmes Zermatt et Wolston, Suzan, Annah et Doll murmuraient tout bas quelque prière.

Enfin, il parut bientôt que les pirogues sentaient l'action de la marée descendante. Leur vitesse s'accéléra, sans qu'elles eussent cessé de longer la côte, comme si le projet des naturels était de doubler le cap de l'Est.

A trois heures et demie, la flottille se trouvait à mi-chemin de la baie du Salut et du cap. A six heures, plus le moindre doute à conserver. Après avoir contourné ce cap, la dernière embarcation disparaissait derrière la pointe.

Ni M. Zermatt ni aucun des siens n'avaient un instant quitté le monticule.

Quel soulagement lorsqu'il n'y eut plus une seule pirogue en vue !... L'île était enfin délivrée de leur présence... Les familles allaient pouvoir réintégrer Felsenheim... Peut-être n'y aurait-il que d'insignifiants dommages à réparer?... On ne s'occuperait que de guetter l'arrivée de la *Licorne*... Les récentes appréhensions étaient oubliées, et, en somme, tous étaient là... tous... après avoir surmonté tant d'épreuves !

« Partons-nous pour Felsenheim?... s'écria Jack, dans son impatience de quitter l'îlot.

— Oui... oui..., répondit Doll, non moins impatiente et à laquelle se joignit François.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre à demain?... fit observer Jenny. — Qu'en penses-tu, mon cher Fritz?...

— Ce que pensent M. Wolston, le capitaine

Gould et mon père, répondit Fritz : c'est assurément de passer encore la nuit prochaine sur l'îlot...

— En effet, ajouta M. Zermatt, et, avant de regagner Felsenheim, il faut avoir toute certitude que les sauvages ne songent point à y revenir...

— Eh! ils sont déjà au diable, s'écria Jack, et le diable ne lâche plus ce qu'il tient dans ses griffes!... N'est-ce pas, brave John Block?...

— Si... quelquefois », répondit le bosseman.

Bref, malgré les instances de Jack, on décida de remettre le départ au lendemain, et le repas, le dernier qui allait être pris à l'îlot du Requin, réunit tout le monde.

Il fut très gai, et, la soirée achevée, chacun ne songea plus qu'à se livrer au repos.

D'ailleurs, tout donnait à croire que cette nuit du 29 au 30 janvier serait aussi calme que tant d'autres passées dans les tranquilles habitations de Felsenheim et de Falkenhorst.

Cependant ni M. Zermatt ni ses compagnons ne voulurent se départir de leurs habitudes de prudence, bien que tout danger parût écarté depuis le départ des pirogues. Il fut donc convenu que les uns effectueraient les rondes nocturnes, tandis que les autres resteraient en surveillance au poste de la batterie.

Dès que M[mes] Zermatt et Wolston, Jenny, Doll, Annah, Suzan et Bob furent rentrés dans

le magasin, Jack, Ernest, François, John Block, le fusil en bandoulière, gagnèrent l'extrémité nord de l'ilot. Quant à Fritz et au capitaine Gould, ils gravirent le monticule, et s'installèrent sous le hangar, leur faction devant durer jusqu'au lever du soleil.

M. Wolston, M. Zermatt et James restèrent dans le magasin où il leur serait loisible de dormir jusqu'à l'aube.

La nuit était sombre, sans lune. L'espace s'emplissait des vapeurs que lui restituait la terre échauffée par les chaleurs du jour. La brise venait de tomber avec le soir. Un profond silence régnait. On n'entendait plus que le ressac de la marée montante, qui avait commencé vers huit heures.

Harry Gould et Fritz, assis l'un près de l'autre, reportaient leurs souvenirs sur tous ces événements heureux ou malheureux qui s'étaient succédé depuis l'abandon du *Flag*. De temps en temps, l'un ou l'autre sortait, et, contournant le plateau de la batterie, dirigeait ses regards plus particulièrement vers le sombre bras de mer compris entre les deux caps.

Rien n'avait troublé cette profonde solitude jusqu'à deux heures après minuit, lorsque le capitaine et Fritz furent tirés de leur causerie par le bruit d'une détonation.

« Un coup de feu !... dit Harry Gould.

— Oui... et il est parti de ce côté, répondit Fritz, en indiquant le nord-est de l'îlot.

— Que se passe-t-il donc?... » s'écria le capitaine Gould.

Tous deux, se précipitant hors du hangar, cherchèrent à distinguer quelque lueur au milieu de cette profonde obscurité.

Deux autres détonations éclatèrent alors, et, cette fois, à une distance moindre que la première.

« Les pirogues sont revenues... » dit Fritz.

Et, laissant Harry Gould à la batterie, il descendit en toute hâte vers le magasin.

MM. Zermatt et Wolston, qui avaient entendu ces détonations, étaient déjà sur le seuil.

« Qu'y a-t-il ?... demanda M. Zermatt.

— Je crains, mon père, répondit Fritz, que les sauvages n'aient essayé de débarquer...

— Et ils y ont réussi, les gueux!... s'écria Jack, qui parut avec Ernest et le bosseman.

— Ils sont sur l'îlot?... répéta M. Wolston.

— Leurs pirogues ont accosté la pointe du nord-est, au moment où nous y arrivions, dit Ernest, et nos décharges n'ont pu les éloigner!... Il ne reste plus...

— Qu'à se défendre! » répondit le capitaine Gould.

Jenny, Doll, Annah, Suzan, Mmes Zermatt et Wolston venaient de quitter leur chambre. Sous la crainte d'une attaque immédiate, il fallut emporter ce que l'on pourrait d'armes, de munitions, de provisions, et gagner la batterie au plus vite.

Ainsi donc, ce départ des pirogues n'était qu'une ruse. Les naturels voulaient laisser croire qu'ils avaient définitivement abandonné l'île. Puis, profitant de la marée montante, ils étaient revenus vers l'îlot du Requin qu'ils espéraient surprendre. La manœuvre avait eu plein succès. Bien que leur présence fût connue et qu'ils eussent été accueillis à coups de fusil, ils occupaient la pointe, d'où il leur serait facile de gagner le magasin central.

La situation était donc gravement empirée, et même désespérée, puisque les pirogues avaient pu y débarquer toute la bande. Que M. Zermatt et ses compagnons fussent en état d'opposer une sérieuse résistance, de tenir tête à un aussi grand nombre d'assaillants, c'était impossible. Qu'ils dussent succomber, lorsque les munitions et les provisions viendraient à leur manquer, ce n'était que trop certain, et ils ne se faisaient aucune illusion à cet égard!...

Quoi qu'il en soit, il n'y avait qu'à se réfugier sur le monticule dans le poste de la batterie. C'était là seulement que l'on pouvait se défendre.

Mmes Zermatt et Wolston, Jenny, Annah, Doll, Suzan et son enfant vinrent s'abriter sous le hangar qui abritait les deux canons. Elles ne laissaient pas échapper une plainte, elles s'efforçaient de contenir leurs angoisses.

Un instant, M. Zermatt eut la pensée de les transporter au rivage de Falkenhorst avec la chaloupe. Mais que deviendraient ces pauvres

femmes, après que l'îlot serait envahi, et si leurs compagnons ne pouvaient les rejoindre?... D'ailleurs, elles n'eussent jamais consenti à se séparer d'eux.

Il était un peu plus de quatre heures, lorsqu'un vague bruit de pas signala la présence des sauvages à une cinquantaine de toises. Le capitaine Gould, MM. Zermatt et Wolston, Ernest, François, James, le bosseman, armés de carabines, se tinrent prêts à faire feu, tandis que Fritz et Jack, la mèche allumée près des deux petites pièces, n'attendaient que le moment de couvrir de mitraille les approches du monticule.

Lorsque les ombres noires se dessinèrent au milieu des premières lueurs du jour, le capitaine Gould commanda à voix basse de tirer dans cette direction.

Sept ou huit détonations éclatèrent, suivies d'horribles cris, preuve que plus d'une balle avait porté dans la masse. Après cet accueil, bien fait pour les arrêter, les assaillants allaient-ils prendre la fuite ou se précipiter à l'assaut de la batterie?... Dans tous les cas, les fusils, immédiatement remis en état, les accableraient de balles auxquelles se joindrait la mitraille des caronades, s'ils franchissaient l'espace qui les séparait encore du monticule.

Jusqu'au lever du soleil, il y eut trois tentatives à repousser. La dernière permit à une vingtaine de ces naturels de gagner la crête du monticule. Bien qu'un certain nombre des

leurs eussent été frappés mortellement, les carabines ne suffisaient plus à les arrêter, et, sans une double décharge d'artillerie, le poste de la batterie eût été probablement enlevé dans la dernière attaque.

Avec le jour, la bande s'était retirée sous les arbres, près du magasin, et peut-être attendrait-elle la prochaine nuit avant de recommencer l'assaut.

Par malheur, M. Zermatt et les siens avaient largement dépensé les cartouches. Lorsqu'on en serait réduit aux projectiles des canons, qui ne pouvaient être braqués vers la base du monticule, comment empêcher les sauvages d'en atteindre le sommet?...

Un conseil fut tenu afin d'étudier la situation sous toutes ses faces. S'il était impossible de prolonger longtemps la résistance dans ces conditions, n'y avait-il pas possibilité de quitter l'îlot du Requin, de débarquer sur la grève de Falkenhorst, de chercher refuge à l'intérieur du district ou en quelque autre partie de l'île, et tous, cette fois, tous?... Ou bien y aurait-il avantage à se jeter au milieu des sauvages, à profiter de la supériorité des carabines sur les arcs et les flèches pour les obliger à reprendre la mer?... Mais M. Zermatt et ses compagnons n'étaient que neuf contre la centaine d'hommes qui entouraient le monticule.

En ce moment, comme une réponse à cette dernière proposition, l'espace s'emplit d'un sif-

flement de flèches, dont quelques-unes vinrent s'implanter dans la toiture du hangar, heureusement sans blesser personne.

« L'attaque va recommencer... dit John Block.

— Soyons prêts! » répondit Fritz.

Cette agression fut alors des plus violentes, car les naturels, pris de rage, ne craignaient plus de s'exposer aux balles et à la mitraille. En outre, les munitions allaient bientôt manquer, et le feu se ralentit. Aussi plusieurs de ces forcenés, grimpant le long du monticule, parvinrent-ils jusqu'au hangar. Une décharge des deux pièces, à bout portant, nettoya la place de quelques-uns, tandis que Fritz, Jack, François, James, John Block, luttaient corps à corps avec les autres. Ils revinrent tous alors, passant sur les cadavres qui jonchaient la base du monticule. Ils ne faisaient pas usage de leurs arcs, mais d'une sorte d'arme, moitié hache, moitié massue, redoutable entre leurs mains...

Il fut évident que la lutte touchait à son terme. Les dernières balles avaient été tirées, et le nombre devait vaincre. M. Zermatt et ses compagnons essayaient de résister autour du hangar, qui ne tarderait pas à être envahi. Aux prises avec plusieurs naturels, Fritz, François, Jack, Harry Gould, risquaient d'être entraînés au bas du monticule. La lutte se terminerait en quelques instants, et la victoire, ce serait le massacre de tous, car on ne pouvait attendre

aucune pitié de la part de ces féroces ennemis.

En cet instant, — il était exactement huit heures vingt-cinq, — une détonation, apportée par le vent du nord qui fraîchissait, retentit au large de l'île.

Les assaillants l'avaient entendue, car les plus avancés s'arrêtèrent.

Fritz, Jack et les autres remontèrent aussitôt vers le hangar, quelques-uns d'entre eux blessés légèrement.

« Un coup de canon... s'écria François.

— Et un coup de canon de marine... ou je ne m'y connais pas!... déclara le bosseman.

— Il y a un navire en vue... dit M. Zermatt.

— C'est la *Licorne*... répondit Jenny.

— Et c'est Dieu qui l'envoie!... » murmura François.

Les échos de Falkenhorst répercutèrent une seconde détonation, plus rapprochée, et, cette fois, les sauvages reculèrent jusque sous le couvert des arbres.

Alors Jack de s'élancer vers le mât de pavillon, et, leste comme un gabier de hune, il en atteignit l'extrémité.

« Navire... navire! » cria-t-il.

Tous les regards se portèrent dans la direction du nord.

Au-dessus du cap de l'Espoir-Trompé, en arrière de sa pointe, se dessinaient les hautes voiles d'un bâtiment, gonflées par la brise matinale...

Un trois-mâts, amures à bâbord, manœuvrait pour doubler ce cap, qui fut appelé depuis le cap de la Délivrance.

A la corne d'artimon de ce navire battait le pavillon de la Grande-Bretagne.

M$^{mes}$ Zermatt et Wolston, Jenny, Annah, Doll, Suzan, venaient de sortir du hangar, levant les mains vers le ciel dans un élan de reconnaissance.

« Et ces bandits?... demanda Fritz.

— En fuite!... répondit Jack, qui venait de se laisser glisser le long du mât de pavillon.

— Oui... en fuite, ajouta John Block, et, s'ils ne détalent pas assez vite, aidons-les avec nos derniers boulets de quatre!... »

En effet, surpris par les détonations venues du nord, épouvantés à l'apparition du navire qui tournait la pointe, les sauvages s'étaient précipités du côté de la mer où les attendaient leurs pirogues. Dès qu'ils s'y furent embarqués, elles débordèrent à grands coups de pagaies et prirent le large en se dirigeant vers le cap de l'Est.

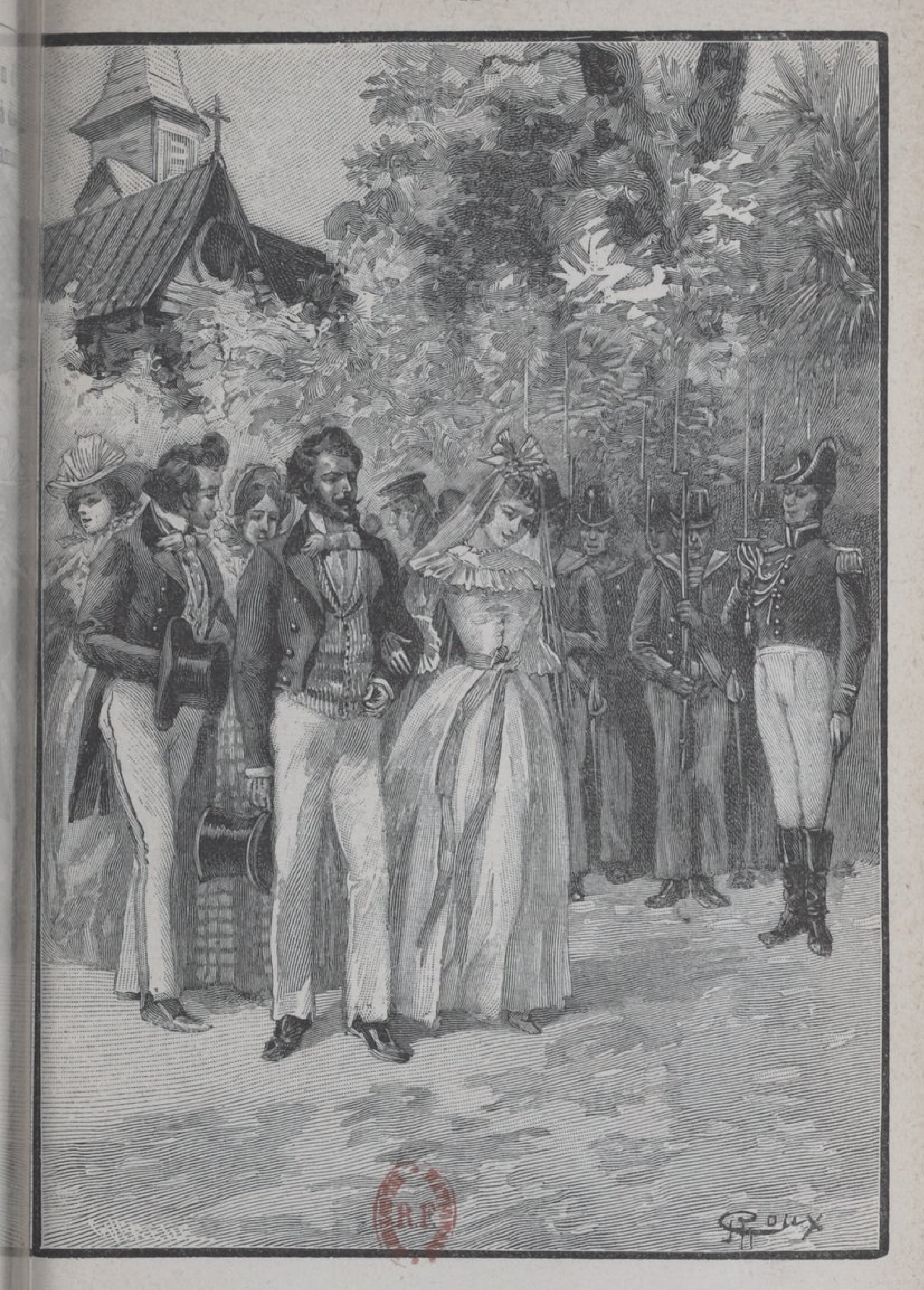
Le bosseman et Jack rentrés sous le hangar braquèrent les deux pièces en cette direction, et trois pirogues, coupées en deux, coulèrent sur place.

Au moment où le bâtiment, donnant à pleines voiles dans le bras de mer, laissait porter sur l'îlot du Requin, les projectiles de ses grosses pièces se joignirent à ceux de la batterie. La

plupart des pirogues essayèrent en vain d'y échapper, et deux seulement parvinrent à disparaître derrière le cap pour ne plus jamais revenir.



X



C'ÉTAIT LE PREMIER MARIAGE SUR L'ÎLE... (Page 289.)

# XXXII

a *Licorne*. — Prise de possession au nom de l'Angleterre — Aucune nouvelle du *Flag*. — Retour à Felsenheim. — Un mariage célébré à la chapelle. — Plusieurs années — Prospérité de la colonie de la Nouvelle-Suisse.

C'était bien la *Licorne* qui venait de jeter 'ancre à l'entrée de la baie du Salut. Ses avaries éparées, le capitaine Littlestone avait quitté apetown après une relâche de plusieurs mois, t il arrivait enfin à la Nouvelle-Suisse, dont il llait prendre officiellement possession au nom e l'Angleterre.

Le capitaine Littlestone apprit alors de la ouche même d'Harry Gould les événements ont le *Flag* avait été le théâtre.

Quant à ce qu'était devenu ce navire, si Roert Borupt se livrait à la piraterie sur ces mers nal famées de l'océan Pacifique, ou si ses comlices et lui avaient péri dans quelque furieux ornado de ces parages, on ne devait jamais le

savoir, ainsi qu'il a été dit, et il n'y a plus lie
de s'en occuper.

Quelle satisfaction pour les deux familles lorsqu'elles constatèrent que l'habitation d Felsenheim n'avait pas été saccagée. Il étai probable que les naturels, ayant l'intention d se fixer définitivement sur l'île, comptaient s' installer. Aucun dégât dans les chambres coucher ni dans les salles, aucune trace d pillage dans les annexes et magasins, aucun déprédation dans le verger ni dans les champ voisins.

Dès le retour des hôtes de Felsenheim, le chiens, Turc, Braun et Falb, accoururent, témoi gnant de leur joie par force aboiements e gambades.

Puis, on retrouva les animaux domestique qui s'étaient dispersés aux environs de l'enclos les buffles Sturm et Brummer, l'autruche Brau sewind, le singe Knips, l'onagre Leichtfuss, l vache Blass et ses compagnons de pâture, l taureau Brull et ses compagnons d'étable, le ânons Rash, Pfeil et Flink, le chacal, l'albatro de Jenny qui avait franchi le bras de mer entr l'îlot du Requin et Felsenheim.

Comme plusieurs navires expédiés d'Angle terre ne pouvaient tarder à amener de nou veaux colons avec leur matériel, il convenait d choisir l'emplacement des constructions nou velles. Il fut décidé qu'elles seraient établie sur les deux rives du ruisseau des Chacals, er

remontant vers la cascade. Felsenheim formerait ainsi le premier village de la colonie, en attendant qu'il devînt une ville. L'avenir lui réservait sans doute le rang de capitale de la Nouvelle-Suisse, car ce serait la plus importante des bourgades qui s'élèveraient à l'intérieur comme à l'extérieur de la Terre-Promise.

Du reste, la *Licorne* devait prolonger sa relâche dans la baie du Salut jusqu'à l'arrivée des émigrants. Aussi, quelle animation sur cette côte en remontant les grèves de Falkenhorst!

Trois semaines ne s'étaient pas écoulées, lorsqu'une cérémonie, à laquelle on voulut donner tout l'éclat possible, réunit le commandant Littlestone, ses officiers et l'équipage de la corvette, puis le capitaine Harry Gould, le bosseman, et les familles Zermatt et Wolston au complet, qui allaient se rattacher l'une à l'autre par des liens plus étroits.

Ce jour-là, le chapelain de la *Licorne* procéda dans la chapelle de Felsenheim à la célébration du mariage d'Ernest Zermatt et d'Annah Wolston. C'était le premier qui s'accomplissait sur cette île de la Nouvelle-Suisse, lequel, dans l'avenir, serait suivi de bien d'autres.

Et, en effet, à deux ans de là, François devint le mari de Doll Wolston. Cette fois, ce ne fut pas dans l'humble chapelle que le pasteur de la colonie bénit cette union tant désirée. La cérémonie eut lieu dans une église élevée à mi-chemin de l'avenue entre Felsenheim et

Falkenhorst, et dont le clocher, pointant hors des arbres, était visible de trois milles en mer.

Il serait oiseux de s'étendre davantage sur les destinées de la Nouvelle-Suisse. L'heureuse île vit s'accroître, d'année en année, le nombre de ses habitants. La baie du Salut, abritée contre les vents et les houles du large, offrait d'excellents mouillages aux bâtiments, entre lesquels la pinasse *Elisabeth* ne faisait point mauvaise figure.

Il va de soi que les communications avaient été régulièrement établies avec la métropole. Cela donna naissance à une fructueuse exportation des produits de la colonie, aussi bien ceux du district de la Terre-Promise que ceux de la campagne que limitait la chaîne de montagnes au sud, de l'embouchure de la rivière Montrose à la côte occidentale. On comptait alors quatre principales bourgades, Waldegg, Zuckertop, Prospect-Hill, l'ermitage d'Eberfurt. Un port fut créé à l'embouchure de la rivière Montrose, un autre à la baie de la Licorne qu'une route carrossable mettait en communication avec le fond de la baie du Salut.

A cette époque, c'est-à-dire trois ans après la prise de possession par l'Angleterre, le chiffre de la population dépassait deux mille. Le gouvernement britannique ayant laissé son autonomie à la Nouvelle-Suisse, M. Zermatt avait été élevé au rang de gouverneur de la colonie. Fasse le Ciel que ceux qui lui succéde-

ront vaillent cet excellent et digne homme!

Il convient de noter aussi qu'un détachement des troupes de l'Inde vint prendre garnison sur l'île, après que des forts eurent été construits au cap de l'Est et au cap de la Délivrance (ancien cap de l'Espoir-Trompé), de manière à commander le bras de mer qui donnait accès dans la baie du Salut.

Certes, ce n'étaient pas les sauvages qu'il y avait à craindre, ni ceux des îles Andaman ou Nicobar, ni ceux de la côte australienne. Mais la position de la Nouvelle-Suisse en ces parages, outre qu'elle facilitait la relâche des navires, avait une réelle importance au point de vue militaire à l'entrée des mers de la Sonde et de l'océan Indien. Il importait donc qu'elle fût pourvue de moyens de défense en rapport avec cette situation.

Telle est la complète histoire de cette île depuis le jour où la tempête y jeta un père, une mère et leurs quatre enfants. Pendant douze années, cette famille intelligente et courageuse avait travaillé sans relâche, mis en œuvre toutes les forces d'un sol vierge, que fécondait le puissant climat des zones tropicales. Aussi sa prospérité n'avait-elle cessé de s'accroître, son bien-être d'augmenter jusqu'au jour où l'arrivée de la *Licorne* lui permit d'établir ses relations avec le reste du monde.

Une seconde famille, on le sait, était venue volontairement joindre ses destinées à la sienne,

et, matériellement comme moralement, jamais existence n'avait été plus heureuse que sur ce fertile domaine de la Terre-Promise.

Mais, alors, commencèrent les dures épreuves. Le mauvais sort s'acharna contre ces braves gens. Ils eurent la crainte de ne plus revoir ceux qu'ils attendaient, et le malheur d'être assaillis par une bande de sauvages!

Il faut dire, cependant, que, même aux plus mauvaises heures de cette période, soutenus par une foi sincère que rien n'aurait pu ébranler, ils n'avaient jamais désespéré de la Providence.

Enfin les beaux jours revinrent, et les mauvais ne sont plus à redouter pour cette seconde patrie des deux familles.

A présent, la Nouvelle-Suisse est florissante, et elle deviendra trop petite pour recevoir tous ceux qu'elle attire. Son commerce trouve des débouchés en Europe comme en Asie, grâce à la proximité de l'Australie, de l'Inde et des possessions néerlandaises. Très heureusement, — on doit l'en féliciter, — les pépites rencontrées dans le ravin de la rivière Montrose étaient extrêmement rares, et la colonie ne fut pas envahie par ces chercheurs d'or qui ne laissent après eux que désordre et misère!

Quant aux mariages qui avaient uni les familles Zermatt et Wolston, ils ont été bénis du Ciel. Les grands-pères, les grand'mères, ne tardèrent pas à se sentir revivre dans leurs

petits-enfants. Seul, Jack s'est contenté d'avoir des neveux et des nièces qui lui grimpaient aux jambes. Ayant, comme il le disait, pour vocation d'être oncle, il s'acquittait avec dignité de cette fonction sociale.

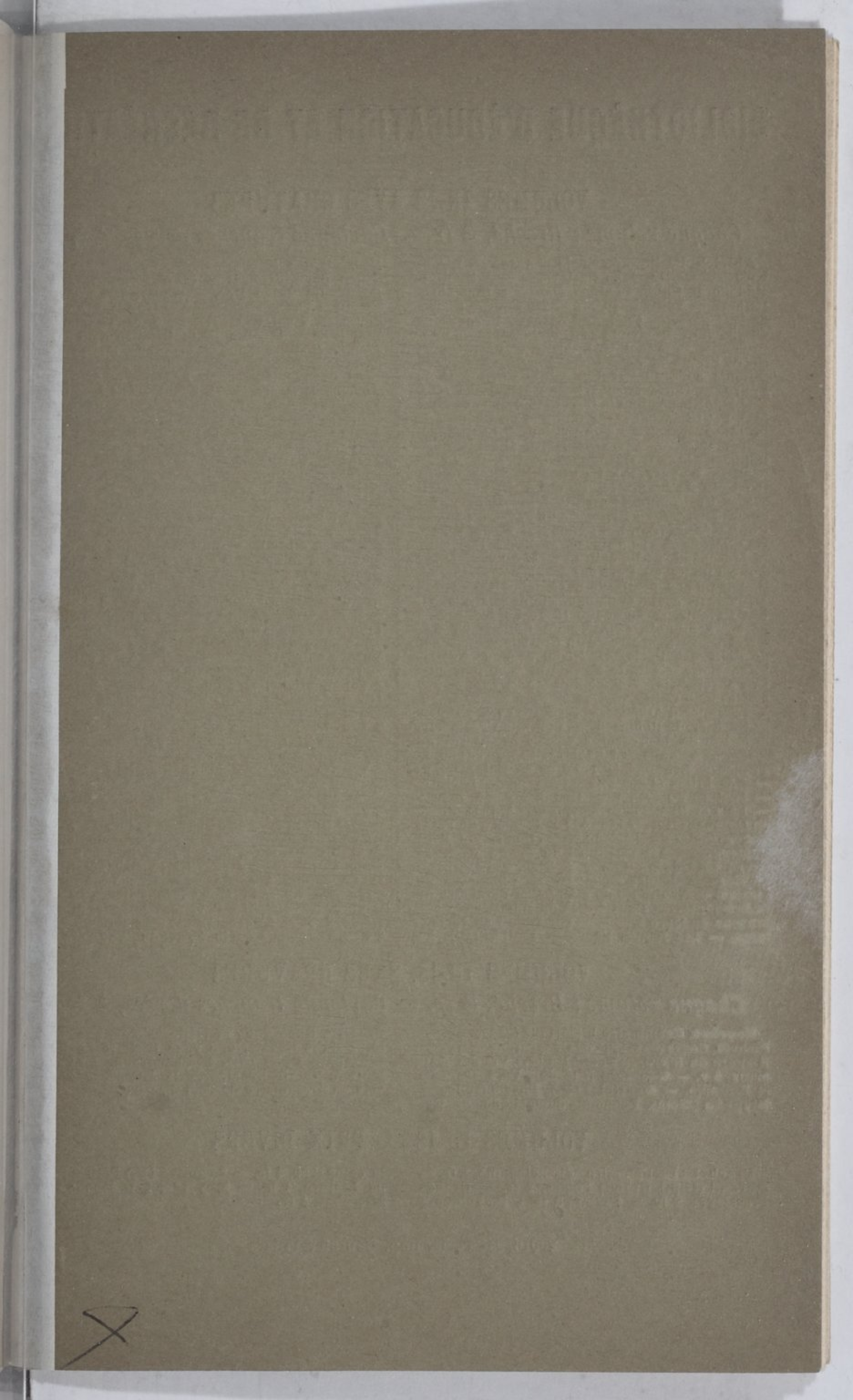
Désormais la prospérité de l'île est assurée, et, bien qu'elle soit entrée dans le domaine colonial de la Grande-Bretagne, l'Angleterre, de même qu'elle l'a fait pour la Nouvelle-Hollande, lui a laissé son nom de Nouvelle-Suisse en l'honneur de la famille Zermatt.



FIN.

# TABLE.

29189. — Paris, Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.



# BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

## VOLUMES IN-18 AVEC GRAVURES

*Chaque volume : Broché, 3 fr. — Cartonné tranches dorées, 4 fr.*

**Aldrich.** Ecolier américain.— **Aston (G.).** Ami Kips. — **Badin.** Jean Casteyras. — **Bénédict.** Madone de Guido Reni. — **Bentzon.** Geneviève Delmas. — Yette. — Pierre Casse-Cou. — Contes de tous pays. — **Bertrand (Alex.).** Révolutions du globe. — **Bertrand (J.).** Fondateurs de l'Astronomie. — **Biart (L.).** Jeune Naturaliste. — Entre Frères et Sœurs. — Aventures de deux Enfants dans un Parc. — **Blandy (S.).** Fils de Veuve. — Oncle Philibert. — **Boissonnas (B.).** Une Famille pendant la Guerre 1870-71. — **Bréhat (de).** Petit Parisien. — Aventures de Charlot. — **Candèze.** Aventures d'un Grillon. — La Gileppe. — Périnette. — **Clément (Ch.).** Michel-Ange, Raphaël, etc. — **Desnoyers (L.).** J.-P. Choppart. — **Dubois (F.).** La Vie au Continent noir. — **Dupin de St-André.** Ce qu'on dit à la maison. — **Erckmann-Chatrian.** L'Invasion. — Madame Thérèse. — Histoire d'un Paysan. 4 vol. — **Font-Réaulx (de).** Les Canaux. — **Gennevraye.** Un Château où l'on s'amuse. — Petite Louisette. — Marchand d'allumettes. — **Gouzy.** Voyage d'une Fillette au Pays des Etoiles. — **Grimard.** Histoire d'une goutte de Sève. — **Hirtz (Mlle).** Méthode de coupe et de confection. — **Hugo (V.)** Les Enfants. — **Laprade (de).** Le Livre d'un Père. — **Laurie (A.).** Vie de Collège en Angleterre. — Mémoires d'un Collégien. — Année de Collège à Paris. — Histoire d'un Ecolier Hanovrien. — Tito le Florentin. — Autour d'un Lycée japonais. — Bachelier de Séville. — Mémoires d'un Collégien Russe. — Axel Ebersen. — L'Ecolier d'Athènes. — De New-York à Brest. — Héritier de Robinson. — Capitaine Trafalgar. — Exilés de la Terre. 2 vol. — Le Secret du Mage. — Atlantis. — **Lavallée.** Frontières de la France. — **Legouvé (E.).** Pères et Enfants, 2 v. — Nos Filles et nos Fils. — Art de la Lecture. — Lecture en action. — Une Elève de 16 ans. — Epis et Bleuets. — **Lermont.** Jeunes Filles de Quinnebasset. — **Macé (J.).** Bouchée de Pain. — Serviteurs de l'estomac. — Contes du Petit Château. — Arithmétique du grand papa. — **Mayne-Reid.** William le Mousse. — Petit Loup de Mer. — Jeunes Esclaves. — Chasseurs de girafes. — Naufragés de Bornéo. — Planteurs de la Jamaïque. — Deux Filles du squatter. — Robinsons de terre ferme. — Chasseurs de Chevelures. — Les Jeunes Boërs. — **Muller (E.).** La Jeunesse des Hommes Célèbres. — Morale en action par l'Histoire. — **Neukomm (Ed.).** Les Dompteurs de la Mer. — **Nodier (Ch.).** Contes choisis, 2 vol. — **Rambaud (Alfred).** L'Anneau de César, 2 vol. — **Ratisbonne (L.).** Comédie Enfantine. — **Reclus (E.).** Histoire d'un Ruisseau. — Histoire d'une Montagne. — **Renard.** Le Fond de la Mer. — **Sandeau.** Roche aux mouettes. — **Siebecker.** Histoire de l'Alsace. — **Simonin.** Histoire de la Terre. — **Stahl (P.-J.).** Morale Familière. — Histoire d'un âne et deux jeunes Filles. — Patins d'argent. — Premier voyage en mer. — Maroussia. — Les quatre Peurs de notre Général. — Les quatre Filles du Dr Marsch. — **Stahl** et **Lermont.** Jack et Jane. — La petite Rose, ses six tantes et ses sept cousins. — **Stahl** et **Muller.** Nouveau Robinson suisse. — **Stevenson.** L'Ile au Trésor. — **Tolstoï.** Enfance et Adolescence. — **Vadier.** Blanchette. — Théâtre à la Maison et à la Pension (10 fascicules à 30 c.). — **Vallery-Radot (R.).** Volontaire d'un an. — **Van Bruyssel** La Vie des Champs aux Etats-Unis. — **Verne (J.).** Capitaine Hatteras, 2 v. — Enfants du Capitaine Grant, 3 v. — Autour de la Lune. — 3 Russes et 3 Anglais. — 5 Semaines en ballon. — De la Terre à la Lune. — Pays des Fourrures, 2 v. — Tour du Monde en 80 jours. — 20.000 lieues sous les Mers, 2 v. — Voyage au centre de la Terre. — Ville flottante. — Docteur Ox. — Chancellor. — Ile mystérieuse, 3 vol. — Michel Strogoff, 2 v. — Indes Noires. — Hector Servadac, 2 v. — Capitaine de 15 ans, 2 v. — 500 millions de le Bégum. — Maison à vapeur, 2 v. — La Jangada. 2 v. — Ecole des Robinsons. — Rayon Vert. — Kéraban le Têtu, 2 v. — Etoile du Sud. — Archipel en Feu. — Mathias Sandorf, 3 v. — Robur le Conquérant. — Billet de Loterie. — Nord contre Sud, 2 v. — Chemin de France. — Deux ans de Vacances, 2 v. — Famille sans Nom, 2 v. — Sans dessus dessous. — César Cascabel, 2 v. — Mrs Branican, 2 v. — Château des Carpathes. — Claudius Bombarnac, 2 v. — P'tit Bonhomme, 2 v. — Maître Antifer, 2 v. — L'Ile à Hélice, 2 v. — Face au Drapeau, 1 v. — Clovis Dardentor, 1 v. — Le Sphinx des Glaces, 2 v. — Le Superbe Orénoque, 2 v. — Premiers Explorateurs, 2 v. Grands Navigateurs, 2 v. — Voyageurs du XIX^e siècle, 2 v. — Le Testament d'un Excentrique, 2 v. — **Verne** et **Laurie.** Epave du Cynthia.

## VOLUMES IN-18, SANS GRAVURES

*Chaque volume : Broché, 3 fr. — Cartonné tranches dorées, 4 fr.*

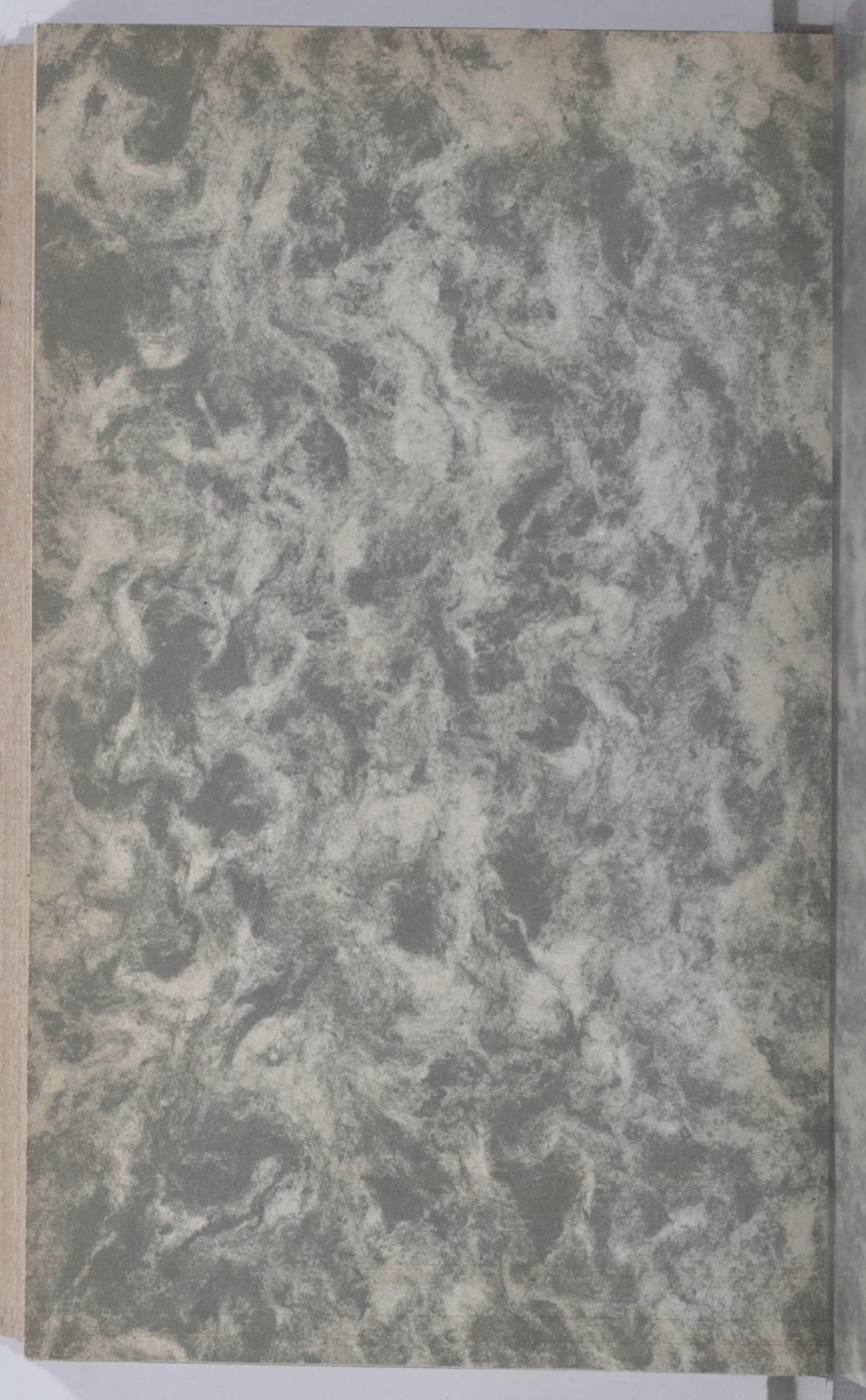
**Brachet.** Grammaire historique (couronné). — **Dubail.** Cours classique de Géographie. — **Egger.** Histoire du Livre. — **Franklin (J.).** Vie des Animaux, 6 v. — **Gramont** (Cte de). Vers français et Prosodie. — **Gratiolet (P.).** Physionomie. — **Hippeau (Mme).** Economie domestique. — **Ordinaire.** Rhétorique nouvelle. — **Suzanne.** Histoire de la Cavalerie, 3 v. — Histoire de l'Artillerie. — **Petit (A.).** Grammaire de la Ponctuation. — Grammaire de la Lecture à haute voix. — Grammaire de l'art d'écrire.

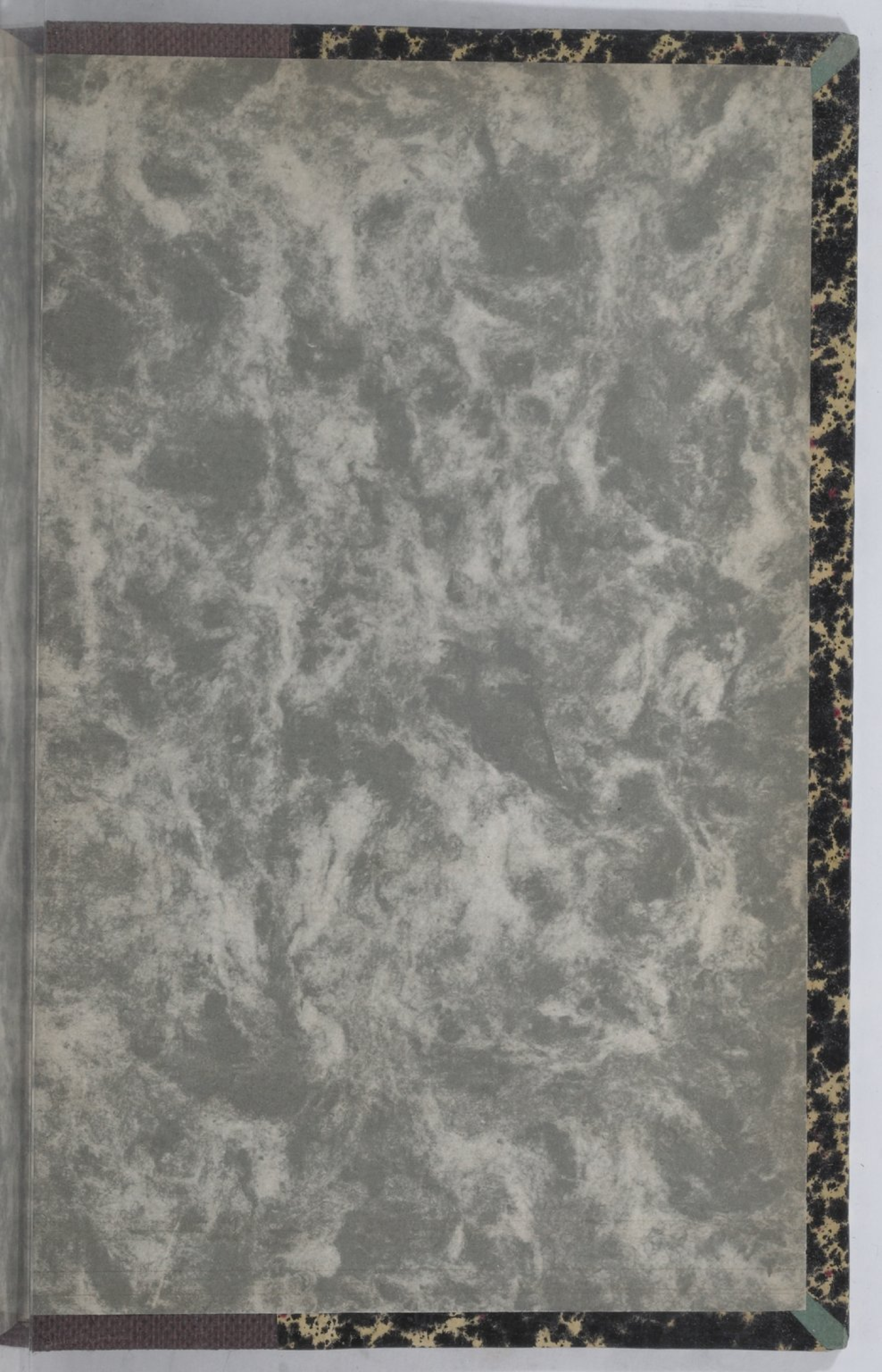
## VOLUMES IN-18 — PRIX DIVERS

**Brachet.** Dictionnaire étymologique, 8 fr. — **Durand (Hip.)** Grands Poètes, 2 fr. — Grands Prosateurs, 2 fr. — **Grimard (E.).** Botanique à la campagne, 4 fr. — **Legouvé (E.)** Petit Traité de Lecture, 1 fr. — **Rey (L.-A.).** Monde des Microbes, 4 fr.

---

29016. — Paris, Imp. Gauthier-Villars.





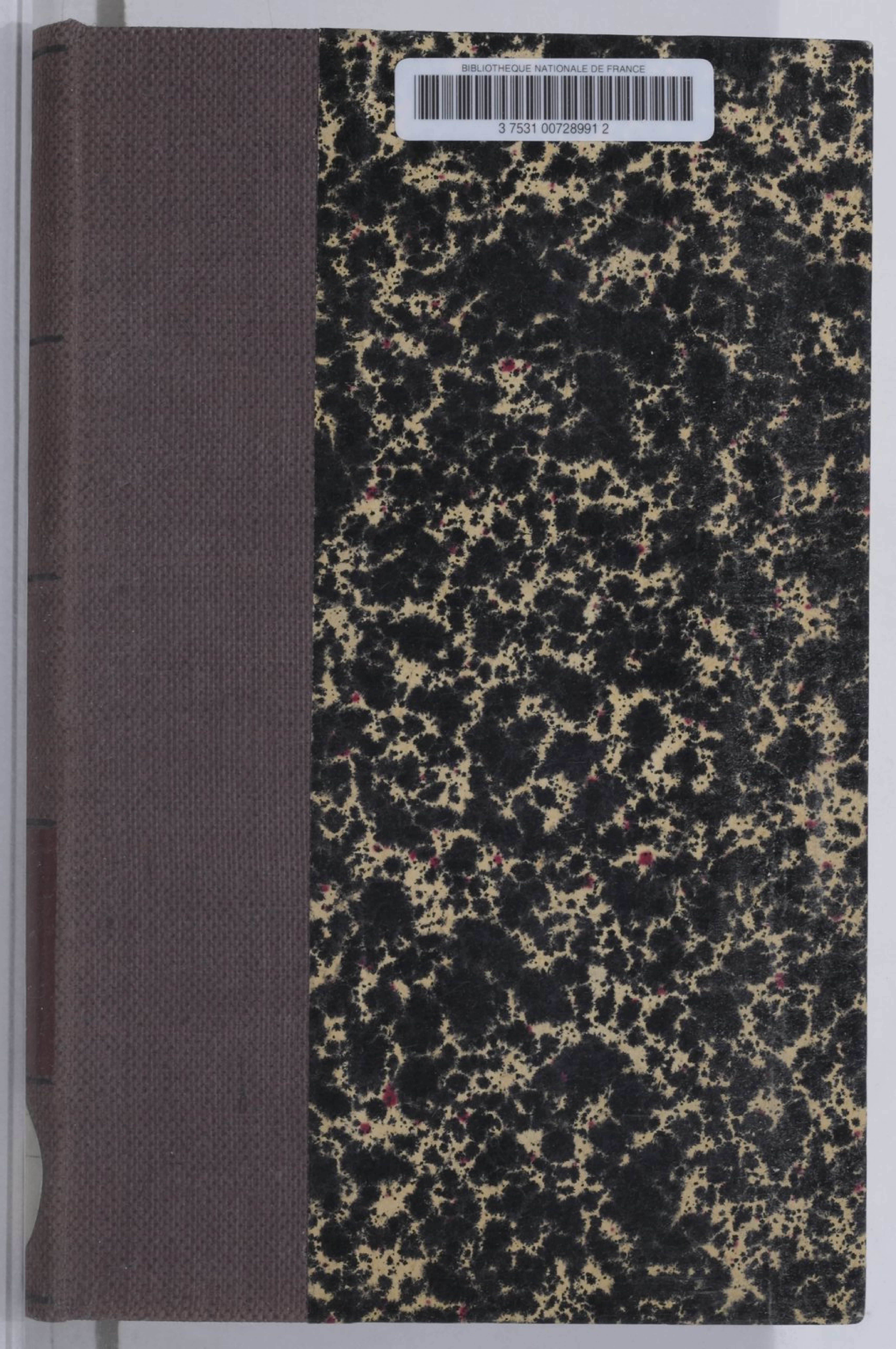


TABLE.